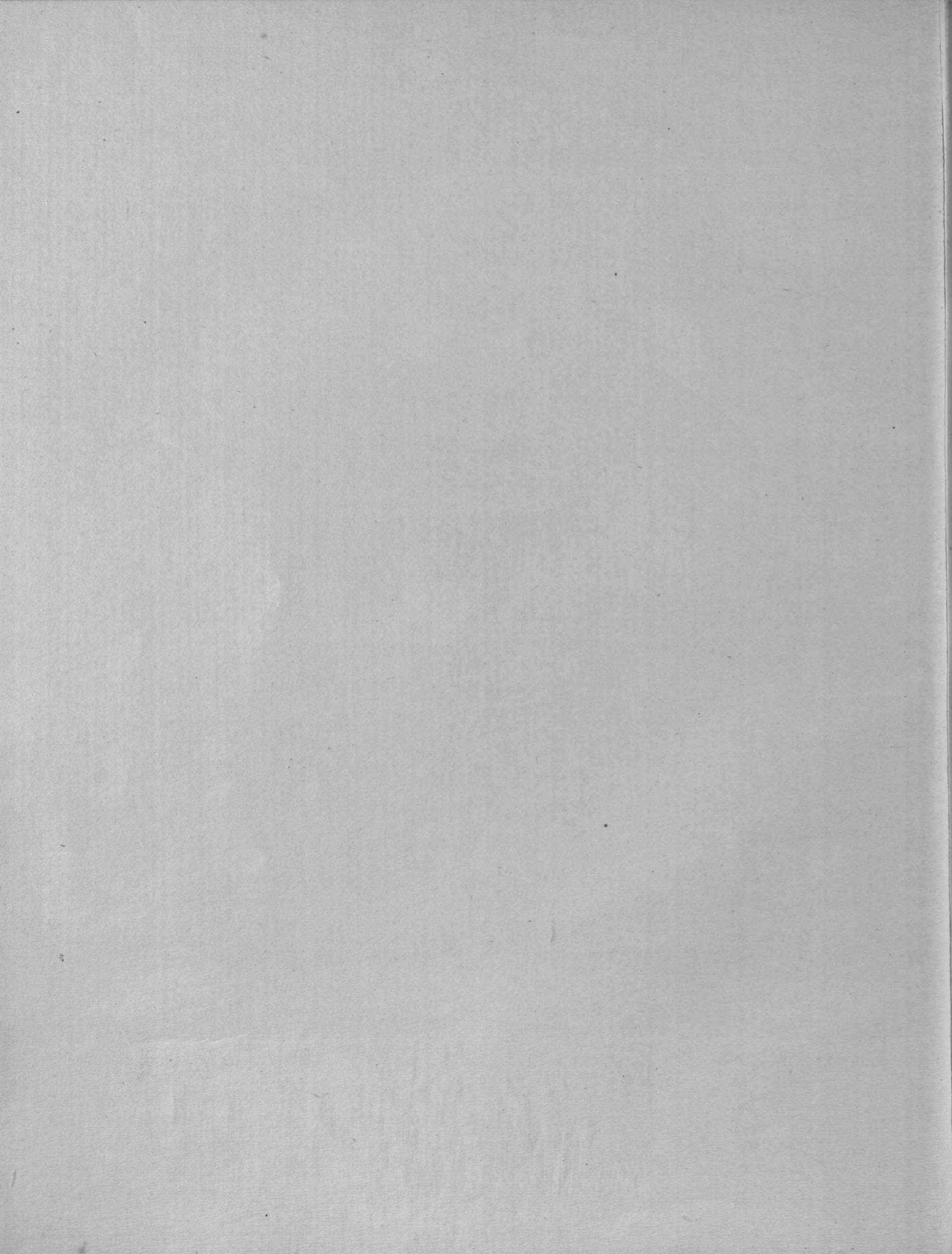


12g
on

ca.

Wash of 8 + 40
by 16 netts

L. C. 7 bis



La Couronne
de Venise

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- LA DERNIÈRE JOURNÉE DE SAPPHÔ** (Mercure de France) . . . 1 vol.
LA ROUTE DE VOLUPTÉ (Fasquelle) 1 vol.
L'AMOUR SOUS LES LAURIERS-ROSES (Fasquelle) 1 vol.
-

LITTÉRATURE ET VOYAGES

- HEURES D'ITALIE** (Fasquelle), 5^e mille 3 vol.
(Deux parties de cet ouvrage : *Heures d'Ombrie* et *Sur la Via Emilia*, publiées d'abord séparément chez Sansot, ont été couronnées par l'Académie française, en 1908 et 1911.)
PAYSAGES LITTÉRAIRES (Fasquelle), 5^e mille 2 vol.
(Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française. Prix Marcellin-Guérin, 1918.)
PÈLERINAGES PASSIONNÉS (Fasquelle), 4^e mille 1 vol.
-

THÉÂTRE

- LE VOYAGE AU CAIRE**, Odéon (Fasquelle) 1 broch.
UN JOUR DE FÊTE, Comédie-Française (Fasquelle) 1 broch.
-

MORCEAUX CHOISIS

- PAYSAGES PASSIONNÉS** (Sansot), 3^e édition 1 vol.
-

OUVRAGES DE LUXE

à tirage limité, chez Rey, à Grenoble

- AUX LACS ITALIENS** 1 vol.
LA ROUTE DES DOLOMITES 1 vol.
AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE 1 vol.
AU PAYS DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE 1 vol.
PÈLERINAGES DAUPHINOIS 1 vol.
-

GABRIEL FAURE

La
Couronne
de
Venise

PARIS

E. de BOCCARD, ÉDITEUR

Successeur de FONTEMOING & C^{ie},
1, RUE DE MÉDICIS, 1

1919

Tous droits réservés.



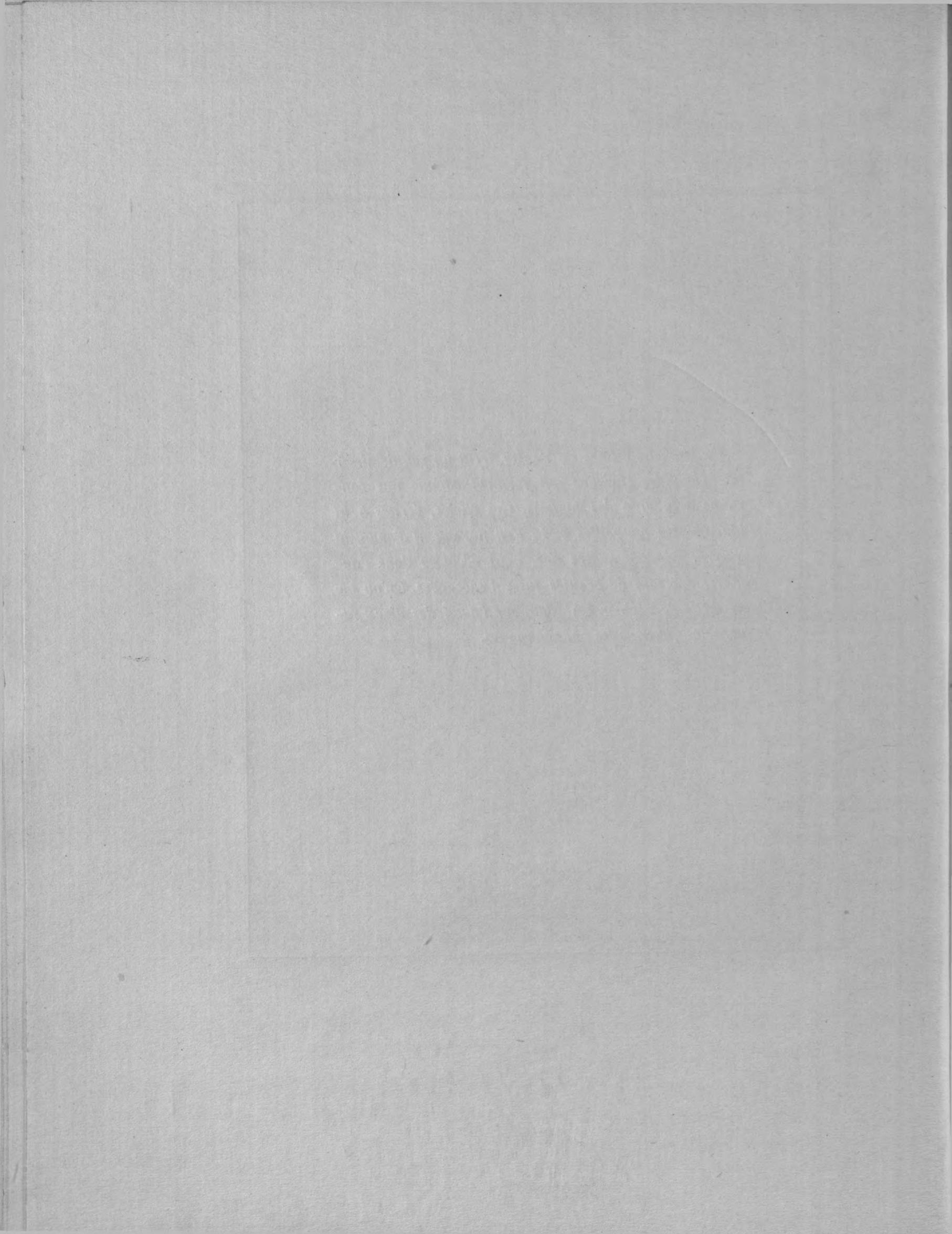
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME

1250 exemplaires numérotés, savoir :

50 exemplaires sur hollande, numérotés de 1 à 50;
1150 » ordinaires, » de 51 à 1200;
50 » hors commerce, » de 1201 à 1250.

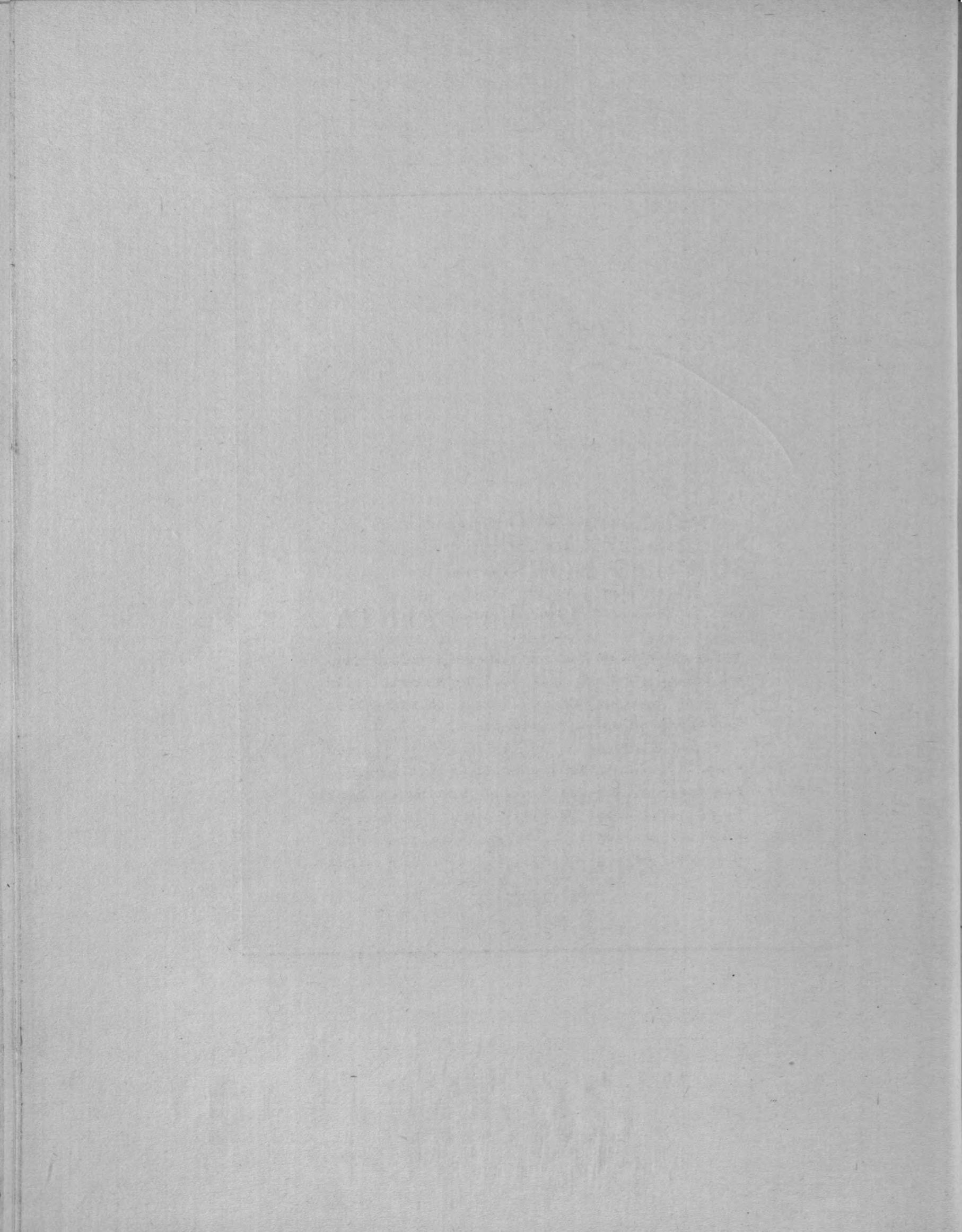
№ 157

Toujours les trésors de Venise firent un peu délaïsser les splendides environs qui forment comme une couronne à la ville des lagunes. Ces études, écrites à la louange des merveilles de la Vénétie, datent d'avant la guerre. Pendant quatre ans, nous vécûmes dans l'angoisse que tant de beautés fussent saccagées. Qu'on me permette de déposer ces pages sur l'autel des dieux favorables qui nous les ont conservées.



I

SUR LES BORDS
DE LA BRENTA



I

Fusina

Rives de la Brenta, collines Euganéennes : qu'il y a longtemps que je désirais vous connaître et que je rêvais de vous ! Si grande pour moi est la magie des mots, que, parfois, je me plaisais à vous évoquer, rien que pour répéter les fluides syllabes de vos beaux noms. Et, bien souvent, au retour des îles de la lagune, rentrant dans Venise qu'embrasait l'incendie des couchants de septembre, j'ai regretté de ne pouvoir continuer ma route le long du fleuve, jusqu'aux montagnes bleues qui se dessinaient dans la lumière comme de jeunes seins.

Plus que le Bædeker, qui consacre à peine quelques lignes à ces régions, des souvenirs littéraires aiguisaient mon envie. Je songeais à Pétrarque finissant ses jours dans la petite maison d'Arquà, à Byron se promenant à cheval sur les rives de la Brenta et sur les coteaux d'Este, aux héros du *Feu* se poursuivant dans le labyrinthe de

LA COURONNE DE VENISE

Strà. Je me rappelais le conseil de Barrès : « Souhaitez une occasion de remonter la Brenta sur ces barques lentes qui seules cheminent encore de Fusina à Padoue. Par un doux et magnifique automne, tandis qu'aucune lettre de France ne peut ici nous rejoindre, qu'il fait bon sur cette vieille eau désertée ! » Et puis, chaque fois que je traversais Padoue, des vers de Musset, qui ne sont certes pas parmi les meilleurs, me revenaient comme une obsession :

Padoue est un fort bel endroit
Où de très grands docteurs en droit
 Ont fait merveille;
Mais j'aime mieux la polenta
Qu'on mange aux bords de la Brenta
 Sous une treille...

Cette année, j'ai pu enfin réaliser mon rêve. Je n'ai pas mangé de polenta sous une treille; mais j'ai suivi le cours de la Brenta, tout tranquillement, en flânant, tantôt en barque, tantôt à pied sur les berges. Et je fus tout d'abord déçu.

C'est à Fusina que commencent ces rives dont la réputation était extraordinaire et que l'on égalait aux plus fameuses merveilles de l'univers. « Je ne crois pas, dit Lalande, que les délices de Tempé, si célèbres dans les anciens poètes, ni le faubourg de Daphné (au midi d'An-

SUR LES BORDS DE LA BRENTA

tioche), dont on a tant parlé, eussent rien de plus beau que le bassin de Naples et les rivages de la Brenta. » De tels éloges semblent, aujourd'hui, singulièrement exagérés ; c'est que nous n'avons sous les yeux qu'un pâle reflet de l'ancienne splendeur de ces bords, au temps où on les visitait en *burchiello*. « C'est un grand bateau, dit Lalande, dont la chambre est communément ornée de peintures, avec des tapis, des glaces et des portes vitrées : on le fait remorquer par une ou deux barques à quatre rames depuis Venise jusqu'à Fusina, le long des lagunes, où la route est indiquée par des piquets, pour que les barques ne soient point exposées à s'égarer ou à donner sur les bas-fonds. Il faut environ une heure pour aller de Venise en terre-ferme, c'est-à-dire pour faire cinq milles ; on prend ensuite deux chevaux pour tirer la barque le long du canal de la Brenta... Quand on est entré dans ce canal, on trouve une double file de villages et de maisons qui se succèdent sans interruption, des palais superbes, des casins ornés, des jardins sans nombre, une belle verdure : je n'ai point vu de rivages aussi riants et aussi peuplés. » Quelque vingt ans plus tôt, le président de Brosses nous avait aussi vanté son *burchiello* qui se nommait le *Bucentaure*. « Vous pouvez bien penser, dit-il, que ce n'est qu'un fort petit enfant du vrai *Bucentaure* ; mais aussi c'était le plus joli enfant du monde, ressemblant fort en beau à nos diligences d'eau, et infiniment plus propre,

LA COURONNE DE VENISE

composé d'une petite antichambre pour les valets, suivie d'une chambre tapissée de brocatelle de Venise, avec une table et deux estrades garnies de maroquin, et ouverte de huit croisées effectives et de deux portes vitrées. Nous trouvions notre domicile si agréable et si commode, que, contre notre ordinaire, nous n'avions nulle impatience d'arriver, d'autant mieux que nous étions munis de force vivres, vin de Canaries, etc., et que ces rivages sont bordés de quantité de belles maisons de nobles Vénitiens. » Évidemment, la route, dans de telles conditions, ne devait point paraître longue. Quelles délices de voyager ainsi, lentement et confortablement, dans l'un des plus beaux pays du monde et avec les plus charmants compagnons de plaisir qui furent jamais ! Dès que la nuit tombe, le bateau s'arrête ; on dîne dans une villa ; à défaut, on improvise un festin à bord. On danse, on chante, on joue jusqu'au matin. Des intrigues se nouent et se dénouent. Le moindre incident prend un pittoresque délicieux.

En aucun temps, la douceur de vivre ne fut plus grande ni plus passionnément cultivée que pendant les années du xviii^e siècle vénitien. Il faut lire les mémoires de l'époque pour se faire une idée des fêtes incessantes qui se succédaient sur ces rives où s'élevaient près de cent cinquante villas. L'existence y était aussi luxueuse et plus libre encore qu'à Venise. On ne villégiaturait pas pour se reposer et jouir de la campagne, mais pour s'amuser,

SUR LES BORDS DE LA BRENTA

se griser de plaisirs, passer de divertissements en divertissements, de folies en folies, et aussi pour éblouir ses voisins. Les Vénitiens d'alors avaient un peu la mentalité des Parisiens de nos jours, qui n'imaginent d'autre distraction que de se retrouver à Cabourg ou à Trouville, sur les mêmes planches et dans les mêmes salles d'un casino. Le snobisme est de tous les temps : le mot seul est moderne. Il fallait posséder une villa sur les bords de la Brenta, comme il faut en avoir une aujourd'hui sur les plages sans caractère et sans charme du Calvados.

Depuis le début du siècle dernier, l'eau calme de la rivière ne renvoie plus les lueurs des barques ni les échos des romances de Pergolèse et de Cimarosa. La triste Fusina ne voit plus flotter les *burchielli* pavoisés ; seules, des péottes chargées de fruits vont, chaque matin, alimenter les marchés vénitiens. Sur ces rives désertées, Candide chercherait vainement le seigneur Pococurante ; et Corinne, au départ d'Oswald, n'y louerait plus une villa. C'est Napoléon qui porta le premier coup à la prospérité de la République ; la domination autrichienne acheva la ruine. Déjà, en 1833, quand Chateaubriand les revit, ces bords n'étaient plus aussi amènes, et de nombreuses villas avaient disparu : pourtant, malgré ce demi-désappointement, il fut charmé « des arbres de soie, des orangers, des figuiers et de la douceur de l'air » ; il est vrai qu'il revenait des « sapinières de la Germanie et

LA COURONNE DE VENISE

des montagnes tchèques où le soleil a mauvais visage ». La décadence a continué. Quand, après avoir dépassé les murs roses de San Giorgio in Alga, où une petite madone de marbre veille sur la lagune, le bateau m'a débarqué sur les rivages de la plate et marécageuse Fusina, en proie aux moustiques et aux fièvres, j'ai éprouvé une impression de mortel ennui. C'était jadis un village important. De vastes puits y étaient creusés d'où l'on tirait l'eau potable que des chalands, spécialement aménagés à cet effet, allaient chaque jour porter à Venise. Une curieuse machine, le *carro*, faisait, à l'aide de poulies et de cordages, franchir aux embarcations la barre qui fermait l'embouchure de la Brenta, avant que son cours eût été en partie détourné vers le sud. Aujourd'hui, il n'y a plus que le bâtiment de la douane, la petite gare du tramway électrique et quelques misérables maisons à demi enfouies dans la vase. C'est triste à pleurer. Où est la vieille Fusina, dont les voyageurs vantaient la grâce, entre la lagune et les étangs, au milieu des verdure et des fleurs, tout entourée de roseaux, de nénuphars et de lis d'eau ? Autour de moi, je ne vois que des champs mornes qu'envahit une immense décomposition végétale. Par ce matin d'automne, la plaine basse, presque liquide et toute fumante de la pourriture des plantes, semble un marais mal desséché. De petites flaques miroitent au soleil. Mais, assez vite, l'aspect change. Quelques fermes mettent un

SUR LES BORDS DE LA BRENTA

peu d'animation au bord du chemin. Des bateaux glissent sur le canal, traînés par des chevaux ou menés à la rame ; d'autres sont amarrés aux berges, chargés de fruits aux couleurs vives et de raisins mûrs. Dans les prés, des vignes flexibles courent en guirlandes, d'un *pioppo* à l'autre, ondulant au vent comme des hamacs de pourpre et d'or. Des maisons aux murs d'un jaune éclatant se reflètent dans le miroir terni de la rivière qui s'émeut à peine au passage des barques.

Jadis, ces eaux étaient courantes quand la Brenta suivait son cours naturel et se jetait à Fusina. Mais du jour où Venise eut soumis Padoue, son souci constant fut de détourner le fleuve qui ensablait la lagune, au moyen de canaux qui emportent l'eau et la terre qu'elle charrie, très loin, du côté de Brondolo et de Chioggia. L'ancien lit, canalisé et barré d'écluses, est aujourd'hui une sorte d'étroite et longue mare, où barbotent d'innombrables canards, et qui, à certains coins, semble dormir sous la végétation qui la couvre. Heureusement, les ingénieurs n'ont pas eu l'idée d'en rectifier les incessantes sinuosités. A chaque tournant, les vues changent. Souvent, une double et régulière colonnade de hauts peupliers dorés encadre les rives. Par cet automne précoce, qui suit un été pluvieux, les mûriers sont déjà tout jaunes dans la campagne jaunie. Près des granges, montent les flammes vives des cerisiers de feu.

II

Malcontenta-Mira

A un coude de la Brenta, la haute masse de la villa Foscari surgit derrière les toits de Malcontenta; et l'on s'étonne de ne pas l'avoir aperçue plus tôt, tant elle se détache, imposante, au-dessus de la plaine sans mouvement. Les murs construits par Palladio ont gardé si intact leur air de majestueuse sérénité que l'on ne peut se douter, lorsqu'on les voit en passant sur l'autre rive du canal, des ruines qu'ils abritent. Un pillage éhonté suivit la fin de la République. Quand les palais ne furent pas entièrement démolis, ainsi qu'il arriva le plus souvent, on vendit tous les objets d'art qu'ils renfermaient : meubles, fresques, boiseries, étoffes; puis, des entrepreneurs de démolitions achetèrent en gros, et à vil prix, tout ce qui pouvait encore avoir quelque valeur : pierres, plombs, ferrailles, motifs décoratifs. Ce fut une véritable razzia. Rarement le vandalisme alla aussi loin.

Le rez-de-chaussée de la Foscari est aujourd'hui oc-

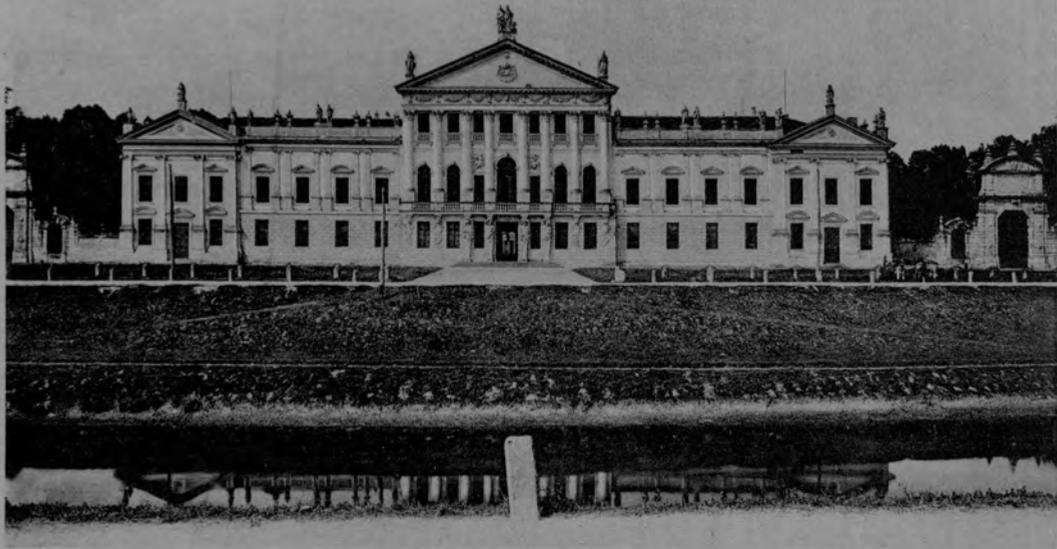
SUR LES BORDS DE LA BRENTA

cupé par un atelier de charronnerie. Quand j'ai demandé à un ouvrier si l'on pouvait visiter la villa, il s'est étonné de mon désir, prétendant qu'il n'y avait rien à voir ; puis, sur mon insistance, il m'a indiqué une petite porte et un misérable escalier tournant, par où l'on accède maintenant au premier étage. Il n'a pas daigné m'accompagner. Que pourraient, en effet, emporter les visiteurs, puisque les chambres sont vides ?

Plus qu'à la Rotonde de Vicence, plus que dans n'importe quel palais délabré de Venise, l'impression de ruine soudaine, inexplicable, saisit et consterne. Dans les vastes pièces, gaies et claires, dont les fenêtres ouvrent sur de beaux panoramas de campagne, on ne comprend pas un tel abandon. De loin en loin, sur les murs, on distingue quelques vestiges des fresques qu'y peignit Battista Zelotti, peut-être sur les indications de Véronèse, comme à Maser et à Fanzolo. Voici justement une silhouette de femme en trompe-l'œil assez semblable à une figure de la villa Giacomelli. J'ai vainement cherché la *Chute des Titans* qu'admira particulièrement le président de Brosses. Que sont devenues ces peintures ? Emportées par morceaux ou simplement dégradées par le temps ? Probablement dégradées, puisque de nombreux fragments subsistent et puisque, ni dans les musées, ni dans les collections particulières, on n'a trouvé trace des parties qui auraient été enlevées.

LA COURONNE DE VENISE

Le salon d'entrée devait avoir très noble allure ; suivant le plan cher à Palladio, il traversait entièrement l'étage et allait de la façade principale sur la Brenta à la façade sur les jardins. Le propriétaire actuel a le projet de le faire restaurer et certains travaux sont commencés ; mais le mal est bien grand. Parmi les autres pièces, deux cabinets seulement ont encore, en assez bon état, leur ancienne décoration ; et, vraiment, elle est délicieuse. Nulle part, les ouvriers qui se spécialisèrent dans l'art du stuc et de la fresque n'acquirent plus d'habileté qu'à Venise. Ils eurent tout ce qui est nécessaire à ce travail : la richesse d'invention, la grâce, la variété, l'élégance, la fraîcheur d'inspiration et surtout le goût le plus exquis. Leur fécondité tenait du prodige. Festons et guirlandes, branches de vigne, feuillages et fleurs, papillons et rubans, nœuds et cartouches, courent autour des portes et des fenêtres, ondulent le long des parois, encadrent les alcôves. Des putti et des amours, joliment modelés, animent ces motifs de leur mille poses imprévues, mais toujours naturelles. Des souvenirs de l'Orient et même de l'Extrême-Orient, avec lesquels Venise était en rapports incessants, mettent des notes pittoresques. De véritables paysages égayaient parfois les murs. Dans l'un des petits cabinets, il y a notamment un plafond parfaitement conservé : une Renommée aux ailes éployées vole au



STRA — Façade principale de la Villa Royale



STRA — Les écuries de la Villa Royale

SUR LES BORDS DE LA BRENTA

milieu d'enfants joufflus, de grotesques et d'animaux. L'entrée principale était sous la colonnade qui donne si grand air à la façade. Une inscription rappelle la visite du roi Henri III, qui, à la nouvelle de la mort de son frère Charles IX, avait quitté subrepticement Cracovie, échangeant sans regret un trône étranger pour celui de ses aïeux. L'accueil que lui fit Venise fut splendide ; les récits qui nous sont parvenus témoignent de la magnificence des fêtes qui eurent lieu à la fin de juillet 1574, et permettent, tant ils sont abondants, d'en suivre le détail jour par jour, presque heure par heure : c'est ce qu'ont fait M. M. Pierre de Nolhac et Angelo Solerti, dans une très intéressante publication qui mériterait d'être traduite en français. Une vieille amitié et une estime réciproque unissaient la République et le roi Très-Chrétien. A Venise, comme à Vienne, notre ambassadeur passait immédiatement après l'envoyé du pape, si bien qu'*ambasciatore* tout court désignait le représentant de la France, comme s'il n'y en avait pas eu d'autre. On comprend l'émotion que souleva l'arrivée de Henri III, d'autant plus que sa fuite de Cracovie — dont on ignorait les incidents un peu ridicules — le parait d'une auréole d'intrépidité et d'audace. Toutes les classes de la société rivalisèrent d'enthousiasme ; l'ambassadeur Du Perrier pouvait écrire au Roi : « A la vérité, Sire, il faut que je vous die qu'il n'y a aujourd'huy homme ny femme

LA COURONNE DE VENISE

de la ville, de quelque condition que ce soit, qui ne s'estudie à vous honorer... Les octogénaires et centenaires craignent de mourir avant de vous avoir vu... » Le Sénat prit une série de mesures exceptionnelles; il décida de faire dresser un arc de triomphe au Lido, à l'endroit où le roi devait débarquer, et chargea Palladio de cette construction, qui fut achevée en moins d'un mois. Nous avons la bonne fortune de posséder deux reproductions de l'œuvre du grand architecte : l'une, dans le tableau de Vicentino qui orne encore la salle des Quatre-Portes au palais Ducal, l'autre dans une gravure de Zenoni, à l'Université de Padoue; celle-ci est infiniment précieuse, parce qu'on y distingue les détails et les inscriptions de l'arc palladien. On y trouve même indiqué l'emplacement exact qu'occupaient les gondoles des magistrats et des dignitaires de la République, lors de l'arrivée du souverain français.

Après dix journées de fêtes, Henri quitta Venise. Le cortège royal s'engagea sur la Brenta et s'arrêta au palais Foscari où un dîner était préparé. Le dernier des Valois admira, nous disent les chroniqueurs, la loggia, le double escalier qui y donne accès et les épais bosquets qui entouraient la villa... Hélas! les bosquets aussi ont disparu. Le parc de l'ancien domaine a fait place à des champs et à des fermes de rapport. Plus de jardins ni de charmilles. Le palais lui-même n'est aujourd'hui

SUR LES BORDS DE LA BRENTA

qu'une dépendance de la grange voisine. Seul, l'extérieur du bâtiment est resté à peu près indemne. Les hautes murailles, que la belle colonnade de la façade rend pareilles à un temple antique, semblent avoir honte d'être encore si nobles pour ne plus abriter que des ateliers et des greniers; l'impression de tristesse et de mort serait, je crois, moins forte, si leurs lignes, à demi effacées sous les mousses et les végétations, ne se découpaient pas aussi nettes sur le ciel, si leur silhouette s'était faite imprécise et vague, comme l'image renversée que renvoie l'eau trouble de la rivière.

*

**

Après Malcontenta et jusqu'aux abords de Mira, la plupart des villas sont en ruines ou ne servent guère, comme la Foscari, que d'entrepôts agricoles. Ce ne doit pas coûter cher d'avoir un palais sur la Brenta ! Autour des bâtiments, les jardins subsistent encore, avec leurs allées de hauts buis et d'arbres centenaires dont les essences rares témoignent de la splendeur passée. Sur les gazons, mal entretenus ou transformés en potagers, s'élèvent des statues mutilées et des colonnes surmontées de

LA COURONNE DE VENISE

vases à moitié effrités. Des socles branlants portent des corbeilles de fruits sculptés où le soleil met des reflets luisants. Maîtresses des lieux, les mousses, les vignes vierges et les tiges flexibles du lierre ont enlacé les marbres à leur fantaisie. L'abandon et la vieillesse, si lamentables pour les demeures, donnent à ces jardins je ne sais quelle grâce prenante que nous goûtons profondément ; plus qu'à la patine du temps et qu'à la majesté des ombrages grandis, nous sommes sensibles à leur mort commençante. Nous les connaissons au moment où la vétusté les pare d'une séduction souveraine. Leur délabrement nous les rend plus chers. Nous les regardons avec tendresse, comme au chevet d'un ami qui va nous quitter, nous nous reportons en arrière pour savourer amèrement les joies éprouvées en commun, qui nous paraissent plus belles encore d'être mortes à jamais.

De nombreuses statues peuplent ces rives. C'est à peine si l'ardente imagination d'Annunzio les a multipliées, dans une page du *Feu*, où il en voit partout, au milieu des vergers, des vignes, des choux argentés, des légumes, des pâturages, sur les tas de fumier et de marc de raisin, sous les meules de paille, au seuil des chaumières, « blanches encore, ou grises, ou jaunes de lichens, ou verdies par les mousses, ou bigarrées de taches, et dans toutes les attitudes, et faisant tous les gestes, Déesses, Héros, Nymphes, Saisons, Heures, avec leurs arcs,

SUR LES BORDS DE LA BRENTA

avec leurs flèches, avec leurs guirlandes, avec leurs torches, avec tous les emblèmes de la puissance, de la richesse et du plaisir, exilées des fontaines, des grottes, des labyrinthes, des berceaux, des portiques, amies du buis et du myrte toujours verts, protectrices des amours fugitives, témoins des serments éternels, figures d'un rêve beaucoup plus ancien que les mains qui les avaient formées et que les yeux qui les avaient contemplées dans les jardins détruits ».

Quels changements en un siècle ! Quelle ironie dans ces vastes avenues où nul ne passe, dans ces salles de fête où l'on ne danse plus ! Comme ils sont larges, les perrons accueillants ! *Pax intransibus*, lit-on encore sur une façade, en approchant de Mira, où, d'ailleurs, quelques villas ont été mieux conservées. Deux d'entre elles méritent même une visite, au moins pour les souvenirs qu'elles évoquent.

C'est d'abord la villa que fit construire Frédéric Contarini, procureur de Saint-Marc. On l'appelle souvent le Palais des Lions, parce qu'au bord de la route ombragée de platanes, deux lions de pierre défendent son seuil. Henri III y fit un second et dernier arrêt sur les rives de la Brenta. L'inscription, qui rappelle l'événement, caractérise d'une formule heureuse l'accueil unanime qu'il reçut : *tota fere Italia comitante*. Des fresques de Tiepolo, qui sont aujourd'hui dans la collection André, décoraient

LA COURONNE DE VENISE

le salon; elles avaient été commandées au peintre par les Pisani, héritiers des Contarini. La principale commémorait la visite du roi de France; mais le peintre n'avait guère eu souci d'exactitude. Pour le portrait du Valois, on comprend qu'il se soit borné à copier celui de Vicentino; pour le décor, on peut s'étonner qu'il n'ait même pas pris la peine de reproduire d'après nature le paysage et le palais. Mais l'œuvre est belle au point de vue décoratif et la scène imaginée par le peintre a de l'allure : Henri III monte les degrés d'une terrasse, suivi d'un long cortège de gentilshommes français et polonais, de pages, de gardes et de nains; le vieux Contarini, en toge, entouré de sénateurs et de patriciens, s'incline devant le jeune souverain.

L'autre villa de Mira où j'ai voulu m'arrêter est le palais Ferrigli, qui appartient autrefois aux Foscarini. Son aspect n'a rien de remarquable et l'on ne peut même plus y évoquer l'amoureuse figure de cet Antonio Foscarini, qui aurait subi la peine capitale plutôt que de compromettre l'honneur d'une femme. La loi de la République punissait de mort tout patricien qui entrait de nuit chez un diplomate étranger; et la fable prétendait qu'un soir, le fils du doge, ayant dû s'enfuir précipitamment de chez une Vénitienne, n'avait eu d'autre ressource que de sauter par la fenêtre sur un balcon voisin, qui se trouva être celui de l'ambassade d'Espagne. Il est établi aujourd'hui

SUR LES BORDS DE LA BRENTA

que l'amour n'eut rien à voir dans cette affaire. La condamnation d'Antonio Foscari, pour négociations secrètes, n'en reste pas moins des plus douloureuses, puisque, après l'exécution de la sentence, son innocence fut reconnue et proclamée solennellement par le Conseil des Dix.

A défaut de la légende, le palais garde les souvenirs de lord Byron qui le loua, en 1817, pour y installer sa maîtresse Marianna, malade des fièvres. C'est à Mira également qu'il fit connaissance d'une fille du pays, Margaritha Cogni, celle qu'il baptisa la *Fornarina*. Et c'est dans cette même villa qu'il revint encore, quelques semaines plus tard, avec la Guiccioli, à qui les médecins ordonnaient l'air de la campagne. Voici la chambre où il écrivit l'admirable quatrième chant du *Pèlerinage de Childe Harold*. Peut-être ces mois de Mira comptent-ils parmi les plus heureux et les plus calmes de sa vie. Pauvre Byron ! Son existence se passa dans des alternatives de nobles désirs et de viles réalités, de cynisme et de tendresse, d'enthousiasme et de dégoût. Pareil à ce navire de Murano enfermé dans une bulle de verre, qui semble n'avoir pas la force de briser la frêle barrière qui l'immobilise, le moindre obstacle paralysait ses meilleures audaces. C'est après ses plus ardents efforts pour sortir de la boue où il s'enlisait, qu'il tombait le plus bas et dans des excès indignes de son génie. Je ne sais pourquoi, j'ai pensé à lui en relisant, l'autre jour, les dernières lignes de la *Lettre à Fon-*

LA COURONNE DE VENISE

tanes, où Chateaubriand parle du Tibre, qui doit sa couleur limoneuse aux pluies tombées dans les montagnes d'où il descend. « Souvent, dit-il, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages : le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur ; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa course. » La vie de Byron s'écoula presque toute dans la tourmente, et je comprends l'impression profonde qu'il éprouva, à la Chartreuse de Ferrare, en lisant une inscription mortuaire qui portait simplement : *Implora pace*. « Tout est là, écrit-il dans une lettre, tout est là, l'impuissance, l'humble espoir, l'humilité... J'espère que celui qui me survivra, quel qu'il soit, et qui me verra porté au quartier des étrangers dans le cimetière du Lido, veillera à ce que ces deux mots et pas d'autres soient gravés sur ma pierre. » Le désir de Byron ne fut point exaucé. Il ne repose pas sur les sables de la lagune, près de cette mer qui tant de fois avait roulé son beau corps. Et la paix qu'il implorait, ni son souvenir ni ses œuvres ne l'inspireront jamais. Ses vers continuent à souffler l'héroïsme. D'avoir seulement évoqué sa mémoire, un jour, à Venise, Mickiewicz sentit se réveiller les nobles ardeurs qu'avait un moment assoupies le calme de Weimar, conseiller d'égoïsme. Nulle figure n'est plus excitatrice que celle de Byron. Mais comment nous ap-



STRA — Le grand salon de la Villa Royale

SUR LES BORDS DE LA BRENTA

paraîtrait-elle aujourd'hui sur ces rivages trop peuplés du Lido, à jamais enlaidis et germanisés? C'est aux bords solitaires de la Brenta, par les soirs d'automne embrasés de sang et d'or, et surtout dans cette villa où errent encore les fantômes de quelques-unes de ses amours, que l'on peut le mieux rencontrer l'ombre douloureuse du poète de *Don Juan*.

III

Stra

De Mira à Strà, les palais se succèdent presque sans interruption, le long de la Brenta qui coule au pied de leurs murs ou sous les ombrages de leurs parcs. L'odeur à la fois amère et sucrée des buis flotte, persistante, sur l'eau tranquille. Au-dessus des portails, les statues continuent leur garde insouciant. Et si la ruine ici apparaît moins, le pittoresque y perd. Nombreuses sont les fautes de goût, soit dans les restaurations, soit dans les constructions modernes que l'on a accolées aux anciennes. Quel-

LA COURONNE DE VENISE

ques villas appartiennent encore aux descendants des vieilles familles de la République ; mais beaucoup aussi ont passé dans les mains des riches commerçants de Venise ou de Padoue. Les uns et les autres ont d'ailleurs abandonné le luxe d'autrefois ; nobles qui s'exilent des palais du Grand Canal pour les mettre en location, ou marchands en train de faire fortune, tous vivent sans éclat, cherchant seulement à tirer parti des domaines attenants.

Très vite, après avoir dépassé Dolo et les murs rouges de la villa Barbariga, on aperçoit les épaisses futaies et la haute silhouette du palais de Strà, le plus récent, le plus important et le mieux conservé de tous ceux qui s'élevèrent sur ces rives. Il fut édifié pour les Pisani qui voulaient une demeure splendide attestant leur richesse ; n'ayant pu trouver un espace suffisant à Venise, ils la firent bâtir sur l'emplacement de la maison de campagne qu'ils possédaient à Strà. Ils s'adressèrent à Frigimelica, qui avait restauré leur palais sur le Grand Canal ; mais ses dessins furent modifiés par Francesco-Maria Preti qui dirigea les travaux. Les constructions furent achevées en 1735, au moment où Alvise Pisani était élu doge.

Par ses dimensions et sa somptuosité, le palais de Strà était destiné à n'appartenir qu'à des souverains. En 1807, Napoléon I^{er} l'acheta près d'un million, pour Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. A la chute de l'Empire français, il devint la propriété des Habsbourg d'Autri-

SUR LES BORDS DE LA BRENTA

che qui l'habitèrent souvent et l'entretenrent avec grand soin ; l'impératrice Marie-Anne s'y plut particulièrement, ainsi que le malheureux Maximilien, le jeune archiduc aux yeux bleus, auquel Napoléon III, à Villafranca, voulait donner la Vénétie, et qui finit si tristement au Mexique. Dans la longue inscription, gravée sur une plaque de marbre à l'entrée du vestibule, où est retracée en détail l'histoire de la villa, je remarque avec quelle habileté on a escamoté, par une formule vague, les souvenirs qui vont de 1815 à 1865 : *abitata da sovrani e da principi*. Et pourtant, ce demi-siècle fut la période la plus brillante de Strà. Après la réunion de la Vénétie au royaume d'Italie, c'est à peine si Victor-Emmanuel II l'habita quelque temps. Aujourd'hui, le palais, dégarni d'une partie des œuvres d'art et du mobilier transportés à Monza, n'est plus qu'un monument national, d'un entretien fort coûteux, dont le gouvernement italien chercha souvent à se défaire. Mais, heureusement, une clause du contrat de vente empêche le morcellement du domaine ; malgré des mises à prix dérisoires (moins de 200.000 francs m'a-t-on dit), Strà appartient toujours à l'État. Comment cette magnifique demeure n'a-t-elle pas tenté quelque milliardaire américain, épris de souvenirs historiques ?

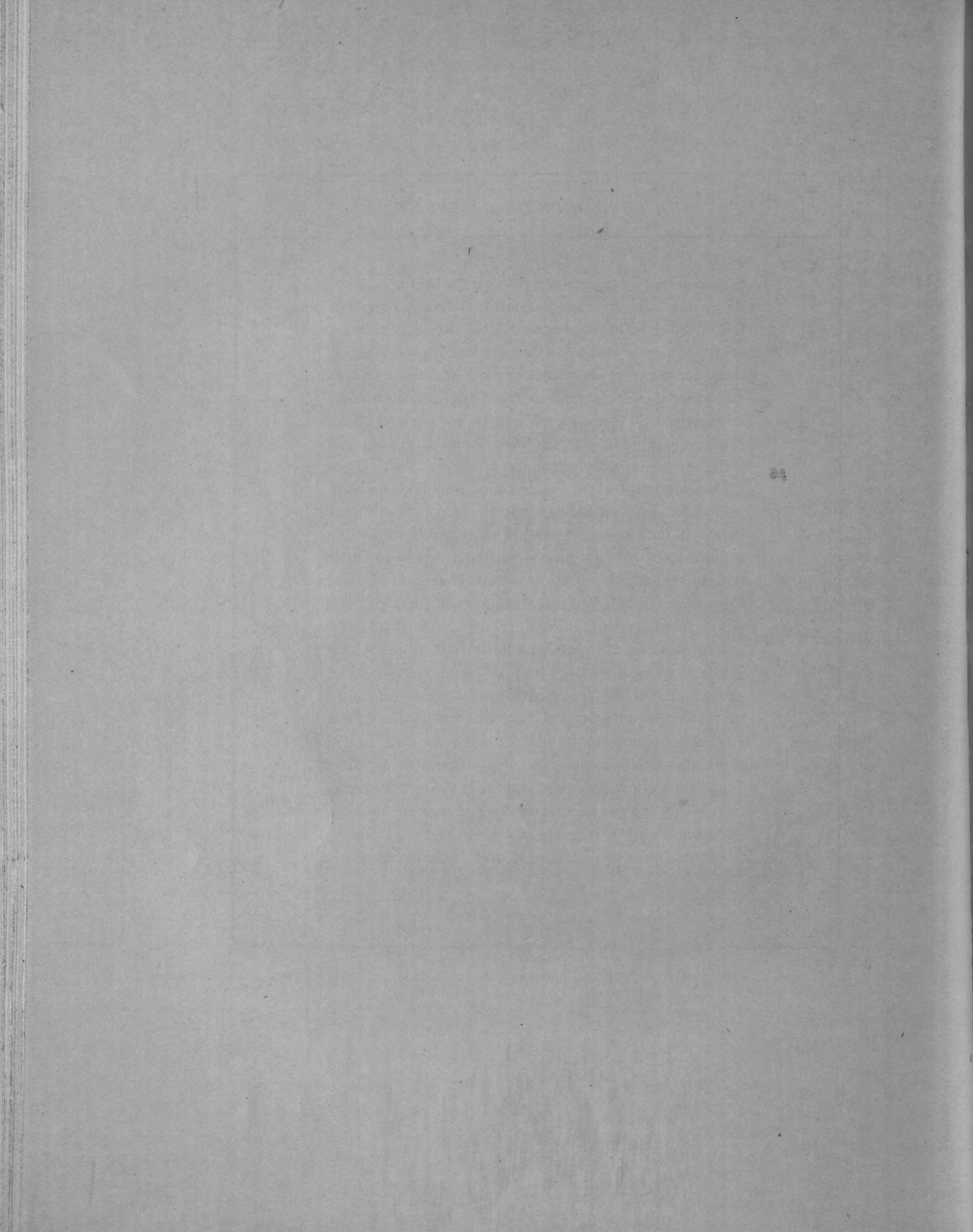
Une vaste prairie mal entretenue précède le palais et met en valeur l'imposante façade. On sent qu'Alvise Pisani avait rapporté de son ambassade à la Cour de

LA COURONNE DE VENISE

France le goût des constructions majestueuses. On ne peut s'empêcher de songer à Versailles devant cette accumulation de colonnades, de pilastres et de cariatides. L'ensemble est d'une architecture un peu composite, mais puissante; l'ampleur des lignes y masque fort habilement le style bigarré. La solennité de l'entrée répond à la solennité de la façade. Un immense vestibule se prolonge jusqu'à l'autre bout du palais, coupé par les colonnes massives qui supportent la salle de bal. Il n'y a, par suite, aucune pièce intéressante au rez-de-chaussée. En somme, cet énorme bâtiment ne compte qu'un seul étage; mais celui-ci est parfaitement ordonné. Le plan est d'une simplicité remarquable. Au centre, le salon et les deux cours intérieures qui l'éclairent latéralement; tout autour, un vaste corridor sur lequel s'ouvrent les chambres qui prennent jour sur les quatre faces du palais: je n'en sais plus le nombre, mais il dépasse la centaine. La visite en est quelque peu fastidieuse, sous la conduite d'un gardien, — amusant pendant un moment, — qui s'émeut encore à l'idée que tant de têtes couronnées y ont habité. Avec déférence, il montre le billard sur lequel jouèrent les souverains de trois pays! Le lit, où coucha Napoléon I^{er}, lui inspire une particulière vénération. En revanche, le brave custode a moins de respect dans les pièces qui abritèrent les secrètes amours du *Re galantuomo* ou de Marie-Louise-Thérèse de Parme, la vieille reine d'Espagne,



STRA — Apothéose de la famille Pisani
Plafond de Tiepolo



SUR LES BORDS DE LA BRENTA

maîtresse de Godoy. Les œuvres d'art sont rares et je n'ai vu qu'une salle vraiment curieuse, celle où se réunissait le Conseil des Dix, du temps d'Alvise Pisani. Ses murs sont décorés de médaillons de marbre représentant la suite des doges et les membres de la famille. La place d'honneur a été réservée à un très beau buste de femme, la nourrice de Pisani; ce masque de paysanne est d'un réalisme admirable, avec ses traits accentués et ses pommettes saillantes sous la peau ridée.

Le salon central est l'un des plus magnifiques que je connaisse. Au plafond, rayonne un Tiepolo, dont nous savons la date certaine, puisque, dans une lettre de décembre 1761, l'artiste parle de terminer, avant de partir pour l'Espagne, « la grandiose salle de la maison Pisani ». C'est donc l'une des dernières œuvres exécutées par Tiepolo en Italie. Pour glorifier les Pisani, l'artiste les a peints au milieu des attributs de la Paix et de l'Abondance, tandis que, sous les traits d'une reine coiffée d'une couronne crénelée, Venise s'avance vers eux. Au centre du plafond, en un raccourci d'une étrange hardiesse, une Renommée vole dans les libres espaces de l'air. Je n'ai pas bien démêlé le sens exact des autres figures. Mais l'ensemble est prodigieux et, comme le déclare Molmenti, c'est bien « une des plus heureuses visions d'art qui aient jamais enchanté les regards ».

Seule, après cet éblouissement, la nature peut encore

LA COURONNE DE VENISE

réjouir les yeux. Et le parc est digne de la villa. On y sent aussi le souvenir de Versailles. Une longue avenue centrale, avec pelouses et pièce d'eau, conduit aux anciennes écuries, imposant bâtiment, presque un palais, affecté actuellement à un établissement d'hydrologie. De chaque côté partent, dans toutes les directions, des allées qui aboutissent soit à une porte, soit à une arcade, soit à un belvédère; et chacune de ces constructions est d'une brillante décoration architecturale. Sous les arbres s'élèvent également d'innombrables statues, portiques, vases et pavillons. Je crois bien qu'ici encore, comme dans les champs autour de la Brenta, tous les dieux et toutes les déesses de la mythologie sont représentés. J'aimerais mieux plus de simplicité; cette abondance ornementale ne va pas sans un peu de mauvais goût. Dans des bosquets de charmille et de buis, un labyrinthe enroule le dédale de ses courbes trompeuses autour d'une tourelle que domine la figure d'un guerrier. J'ai poussé la grille rouillée qui en ferme l'accès, entre deux pilastres portant des amours à cheval sur des dauphins de pierre. Et j'ai pris plaisir à m'égarer dans les fausses allées où Annunzio imagine le jeu cruel de Stelio Effrena.

II

DANS LES COLLINES
EUGANÉENNES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS

I

Monselice

Après les villages de Strà et de Ponte di Brenta, où l'on traverse la rivière limoneuse, commence la riche campagne padouane. La route est ombragée d'une double rangée de platanes dont les feuillages roux luisent au soleil. Des effluves parfumés flottent dans l'air léger. Des vignes vierges, des grappes lourdes de glycines, des roses rouges pendent le long des murs. Jamais je n'ai mieux senti la déchirante douceur de l'automne, et des vers de Le Cardonnel me viennent aux lèvres :

Dans sa limpidité la lumière d'octobre,
S'épandant de l'azur, emplit l'air allégé :
Elle baigne d'un or harmonieux et sobre
Les champs où l'on a vendangé.

Vraiment, ces environs de Padoue sont charmants : « Si

LA COURONNE DE VENISE

l'on n'avait pas la certitude, disait l'empereur Constantin Paléologue, que le Paradis terrestre fût en Asie, je croirais qu'il n'a pu être que dans le territoire de Padoue. » Ce qui me frappe, c'est combien, à quelques lieues de Venise, toutes choses ont un autre aspect. Ni le climat, ni le paysage, ni le ciel, ni les habitants ne sont pareils. La lumière surtout est très différente ; elle n'est pas brumeuse et colorée, comme sur la lagune, mais aiguë et vive. Les formes se dessinent nettement, accusant leurs reliefs. Les lignes des collines Euganéennes, si molles et si floues, quand on les regarde de Venise, ont ici une précision presque trop dure à l'œil. Et je saisis, rien qu'à marcher sur cette route, pourquoi la vision des peintres padouans est si dissemblable de celle des Vénitiens, parmi lesquels, si longtemps, on a voulu les ranger. L'école de Padoue est bien plus voisine de Florence, d'où vinrent d'ailleurs, aux *xiv^e* et *xv^e* siècles, les deux grands maîtres dont l'influence fut décisive. Giotto et Donatello ne se sentirent point dépaysés sur les rives du Bacchiglione et furent tout de suite compris et imités. Rien n'est plus loin de l'art de Titien que la manière un peu dure et sèche de Squarcione ou de Mantegna.

Au sortir de Padoue, la route de Ferrare longe en ligne droite le canal de Battaglia. Sur la gauche, se déploie une vaste étendue, jadis marécageuse, aujourd'hui assai-

DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

nie et arrosée par un système très complet de canaux, véritable jardin d'une fertilité surabondante, où les chemins disparaissent sous les verdure. A droite, s'élèvent les monts Euganéens, petite chaîne volcanique brusquement surgie au-dessus de la plaine, ne se rattachant ni aux contreforts des Alpes de Vérone, ni aux Apennins. Leurs cratères éteints ont des formes bizarres, mais toujours harmonieuses, ainsi que le note très justement Chateaubriand, qui goûta fort ce pays. « Elle est charmante, dit-il, cette route jusqu'à Monselice: collines d'une élégance extrême, vergers de figuiers, de mûriers et de saules festonnés de vignes... Les monts Euganéens se dorraient de l'or du couchant avec une agréable variété de formes et une grande pureté de lignes : un de ces monts ressemblait à la principale pyramide de Saccharah, lorsqu'elle s'imprime au soleil tombant sur l'horizon de la Libye. » Et il achève de s'exalter en pensant qu'il traverse un des coins du monde les plus féconds en écrivains et en poètes. Il cite pêle-mêle Tite-Live, Virgile, Catulle, Arioste, le Tasse, Pétrarque, bien d'autres encore. En réalité et pour être précis, je ne vois que deux souvenirs littéraires qui soient vraiment locaux : la naissance de Tite-Live à Abano, et la mort de Pétrarque dans le petit village d'Arquà.

Toute la contrée est riche en sources thermales. Les cratères euganéens ne vomissent plus de lave; mais les

LA COURONNE DE VENISE

eaux coulent avec une extrême abondance des fissures du trachyte témoignent de l'activité qu'ont encore les foyers souterrains. Les prés sont sillonnés de ruisseaux d'eau chaude d'où montent de lourdes vapeurs. Et la distraction des baigneurs est de faire cuire des œufs dans les bassins où le liquide arrive à une haute température. Les thermes d'Abano s'enorgueillissent, d'ailleurs, d'un passé presque fabuleux, puisque Hercule s'y serait délassé de ses fatigues, d'où l'origine d'Abano comme lieu de repos, ἄπονος. C'est là aussi que Cornélius aurait eu la vision prophétique qui lui permit de prédire la victoire de Pharsale. Ce qui est sûr, c'est que déjà Claudien, au iv^e siècle, fait de ces bains un éloge enthousiaste et pompeux.

Après Battaglia, enfouie dans ses verdure, la route se rapproche encore des collines que domine, à plus de six cents mètres, le mont Venda; et, très vite, on arrive à Monselice. La ville est resserrée entre le canal, la Rocca qui la surplombe à pic, et ses vieilles murailles crénelées, par endroits assez bien conservées; il semble, tant elle est ramassée sur elle-même, qu'on pourrait la tenir dans la main, comme la tourelle de sainte Barbe. C'est une antique bourgade, qui eut quelque importance avant la domination de Rome; on y a trouvé des vestiges de l'âge de pierre et beaucoup d'objets en silex provenant de la Rocca, d'où la cité a tiré son nom : *mons silicis*. Sur ce

DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

roc escarpé, subsistent encore quelques restes des fortifications que fit élever Ezzelino, le fameux tyran de Padoue. L'aspect de la colline est des plus pittoresques, surtout quand on arrive par la route de Padoue. Une ligne de cyprès barre l'horizon, escaladant le ciel; parmi eux, l'unique parasol d'un pin prend une valeur extraordinaire sur le bleu profond de l'azur.

On peut visiter, à Monselice, plusieurs églises, un château médiéval aux murailles rouges toutes couvertes de lierre, et surtout, sur le flanc de la Rocca, un sanctuaire célèbre composé de sept chapelles. L'ensemble formé par les constructions, les terrasses, les escaliers et les arbres, est des plus curieux. On prétend que ces chapelles furent dessinées par Scamozzi et décorées par Palma le Jeune; malheureusement, le délabrement des peintures ne permet guère de se faire une opinion. D'ailleurs, ce ne sont point des impressions d'art que je suis venu chercher. Par ce bel après-midi d'automne, je préfère monter jusqu'au bois qui couronne la colline. Le délicat feuillage des pins tamise le soleil qui déjà décline. Entre les troncs résineux, la vue s'étend dans toutes les directions. Au nord, derrière les bosquets de Battaglia et d'Abano, se profilent les tours et les coupoles de Padoue; au midi, les grandes vallées de l'Adige et du Pô, rayées d'une multitude de chemins et de canaux, s'assoupissent dans la brume qui monte du sol humide. A l'ouest,

LA COURONNE DE VENISE

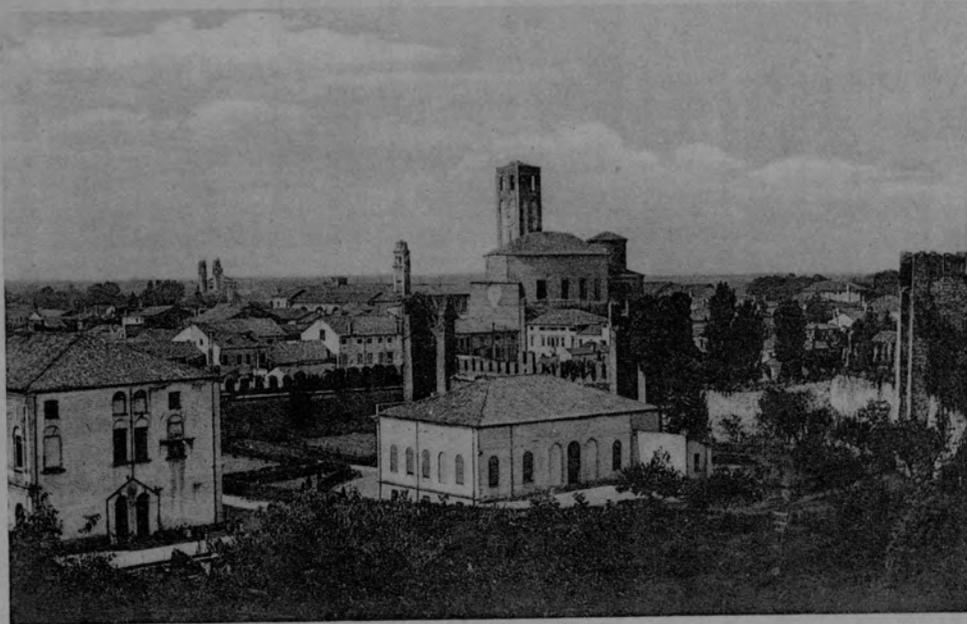
le regard embrasse une partie des monts Euganéens, parsemés de villages qui sont, suivant la comparaison d'Annunzio, « rosés comme les coquilles que l'on y trouve dans la terre par myriades ». Au levant, s'étale la plaine vénitienne, jusqu'aux lagunes de Chioggia qu'on distingue par les temps clairs.

II

Este

*Fra l'Adige e la Brenta a pie' de' colli
ch'al troiano Antenor piacquero tanto
con le sulfuree vene e rivi molli,
con lieti solchi e prati ameni accanto...*

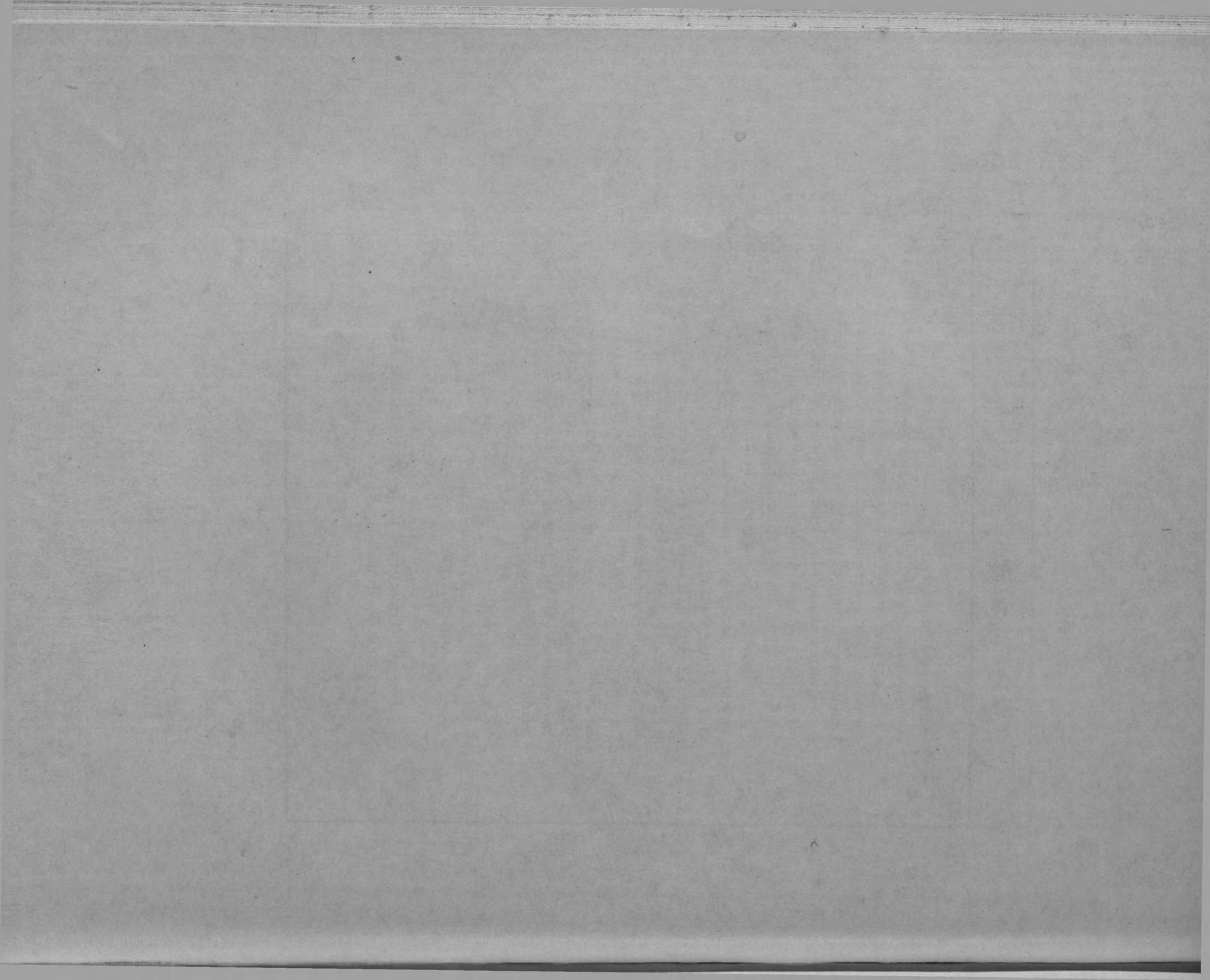
C'est ainsi que l'Arioste célébrait l'heureuse position d'Este, au pied des dernières collines Euganéennes, entre l'Adige et la Brenta. Pourquoi est-elle si délaissée des touristes, cette cité qui garde je ne sais quel orgueil de sa grandeur passée? Les guides la mentionnent à peine et Burckhardt ne daigna pas se déranger pour aller voir



ESTE — Vue générale



ESTE — Tour de la vieille Porte



DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

ses œuvres d'art. Presque sur la route de Padoue à Ferrare, les voyageurs la négligent, bien qu'elle puisse leur offrir, en même temps que de nobles souvenirs, une physionomie des plus agréables, quelques bons tableaux et une collection d'antiquités fort bien présentée dans un très moderne musée. Plus vieille que Rome, elle fait remonter ses origines à Ateste, qui l'aurait créée après la prise de Troie, tandis que son compagnon Anténor fondait Padoue. Un de ses historiens n'hésite pas à déclarer qu'elle est si ancienne et si fameuse qu'elle n'a rien à envier à aucune autre cité du monde. Il exagère; mais il faut reconnaître qu'elle eut, à l'époque romaine, une importance établie par les richesses artistiques de son sous-sol, et qu'aux temps modernes, elle fut le berceau d'une des plus illustres familles d'Italie, dont le sang se retrouve encore dans les maisons d'Angleterre et d'Autriche-Hongrie. Les Este eurent leur apogée à la fin du XIII^e siècle, avec le terrible Obizzo, le tyran que Dante nous montre étouffé par son propre fils,

ch'é biondo

*é Obizzo da Esti, il qual per vero
fu spento dal figliastro su nel mondo.*

Bien que déchue depuis longtemps, Este a conservé fort grand air. Ses avenues sont larges, bien entretenues,

LA COURONNE DE VENISE

bordées de maisons à arcades presque toutes différentes d'arrangement et d'ornementation. La place centrale a belle allure avec ses palais qui abritent le Municipale, le Tribunal et le Mont-de-Piété. Au centre se dresse, suivant la mode vénitienne, un haut mât porté par quatre lions. Des portes flanquées de tourelles commandent les entrées de la ville. Au bout des rues, l'horizon est barré, tantôt par les pentes vertes de collines ensoleillées, semées de villas, de jardins, de vignobles et d'olivettes, tantôt par les murailles du château qu'édifia, au XIV^e siècle, Ubertin de Carrare. Peu de ruines sont aussi évocatrices que ces restes de constructions en briques rouges, recouvertes de lierre. Des meules de paille s'appuient aux vieilles tours que la neige des amandiers, au printemps, sème de flocons blancs. Des fleurs poussent aux joints des pierres, ajoutant leur poésie à la mélancolie des choses; un coquelicot exilé, un rosier au flanc d'un rempart ont souvent plus de grâce qu'un parterre savamment combiné.

Tout près du château, s'élève la basilique de Sainte-Técla. Son origine se perd dans la nuit des siècles et l'histoire de son chapitre est une des plus glorieuses d'Italie. Le bâtiment actuel ne date que du XVIII^e siècle, le précédent ayant été détruit par un tremblement de terre, un jour des Rameaux, au moment même, d'après la légende, où le prêtre lisait les paroles de l'Évangile : *terra mota est*. Aujourd'hui encore, il paraît que l'église et son clergé

DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

jouissent d'honneurs et de privilèges spéciaux. Mais, pour moi, son principal titre de gloire est le Tiepolo qui orne le chœur où il a été placé, en 1757, et d'où il n'a jamais bougé. C'est l'un des chefs-d'œuvre de l'artiste, et peut-être sa meilleure peinture à l'huile. En tout cas, ayant encore dans les yeux l'éclat du plafond de Strà, je ne puis qu'admirer une fois de plus la diversité du prodigieux décorateur. Autant la fresque est lumineuse, autant la toile a la tonalité grise et éteinte qui convient au sujet : *Sainte Técla délivrant Este de la peste*. De grandes dimensions, — 7 mètres sur 4 environ, — elle se rapproche, par son caractère dramatique, de certaines œuvres modernes. Sur le fond chargé de nuages qui enveloppent sinistrement la ville frappée du fléau, la sainte se détache avec un relief vigoureux. Dieu apparaît dans les nuées et chasse le démon de la peste qui fuit en un raccourci extraordinairement audacieux. Au premier plan, dans un groupe de mourants, un enfant en pleurs serre désespérément le corps de sa mère agonisante. Derrière, on aperçoit Este, avec ses tours, et les deux montagnes pointues qui ferment si joliment son horizon. Ici encore, je m'associe au jugement de Molmenti : « Grandeur du dessin, merveilleux effet du relief, variété des poses, expression des visages, science des raccourcis, tout est admirable dans cette composition. »

Non loin des ruines du château et de l'église, sur la

LA COURONNE DE VENISE

colline contre laquelle Este s'appuie, est également la villa que lord Byron loua en 1817 et qu'il prêta, l'année suivante, à son ami Shelley. Une inscription rappelle ce double souvenir : *Giorgio lord Byron — nel 1817 e 1818 — dimorò in questa villa — ebbe ospite — Shelley — e qui scriveva spaziando — per la natura e il castello — con ala immensa di fantasia*. La vue est, en effet, très belle et je comprends qu'elle ait enchanté des yeux romantiques. « Derrière nous, écrit Shelley dans une lettre, sont les monts Euganéens... Au bout du jardin, est un grand château gothique qui n'est plus habité que par les chats-huants et les chauves-souris... Devant, s'étendent les vastes plaines unies de la Lombardie, où je vois le lever et le coucher du soleil et de la lune, et l'étoile du soir, et la splendeur dorée des nuages d'automne... » Moi aussi, je me suis oublié à rêver dans ces jardins où frémirent, il y a moins d'un siècle, les cœurs passionnés des jeunes Anglais. Le jour tombe et je n'aurai vu ni la *Vierge* de Cima da Conegliano, ni la belle *Méduse* du Musée. Qu'importe ! C'est ici que Shelley composa les *Vers écrits dans les monts Euganéens*. Le panorama n'a guère changé ; seule, la ligne ferrée coupe maintenant la plaine. Mais les vieux murs ont gardé leur silhouette et déjà les chauves-souris y reprennent leur vol maladroit. Voici la nuit chère aux amants et l'ombre où se joignent les mains. Ah ! savourons encore un moment la douceur

DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

de cette heure ! Attendons, pour redescendre dans la ville, que s'éteigne à l'horizon, ce soir après tant d'autres soirs, la splendeur dorée des nuages d'automne.

III

Arquà

Si je n'étais depuis longtemps habitué aux *vetturini* italiens, je ne me serais jamais embarqué, à Este, dans l'étrange landau qui doit sortir du musée d'antiquités. Je sais bien que ces chevaux étiques, qui semblent déjà las au départ, finissent par couvrir de longues étapes ; mais vraiment, aujourd'hui, mon cocher exagère. Nous allons au pas quand la route monte, ce qui est naturel ; au pas quand elle est plate, pour laisser souffler le cheval ; au pas encore quand elle descend, pour que celui-ci ne glisse pas ! Mais j'en prends vite mon parti. D'abord, je le reconnais, le chemin est mauvais et taillé d'une façon assez primitive dans le roc. Et puis, la journée s'annonce si belle, l'air est si lumineux et si pur, le soleil si

LA COURONNE DE VENISE

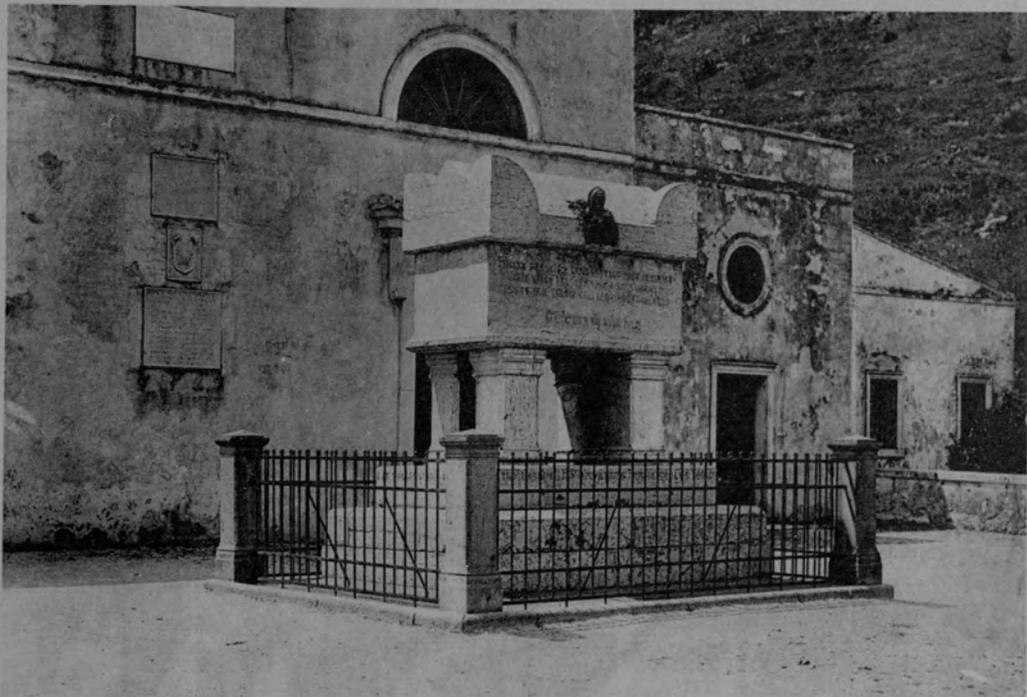
léger, que je n'ai nulle hâte d'arriver. Une fois encore, je goûte ces heures d'Italie où, libre de soucis, et loin des voies trop fréquentées, je n'ai qu'à jouir de la vie. Tout rit autour de moi, la campagne fertile, les pampres dorés, les gens au seuil des fermes, les enfants qui jouent dans les fossés. En parcourant un guide local, je lis une page de Luigi Cornaro qui déjà, au xv^e siècle, célébrait la joie de cette contrée qu'il appelle le pays *dell' allegrezza e del riso*.

A Baone, la route fait un grand détour et offre une vue splendide sur Este; puis, au croisement du chemin de Monselice, elle vire brusquement vers le nord et se dirige droit sur Arquà dont on commence à distinguer les maisons. Un vieux clocher se détache sur le ciel, dans un nid de verdure. Au-dessus, se dresse le cercle des collines Euganéennes, tantôt arrondies comme les ballons de nos Vosges, tantôt pointues et aussi régulières que des pyramides. Quelques cônes tronqués, rappelant les montagnes d'Auvergne, m'expliquent la comparaison qui vint naturellement à l'esprit de M. Pierre de Nolhac quand il fit ce même pèlerinage :

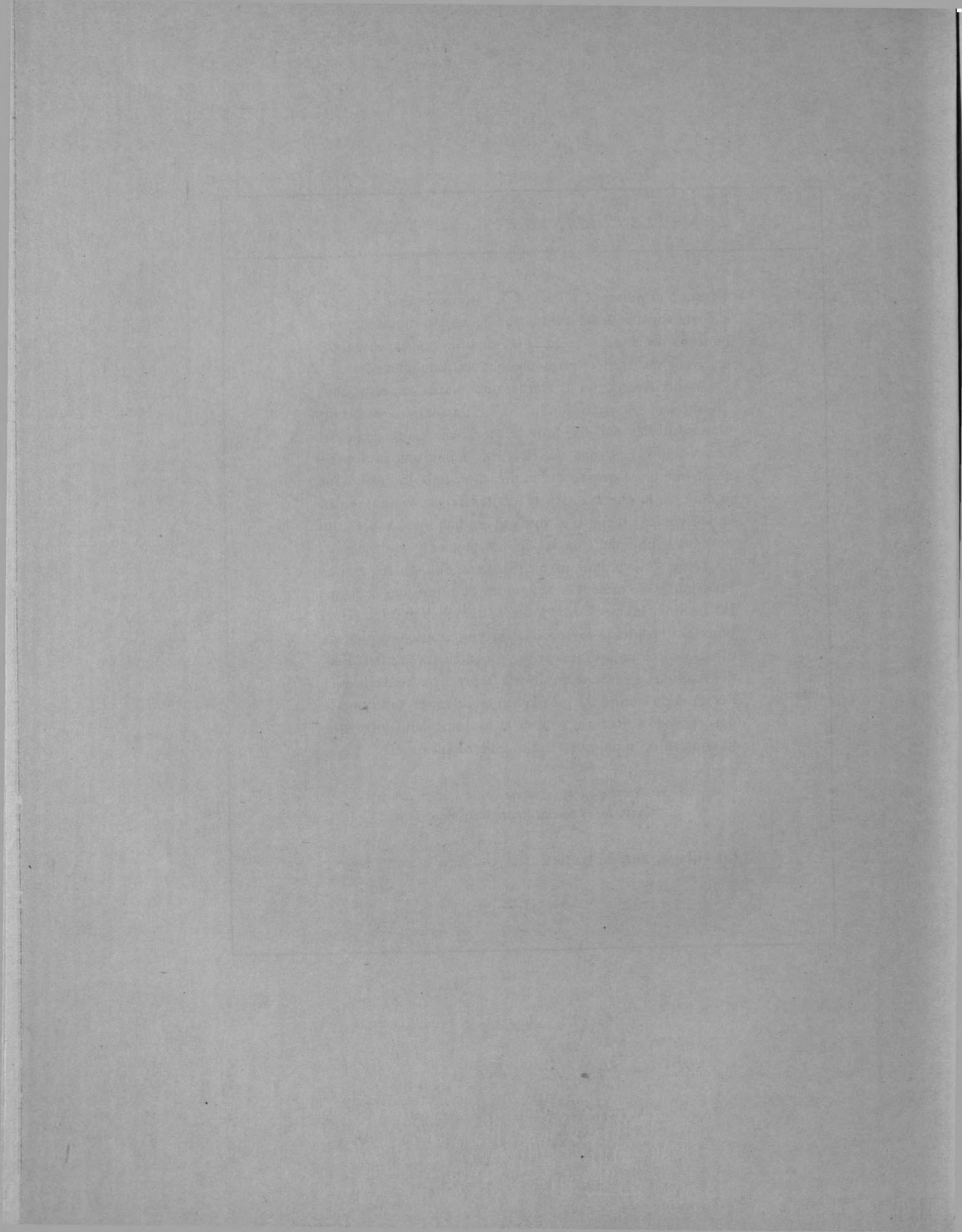
Ma Limagne courbe des lignes
Pareilles sur ses horizons;
Les collines sont moins insignes,
Mais elle y mêle aussi les vignes
Et les profondes frondaisons...



BATTAGLIA — Le Canal Tronco



ARQUA — La tombe de Pétrarque



DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

Étrange et puissant sortilège de l'Italie, dont la prise est si forte sur nos âmes avides de beauté que nous sommes heureux de retrouver quelques-uns de ses aspects dans les coins de France qui nous sont les plus chers !

Avant Arquà, on traverse une plaine marécageuse qui fut sans doute le fond d'un lac desséché. Des bœufs blancs, attelés par six, huit et même dix paires, comme j'en vis aux environs de Ferrare, labourent profondément une terre grasse qui jaillit, d'un noir intense, sous le choc de la charrue. Et le contraste est violent entre ce sol couleur d'encre et le clair feuillage des saules qui bordent le chemin. Puis les monts bleus se rapprochent. La route s'élève dans un cirque ensoleillé, où les vignes luxuriantes se mêlent aux figuiers et aux oliviers. Dans les jardins, lauriers, magnoliers, camélias et grenadiers poussent en pleine terre, drus et vigoureux. Au pied du mont Ventolone, qui les protège contre les vents froids, des collines s'évasent en forme d'arc : peut-être est-ce l'origine du nom d'Arquà. La montée est si rude que je descends de voiture, à côté de la fontaine que Pétrarque fit construire, ainsi que l'indique l'inscription :

*Fonti Numen adest ; lymphas, pius hospes, adora
Unde bibens cecinit digna Petrarcha Deo.*

Le village, sur la hauteur, ne possède aucune source

LA COURONNE DE VENISE

et, aujourd'hui encore, c'est la seule fontaine qui l'alimente. Les paysannes viennent y puiser l'eau dans des seaux de toutes formes qu'elles portent suspendus aux deux extrémités d'une grande tige courbée, posée sur leurs épaules, suivant un antique usage qu'on retrouve à peu près partout en Italie.

J'avoue que ce n'est pas sans émotion que je pénètre dans le village du poète ; mais je ne croyais pas être si vite près de lui. A peine ai-je fait quelques pas que je me trouve devant le tombeau où, six ans après sa mort, il fut enfermé par son gendre, Francesco di Brossano. Qu'elle est saisissante cette place, devant la plate et pauvre façade de l'église, avec ce simple sarcophage de marbre rouge soutenu par quatre colonnes ! Du bord de la terrasse, la vue s'étend sur les maisons du village et la campagne. D'un jardin en contre-bas, jaillissent deux énormes cyprès qui, immobiles et muets, veillent sur le cercueil. Au-dessous du buste en bronze incrusté dans la pierre au xvi^e siècle, une épitaphe nous indique que ce tombeau renferme les ossements de Pétrarque. Encore n'y sont-ils plus au complet, puisque, le 27 mai 1630, un dominicain de Portogruaro brisa un angle de la tombe et réussit à emporter un bras. Était-ce pour l'offrir à Florence, comme on l'a prétendu ? Peut-être, car il est certain que toute l'Italie envia la gloire d'Arquà. Déjà Boccace louait le village d'avoir conservé les os de l'illus-

DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

tre vieillard, et blâmait Florence qui n'avait pas su retenir son fils : « Comme Florentin, j'envie Arquà qui, jusqu'alors obscure, deviendra célèbre parmi les nations. Le marin revenant des plus lointains rivages regardera avec émotion les monts Euganéens et dira à ses compagnons : c'est au pied de ces collines que Pétrarque dort. »

N'eût-elle que ce tombeau, Arquà serait, en effet, immortelle. Mais elle garde jalousement un autre souvenir : la maison où l'amant de Laure vécut ses dernières années. Pour y monter, le chemin est rude ; il n'a pas dû changer depuis le jour où l'on descendit le glorieux cercueil, au milieu de la prosternation de tout un peuple, entre ces mêmes murs, sur ces mêmes cailloux.

Devant la maison est un petit jardin, malheureusement récent, puisqu'il ne figure pas sur des estampes du siècle passé ; mais il n'est pas douteux qu'il devait en exister un semblable du temps de Pétrarque. Celui-ci aimait ses arbres et ses fleurs presque autant que ses livres, ce qui n'est pas peu dire, quand on se rappelle le bibliophile qu'il fut. L'un des premiers, il sentit la nature et son surnom de *silvanus* indique bien ses goûts. Il a rédigé un journal de jardinage très détaillé. Une de ses lettres est datée « de l'ombrage d'un châtaignier ». Avec l'âge, son amour pour la campagne s'accrut, ainsi qu'il arrive presque toujours ; à mesure que nous avan-

LA COURONNE DE VENISE

çons dans la vie, nous nous rapprochons de la terre, comme pour nous faire une amie de celle qui va nous recevoir. L'éclat des cités bruyantes ne tente plus les regards prêts à s'éteindre ; rien n'est aussi doux aux vieillards que les rayons d'un beau soleil. C'est ce qu'exprima Byron dans les magnifiques strophes de *Childe Harold* où il évoque Pétrarque : « Si c'est dans la société que nous apprenons à vivre, c'est la solitude qui nous enseigne à mourir. » Dans plusieurs de ses dernières lettres, le poète nous parle de son jardin, et surtout de l'arbre qui lui fut cher, le laurier dont le feuillage l'avait couronné au Capitole et dont le nom lui rappelait l'amante inoubliée. Symbole de l'amour et de la gloire — qu'il poursuivit plus que l'amour — il chanta jusqu'à la fin le charme

Del dolce lauro e sua vista fiorita.

La légende prétend que tous les lauriers gelèrent au cours du rude hiver qui suivit la mort de Pétrarque ; ceux de son jardin ne durent pas être épargnés. Pourtant, il n'y a rien d'impossible à ce que celui qui pousse encore contre le mur de la maison soit un lointain rejeton de ceux qu'il planta. Et cette idée me fait un moment hésiter à prendre la branche que me tend une main... O poète, je n'ai d'autre titre à cet hommage que

DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

ma pieuse admiration pour toi; mais je sais bien que tu ne blâmerais point un geste que dicta l'amour...

Un étroit escalier monte à une petite loggia soutenue par trois colonnes. Tout est exigü dans le jardin et dans la maison, ainsi qu'il le fallait pour le vieillard ayant constamment besoin d'un appui à la portée de sa main. L'amant de la solitude n'avait pas hésité entre le palais que lui offrait Venise, en échange du don de ses livres, et le calme asile que lui proposa François de Carrare dans les monts Euganéens. « Oh! écrit-il à un de ses amis de Parme, si tu pouvais voir mon nouvel Hélicon, je suis sûr que tu ne voudrais plus le quitter. » La maison, très simple, comprend un vestibule sur lequel ouvrent les différentes chambres; presque toutes ont des balcons d'où l'on embrasse, soit les collines étagées s'abritant l'une l'autre contre les vents, soit, par-dessus les toits du village, la vaste plaine de Battaglia.

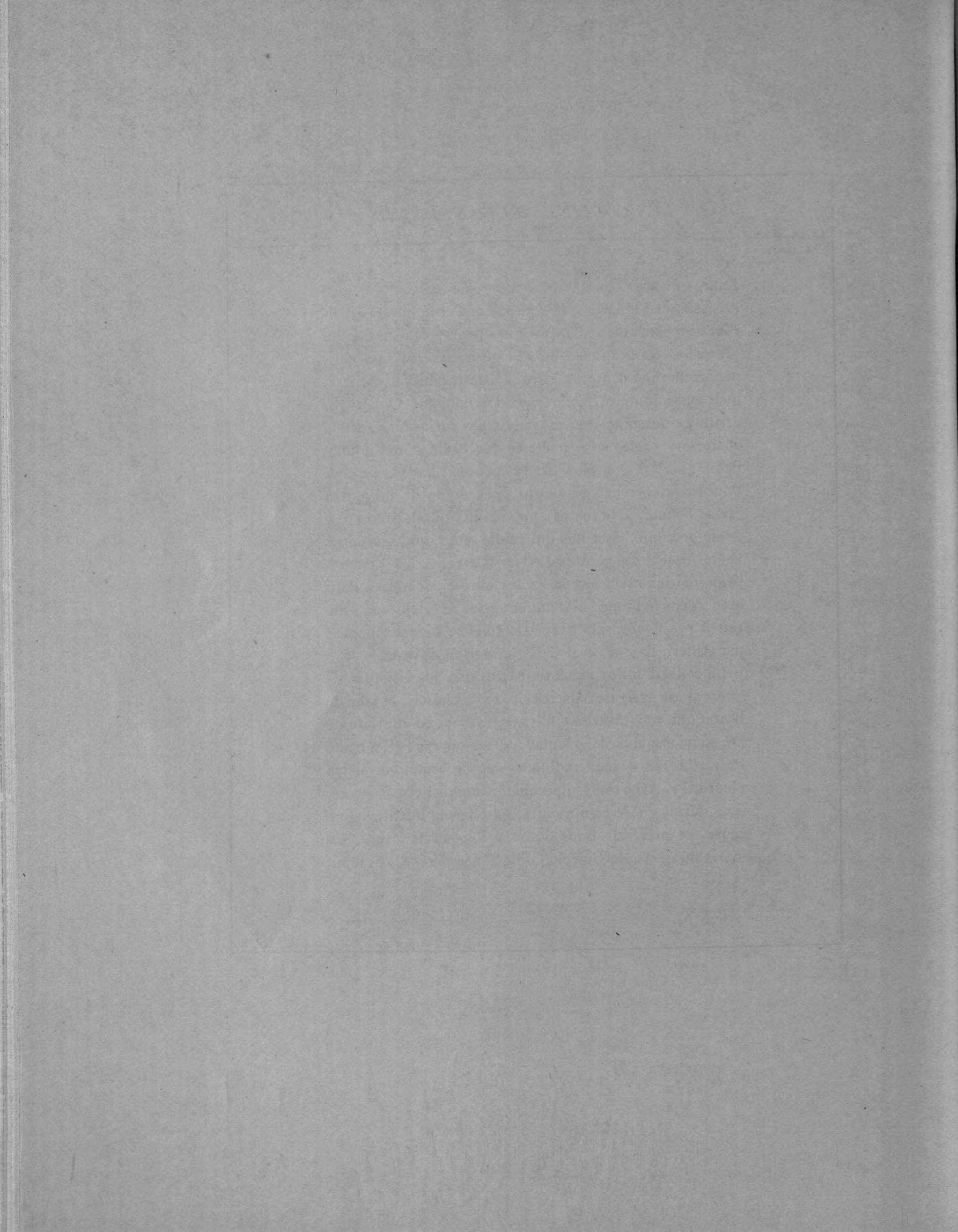
La demeure où vécut un écrivain parle toujours à notre sensibilité, surtout quand elle est dans un village, et, mieux encore, au milieu des champs. C'est que la nature ne change guère et qu'après plusieurs siècles, nous retrouvons les mêmes montagnes et les mêmes fleuves, et, bien souvent, les mêmes forêts et les mêmes prairies. Peu d'années, au contraire, suffisent à altérer l'aspect d'une ville; et, quand la maison du poète est intacte, autour d'elle tout s'est modifié. Comment retrouver la

LA COURONNE DE VENISE

physionomie et l'atmosphère de la Florence où vécut Dante? Tandis que, dans ce petit village d'Arquà, rien n'a bougé. Les choses sont restées tellement pareilles que je ne puis, pensant à lui, les regarder sans émotion. De cette loggia, je vois ce que voyait Pétrarque. Par sa précision et son intimité, — à plus de six siècles de distance, — c'est un des souvenirs littéraires les plus poignants qui soient. Mais peut-être a-t-il pour moi un charme particulier. Les meilleures journées de ma jeunesse, je les ai vécues, au temps des vacances, sur la petite terrasse de la maison maternelle qui domine un hameau et un médiocre paysage; j'y ai vu mon grand-père, puis mon père emplir leurs derniers regards des mêmes horizons sur lesquels je voudrais que se ferment mes yeux... Et il m'est facile d'imaginer le poète contemplant le village et les coteaux couverts de vignes, saluant d'un mot aimable les paysans qui passent et qui ne comprennent qu'à demi comment ce vieillard courbé et tout blanc, si semblable aux autres vieillards, peut à la fois être si simple et si glorieux. Ah! qu'elle est pathétique, cette maison où il vécut ses ultimes jours, tandis que la mort s'avancait vers lui! Mais qu'il est regrettable qu'on ne l'ait pas conservée intacte, ou même vide, au lieu d'y avoir accumulé pêle-mêle les objets les plus divers! A la place des fresques qui représentent tant bien que mal — plutôt mal — des Pétrarques encapuchonnés et des



ARQUA — La maison de Pétrarque



DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

Laures fleuries, combien les murs nus eussent été plus saisissants! J'ignore si le fauteuil et l'armoire appartinrent au poète. La seule chose authentique, — ironie du destin! — est la momie de sa chatte qu'on a mise dans une niche, derrière une vitre. Cette exhibition est d'un goût aussi douteux que les vers d'un nommé Quarengo, écrits au-dessous, que je traduis par curiosité. C'est la chatte qui parle: « Le poète toscan brûla d'une double flamme; je fus son plus grand amour, Laure le second. Pourquoi riez-vous? Si Laure était digne de lui par sa divine beauté, je le fus par ma fidélité. Si elle excita son génie poétique, c'est moi qui veillai pour que ses écrits ne devinssent pas la proie des terribles rongeurs. Vivante, j'éloignai les rats; morte, je les effraie encore; et dans mon corps inanimé survit mon ancienne fidélité. » N'aurait-il pas mieux valu graver le célèbre sonnet composé par Alfieri, le jour où il visita la maison d'Arquà?

La collection des vieux registres que les visiteurs signèrent est curieuse à parcourir. J'y ai cherché le nom de Byron qui y figure deux fois, en 1817 et en 1821. Je ne me souviens plus dans lequel de ses ouvrages il a traité Pétrarque de « vieux radoteur » et de « métaphysicien pleurard ». Avec son tempérament impulsif et passionné, il ne devait guère comprendre, en effet, la fidélité amoureuse, et préférerait, sans doute, à l'époux de Laure, les maris du genre de Guiccioli. Mais néanmoins, ce ne fut

LA COURONNE DE VENISE

qu'une boutade, et les nobles vers de *Childe Harold* la font aisément pardonner. Je n'ai pas trouvé sur les registres le nom de Stendhal, qui nous dit cependant être resté quatre jours à Arquà, et qui, certainement, visita la maison du poète, bien qu'il n'en parle pas. Pourtant le loisir de noter ses impressions ne lui fit pas défaut, puisqu'il eut le temps d'écrire une longue dissertation sur les manières dont les Italiens et les Français comprennent le bonheur. Mais peut-être était-il de l'avis de Chateaubriand, qui raille ceux qui espèrent prolonger leur mémoire en attachant à des lieux célèbres un souvenir de leur passage. Un jour que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* s'efforçait de lire un nom qu'il croyait reconnaître sur les murs de la villa Adriana, un oiseau s'envola d'une touffe de lierre et fit tomber quelques gouttes de la pluie passée: le nom avait disparu...

Le seul endroit de la maison qui ait été absolument respecté, c'est la petite bibliothèque, tout à côté de sa chambre à coucher, où Pétrarque aimait à se retirer. Là, il était tranquille et isolé. Il échappait aux importuns, aux visiteurs, à tous ceux qui interrompaient ses travaux. « Lire, écrire, méditer sont encore, avoue-t-il, comme dans ma jeunesse, ma vie et mon plaisir. Je m'étonne seulement, après un tel labeur, de savoir si peu. » Il sent que les heures comptent double et le pressent. « Il faut que je me hâte... il sera temps de dormir quand je serai sous

DANS LES COLLINES EUGANÉENNES

terre. » Couché très tôt, comme les paysans d'Arquà, il se lève avant eux, au milieu de la nuit, allume la petite lampe suspendue au-dessus de son pupitre, et travaille jusqu'à l'aube. C'est là qu'un matin de juillet, ses domestiques l'aperçurent, courbé sur un livre. Comme ils le voyaient souvent dans cette attitude, ils n'y prêtèrent point attention. Pétrarque était mort dans la nuit. M. Pierre de Nolhac croit avoir retrouvé le manuscrit où s'arrêta sa main tremblante, sur un renvoi aux lettres de Cicéron. Il suppose que Pétrarque fit un effort pour aller vérifier la référence et qu'il s'évanouit en se rasseyant. Je préfère l'ancienne version, d'après laquelle sa tête serait retombée inerte, sur les pages de son Virgile favori. Certes, Cicéron et Virgile furent par lui adorés presque également et il les confondit, jusqu'à la fin de sa vie, dans une fidèle admiration :

Questi son gli occhi della lingua nostra.

Mais sa plus grande tendresse était pour le poète. Il avait recherché ses souvenirs à Mantoue. Ses œuvres ne le quittaient jamais, même en voyage. Tous les lettrés connaissent le manuscrit sur vélin, annoté de sa main, qui fait la gloire de l'Ambrosienne, après avoir été quelque temps, sous Napoléon I^{er}, l'orgueil de la Nationale. Il me plaît d'imaginer que c'est ce volume qu'il prit pour

LA COURONNE DE VENISE

se distraire un instant de son travail d'érudition. Il lut quelques vers du poète qui était né de l'autre côté des collines Euganéennes; il entendit les alouettes lancer leur joyeux appel au jour nouveau; et il s'éteignit tout doucement, avec la nuit, comme une lampe sans huile expire aux fraîcheurs du matin. Ainsi le dernier souffle du chantre de Laure aurait effleuré les vers du cygne de Mantoue. Et s'il est vrai qu'au bois sacré des muses s'assemblent les poètes en qui brûla la pure flamme, celui qui avait déjà guidé Dante, dans son immortel voyage, dut accueillir Pétrarque au seuil du temple d'Apollon et le faire asseoir à ses côtés, sous l'ombrage retrouvé du laurier toujours vert.

III

SUR LES PRÉALPES
DE VÉNÉTIE

I

Vicence

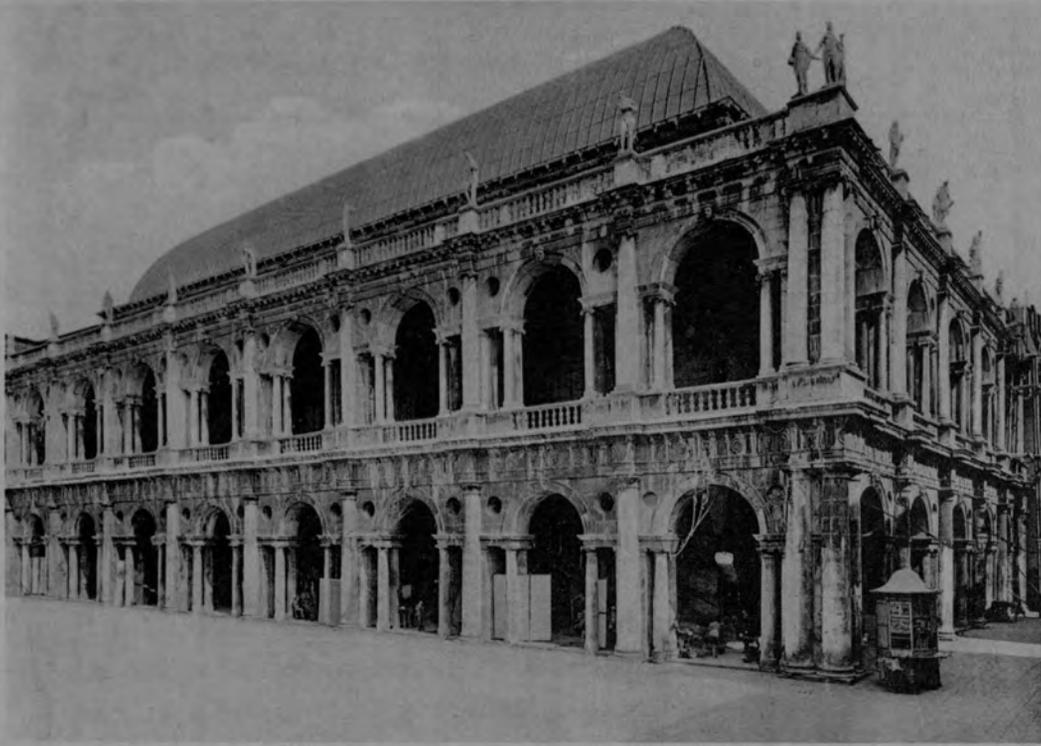
C'est la ville des palais : vraiment on peut la résumer ainsi ; je ne crois pas qu'une autre cité puisse se glorifier de plus beaux monuments ni de plus grands architectes. Il est, en effet, très curieux de noter que, même sans Palladio, Vicence jouerait un rôle dans l'histoire de l'architecture. Bien avant lui, s'élevèrent de superbes maisons gothiques dont quelques façades nous attestent encore la splendeur. Les trois Formenton furent des artistes réputés, et Trissino, dont le nom est resté, écrivit un traité didactique auquel Palladio rendit hommage.

Il y a, dans Vicence, une série d'édifices intéressants qui sont comme le prélude de l'œuvre du Maître. Celui-ci fait trop oublier ses devanciers de la première Renaissance qui, pourtant, en nous révélant le goût des Vicentins pour les belles constructions, nous expliquent sa vocation et l'éclat de sa carrière dans son propre pays. Pal-

LA COURONNE DE VENISE

ladio, en effet, malgré son amour des voyages (il étudia sur place la plupart des monuments antiques de Rome, Ancône, Pola, Spalato, Ravenne, Suse et même de Nîmes), réserva presque exclusivement son génie pour une ville si apte à le comprendre. En dehors de Vicence, de Venise, — qui lui doit le Rédempteur, San Giorgio Maggiore et la façade de San Francesco della Vigna, — et de la Vénétie où il construisit quelques villas, on peut dire qu'il n'existe aucune œuvre importante de Palladio. Vicence suffit à son activité : jamais cité ne fut mieux préparée à comprendre un homme, ni artiste mieux destiné à être compris par elle. Sa mort fut un deuil unanime. La poétesse Isicratea Monti composa un sonnet où elle déclarait que Palladio avait été appelé dans la patrie éternelle « pour la faire plus belle ». Rien de plus puéril que le raconter dont le président de Brosses s'empressa de se faire l'écho. « Palladio, dit-il, ayant reçu quelque mécontentement de la noblesse de sa ville, s'en vengea en mettant à la mode le goût des façades dont il leur donnait des dessins magnifiques qui les ruinèrent tous dans l'exécution. »

Le goût pour l'architecture persista à Vicence après Palladio dont l'enseignement fut la meilleure garantie contre les excès du baroque. Grâce à lui, se conserva ce sens des proportions qui est si caractéristique dans la plupart des monuments de la Haute-Italie. C'est à peine



VICENCE — La Basilique de Palladio



VICENCE — La scène du théâtre Olympique

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

si, dans cette région, se fait sentir la fâcheuse influence du Bernin, des Borromini et des Vanvitelli. Après les élèves du Maître, dont le plus illustre est Scamozzi, il y a une période moins brillante; mais, dès 1700, Palladio redevient l'oracle absolu; Ottone Calderari reprend ses traditions et donne un nouveau lustre à l'architecture vicentine.

Aussi, les rues de la ville sont-elles un véritable musée ouvert à tous. Il suffit de se promener pour contempler des chefs-d'œuvre. Dans cette cité, qui n'a guère plus d'une quarantaine de mille habitants, comme un de nos moyens chefs-lieux de département, on peut compter une centaine de palais ou d'édifices intéressants. On comprend l'enthousiasme qu'elle excita parmi les écrivains et les critiques d'art. Si quelques-uns ont exagéré en allant jusqu'à dire qu'elle était à la fois l'Athènes et la Corinthe de l'Italie, Ranalli a raison de s'écrier, dans son *Histoire des Beaux-Arts*: « *O veramente avventurosa Vicenza! Altre potranno vincerti di grandezza e potenza, niuna di leggiadria e di bellezza!* »

N'ayant pas connu les splendeurs d'une vie de cour, Vicence n'offre point la tristesse et la décadence de certaines villes qui, comme Parme ou Mantoue, furent des capitales et ne sont plus rien. Son éclat, moins vif, est plus durable. Et, bien que ses rues soient bordées de palais, on n'a pas l'impression de ces cités d'Italie dont

LA COURONNE DE VENISE

parle madame de Staël, « qui semblent arrangées pour recevoir de grands seigneurs qui doivent arriver, mais qui se sont fait précéder seulement par quelques hommes de leur suite. »

La situation de Vicence est d'ailleurs charmante, au confluent du Retrone et du Bacchiglione, dans un frais vallon, entre les dernières collines des Alpes et les pentes verdoyantes des monts Berici. Elle est bien, suivant l'expression de Courajod, « un lieu béni du ciel, un de ces nids préparés par la nature pour l'éclosion de l'art italien qui, au printemps de la Renaissance, ne manqua pas de s'y installer. »

Quand Palladio paraît, ce printemps est depuis longtemps fini. La Renaissance a partout triomphé. Pour l'architecture cependant, une nouvelle période commence. Après l'âge d'or, après les grands constructeurs parmi lesquels brille, au premier rang, Bramante, nous trouvons, pendant la seconde moitié du seizième siècle, une pléiade d'architectes dont le plus illustre est le Maître de Vicence. Ce sont surtout des théoriciens. Ils réglementent l'imagination hardie et parfois un peu fantaisiste de leurs devanciers, dans des sortes de canons qui fixent les proportions, les dimensions, les ornements de chaque ordre. Ils n'ont pas autant que ceux-ci la richesse d'invention, les trouvailles originales, les belles audaces et surtout le talent d'adapter à de grandes lignes une décoration très

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

riche et très fouillée. Chez eux, le détail passe au second plan et ils ne s'occupent guère que de l'ensemble. Leurs colonnes mêmes ne sont qu'un revêtement que l'on pourrait supprimer sans que la construction générale perdît son caractère. C'est un art un peu froid peut-être, mais qui n'est jamais mesquin et ne tombe pas dans les excès du style baroque qui maltraite le détail, le diminue ou le multiplie, dans l'unique souci des effets arbitraires qu'il poursuit.

Les seuls modèles de Palladio furent les anciens; mais il ne les copia pas servilement. Il s'inspira, il n'imita pas. Nul ne montra à l'antiquité plus d'ardente dévotion, d'amour plus vivant, plus passionné, ne pénétra plus profondément jusqu'à l'essence même de ses monuments, tout en gardant une absolue indépendance de manière, en pliant, avec une habileté parfaite, les vieilles règles aux nécessités modernes et au besoin plus développé du confort. L'impression si forte que produisent ses œuvres vient de leur simplicité sévère et de la subordination constante des parties à l'ensemble. Le secret de son art, tout illuminé d'intelligence, c'est l'extrême propriété des termes. Malgré les formules qu'il posa, il ne se répéta pas. Aucun artiste n'est plus divers dans son apparente unité; chacune de ses constructions, de ses façades même, a son caractère propre. Il restreignit à ses justes mesures la décoration exubérante qui était de mode au début de la Re-

LA COURONNE DE VENISE

naissance et s'efforça de ne jamais troubler le rythme des lignes par la fantaisie de l'ornementation. Il est peut-être le seul architecte qui n'ait jamais recherché un effet de détail décoratif, ni eu d'autre souci que l'ordonnance logique et la justesse des proportions. Aussi, nul enseignement ne fut-il plus fécond. Quand Michel-Ange s'écriait, avec cette sorte de divination des génies : « Ma science créera un peuple d'ignorants », c'est qu'il sentait que lui seul pouvait se permettre les hardiesses qu'il osait et que ses chefs-d'œuvre portaient en eux-mêmes, pour les simples artistes qui voudraient les imiter, des germes de dissolution et de mort. Palladio, qui n'avait jamais sacrifié qu'à la raison, put, en toute certitude, écrire son grand ouvrage : *I quattro libri dell'Architettura* et établir des lois qu'il savait éternelles.

La moindre de ses gloires ne sera pas d'avoir été le premier à donner à Goethe une représentation matérielle de l'art classique. Nul ne pouvait être plus instructif pour le Germain qui, à la recherche de la beauté antique, devait être d'abord sensible à l'architecture. A Vérone, qu'il visita avant Vicence, il n'avait guère été séduit que par l'Arena. Les peintres n'intéressent pas beaucoup celui qui, à Assise, ne remarqua que les restes d'un temple de Minerve ; il l'avoue d'ailleurs avec franchise : « Je reconnais sincèrement que je comprends peu de l'art et du métier de peintre ; aussi mes observations ne porteront-elles que

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

sur la partie pratique, c'est-à-dire sur les sujets et la manière dont ils sont traités. »

J'ai voulu, cette année, après tant d'autres séjours à Vicence, revoir les constructions de Palladio qui frappèrent le plus vivement l'esprit de Goethe et, suivant l'exemple de l'illustre auteur du *Voyage de Sparte*, essayer de saisir l'influence que cette révélation avait eue sur son génie.

Arrivé à Vicence le 19 septembre 1786, Goethe va immédiatement au Théâtre Olympique. Il le trouve d'une beauté « inexprimable » et déclare aussitôt que son auteur est « essentiellement un grand homme ». Il est certain que peu de constructions produisent un effet aussi saisissant que ce dernier joyau laissé par Palladio à sa ville natale. Quand on l'a vu, on ne peut oublier la grâce de la salle elliptique, la colonnade au-dessus des gradins avec son entablement de statues, et surtout la superbe façade de la scène où le maître voulut en quelque sorte se résumer, y mettant toute sa science et tout son art, et qu'il eut la joie d'achever avant de fermer les yeux à la lumière. Rien n'est plus élégant que ses deux ordres superposés et son attique. Trois magnifiques baies s'ouvrent sur le décor, suivant la formule chère à l'architecte, c'est-à-dire une grande porte centrale, large et haute, avec une arcade, et deux autres plus basses et plus étroites. L'édifice fut terminé par Scamozzi d'après les plans de Palla-

LA COURONNE DE VENISE

dio ; il les compléta en dessinant les décors de la scène qui représente, paraît-il, la route de Thèbes. Le succès fut énorme. Toute l'Italie envia ce théâtre sur lequel furent représentées les œuvres des plus illustres auteurs. Quand l'un des derniers Gonzagues, le si curieux Vespasien, eut besoin d'une salle de spectacle pour sa capitale de Sabbioneta, qu'il avait bâtie de toutes pièces à l'image d'Athènes, il demanda à Scamozzi de lui en construire une pareille à celle de Vicence. Avec le temps, l'enthousiasme n'a pas diminué. Lorsque, quelques années après Goethe, Napoléon pénétra dans la salle, il se retourna vers la reine de Bavière qui l'accompagnait et lui dit : « Madame, nous sommes en Grèce. » C'était bien, en effet, l'amour de la Grèce et de l'antiquité qui avait donné naissance à ce théâtre. Une « Académie olympique », dont Palladio fut l'un des promoteurs, s'était fondée à Vicence, en 1556, dans le but de ressusciter les chefs-d'œuvre. On demanda à l'architecte d'élever dans la Basilique un théâtre en bois pour y jouer une *Sophonisbe* de son ami et protecteur Trissino. La réussite fut telle que les membres de l'Académie résolurent de construire à leurs frais la salle actuelle, sur un terrain que leur donna généreusement la commune de Vicence. L'inauguration eut lieu en 1585 avec un *Edipe* traduit par Orsata Justiniani, noble vénitien. Parmi les acteurs figurait ce Verato pour qui le Tasse a écrit l'un de ses plus beaux sonnets ;



VICENCE — Piazza dei Signori

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

et, au dernier acte, le rôle d'Œdipe était tenu par Luigi Grotto, auteur dramatique, aveugle de naissance. Sans doute, les vers de Justiniani devaient être médiocres; mais qu'importe? Le frisson de la beauté antique avait secoué les Vicentins.

La Basilique, qui retint ensuite l'admiration de Goethe, est peut-être le chef-d'œuvre architectural du XVI^e siècle. Burckhardt déclare qu'à Venise, elle rejeterait tout à fait dans l'ombre la Libreria de Sansovino qui est cependant l'une des parures de la place Saint-Marc. Elle est en tout cas la merveille de cette Piazza dei Signori que complètent si pittoresquement la Loggia del Capitano, l'église Saint-Vincent, la bibliothèque Bertoliana, la grande tour de briques rouges et les deux colonnes de marbre blanc sur l'une desquelles le lion vénitien affirme encore l'antique puissance de la ville des Doges. Depuis longtemps Vicence, avec son goût passionné pour les beaux édifices, avait le dessein de restaurer son vieux Palais communal. Les projets abondèrent, dressés par tous les architectes de la région, et notamment par ceux qui avaient décoré Venise: Sansovino, l'auteur de la Libreria; Riccio, qui avait élevé la façade intérieure du Palais ducal et l'escalier des géants; Spaventa, le constructeur des Procuraties. Palladio lui-même en présenta quatre; et c'est l'un de ceux-ci qui rallia les suffrages. L'artiste n'avait guère alors plus de trente ans:

LA COURONNE DE VENISE

jamais carrière ne débuta plus glorieusement. On travailla trois quarts de siècle à cette œuvre colossale que le Maître ne put terminer, mais qu'il vit suffisamment avancée pour n'avoir aucun doute sur sa beauté. Nulle part, il ne déploya plus de génie. Il ne s'agissait pas de bâtir un palais sorti de son cerveau ; il devait utiliser de vieux murs, les consolider, les agrandir et faire cependant un tout entièrement nouveau, original et somptueux. Pour une telle entreprise, il fallait de l'intelligence, de la science, de l'invention, de l'habileté, de la souplesse : Palladio eut tout cela à un point dont on reste confondu à mesure que l'on se rend mieux compte des difficultés qu'il dut vaincre. On est ébloui par tant de majesté et de splendeur ; on se demande surtout comment un tel résultat a pu être obtenu par des lignes aussi simples et presque sans ornements. Le double étage de portiques qu'il imagina répond entièrement au but à atteindre et constitue en même temps un ensemble d'une harmonie et d'une noblesse parfaites. On ne conçoit pas concordance plus absolue entre le nouveau revêtement et les piliers intérieurs qui soutiennent la première construction. Qui ne saurait l'histoire du monument ne pourrait avoir l'idée que les façades actuelles n'ont pas toujours constitué son aspect extérieur. Les arcades reposent sur de sveltes colonnes accouplées qui augmentent l'ouverture et donnent plus de légèreté à l'ensemble ; elles sont doriques à l'étage inférieur, ioniques

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

au supérieur, avec entablements conformes, suivant la formule favorite de Palladio qui lui a pour ainsi dire donné son nom ; pendant longtemps on n'en voulut point d'autre : on la retrouve partout alors, même dans les constructions imaginées par les peintres, comme dans le *Repas chez Lévi* de Véronèse, par exemple, où l'architecture tient tant de place.

Plus encore que le Théâtre Olympique et la Basilique, la Rotonde séduisit Goethe. On s'y rend par la promenade qui est l'une des principales attractions de Vicence, vaste avenue ombragée de beaux marronniers, bordée par un portique de sept cents mètres de long, qui s'élève sur le flanc du Monte Berico et se termine au point culminant, devant l'église de la Madonna del Monte. Dans les murs, de loin en loin, des fenêtres s'ouvrent, avec des échappées imprévues sur la ville et sur les collines où tombèrent, en 1848, les héroïques compagnons de Daniello Manini. Les gens du pays font l'ascension à dos d'âne ou dans d'étranges petites voitures dont les banquettes fixées au milieu semblent, à vide, deux pauvres canapés qu'emporterait un déménageur. A mesure que l'on monte, la vue s'étend sur la plaine du côté de Bassano et de Padoue, vaste nappe verte, semée de vignes, d'où émergent les quenouilles noires des hauts cyprès et les campaniles des plus proches villages. A mi-côte, au carrefour d'une autre voie, la route forme un coude et s'arrondit en une

LA COURONNE DE VENISE

sorte de terrasse d'où l'on a un splendide panorama de Vicence avec sa mer de toits rouges que dominant le dôme de la cathédrale, la masse grandiose de la Basilique, dont on aperçoit très nettement la rangée d'arcades supérieures, et l'élégante silhouette de la tour qui semble veiller sur la ville comme le beffroi des cités flamandes.

Pour aller à la Rotonde, il faut, au lieu de continuer à suivre le portique, prendre un curieux petit sentier aux pavés rudes et pointus, qui passe entre des murs, d'abord nus et hauts comme des clôtures de prison, puis rians et tout couverts de vigne vierge. On longe la villa Fogazzaro, où l'illustre écrivain promena ses nobles méditations, et la villa Valmarana où dorment des fresques de Tiepolo. Les murailles sont surmontées de ces vieilles figures grotesques et grimaçantes, comme il y en a tant dans les villas de la région, notamment sur les bords de la Brenta. Drôle de mode et drôle d'idée qu'avaient les gens du XVIII^e siècle de faire garder leurs demeures par ces magots difformes ! La pierre s'effrite chaque jour et c'est à peine si l'on peut reconnaître encore ce que pouvaient bien représenter ces nains contrefaits et bizarrement accoutrés. Puis le sentier devient champêtre. Le pavé fait place au gazon, tout fleuri de menthes à l'odeur forte. Des pins, des cyprès jaillissent au-dessus des murs. On croise une route et l'on est à la Rotonde.

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

Mais hélas! on ne la visite plus. La *signora madre* à qui elle appartenait est morte, me dit-on, il y a quelques mois, et son fils, le nouveau propriétaire, n'y laisse plus pénétrer. Pourtant on me permet d'entrer dans les jardins. Je ne pourrai pas revoir les appartements; mais la peine est légère: ce n'est pas là l'important. Le chef-d'œuvre, c'est la construction elle-même et le site délicieux où elle s'élève, le plus amène qu'on puisse imaginer, *amenissimo* comme le déclare lui-même Palladio. Ces maisons de la Renaissance étaient faites, en effet, surtout pour le plaisir des yeux. De tout temps, d'ailleurs, il en fut ainsi en Italie. Qu'on relise la lettre où Pline le Jeune décrit son cher Laurentin: on verra que la question d'un logement commode et spacieux était secondaire. Il ne s'agit pas de bâtir un château à la française ou l'une de ces grandes constructions confortables des pays du Nord, mais simplement une *villa*, suivant l'expression antique, c'est-à-dire un lieu de repos et d'agrément où la vie pourra s'écouler lumineuse et gaie. Paolo Almerico, qui commanda cette Rotonde, était un simple homme d'église, référendaire des papes Pie V et Pie VI. Le domaine passa ensuite aux marquis de Capra, dont le nom se lit encore au-dessus de l'entrée principale.

L'édifice est un carré, dont chaque côté est précédé par un péristyle à six colonnes ioniques soutenant un

LA COURONNE DE VENISE

fronton triangulaire orné de statues. Dans ce carré s'inscrit une salle circulaire où l'on pénètre de plain-pied, par quatre portes correspondant aux péristyles qui forment autant de petites terrasses d'où la vue s'étend dans toutes les directions. Et c'est bien là le charme incomparable de cette Rotonde : sur chaque face, les horizons qu'on découvre sont admirables. Au nord, la plaine ondulée de Vicence avec, comme fond grandiose, la ligne des Alpes ; à l'ouest, les coteaux que domine la Madonna del Monte ; au sud, les croupes vertes des monts Berici ; mais les plus beaux s'aperçoivent de la terrasse du levant que gardent trois vieux aigles et un cygne de pierre : toute la vallée de la Brenta jusqu'aux collines Euganéennes que l'on distingue par les temps clairs. Au premier plan, tout autour de la Rotonde, des jardins, des champs, des prairies, des massifs de fleurs et des bosquets de lilas lui font, au printemps, une ceinture odorante.

Nulle part, plus qu'en Italie, aux années de la Renaissance, on n'eut l'idée mélancolique de la fuite des jours et de la fragilité des plaisirs. *Di doman non c'è certezza*, dit un vers de Laurent de Médicis. Aussi, au milieu des pires catastrophes et des événements les plus graves, les gens cultivés et riches n'ont-ils d'autres soucis que de jouir en paix. Ce matin, dans cette villa, je songe à ce Luigi Cornaro, qui avait pourtant vu les guerres les plus terribles ainsi que le sac de Padoue, et qui rédigea, dans

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

son traité *Della vita sobria*, ce qu'on pourrait appeler le code du parfait dilettante. Avec quel amour il nous dépeint « sa belle maison de Padoue, si merveilleusement située, si habilement protégée contre les ardeurs de l'été et les rigueurs de l'hiver, avec ses jardins arrosés d'eaux courantes ». Au printemps et à l'automne, il ne connaît pas de plus grande volupté que de passer quelques semaines dans sa villa, sur une hauteur « d'où l'on a la plus belle vue sur les monts Euganéens ». Presque tous les écrivains italiens — sauf Dante et Leopardi dont les pessimismes, si différents d'ailleurs, s'expliquent par des raisons très particulières — chantèrent la joie de vivre. L'appétit du plaisir devient souvent ici une sorte de délire, de frénésie qui faisait dire à Gœthe un soir de mardi-gras : « Il me semble que j'ai passé cette journée avec des fous. » En aucun pays, les fêtes publiques ne furent une préoccupation aussi essentielle; les plus grands artistes y rivalisaient d'ingéniosité. Palladio lui-même construisit l'arc de triomphe élevé en 1574, à Venise, pour la réception de Henri III. Le carnaval, les retraites aux flambeaux, les feux d'artifice sont d'invention italienne. Ici même, à Vicence, dès le xiv^e siècle, un chroniqueur nous parle d'une fête donnée par le collège des notaires où « une composition ignée s'embrasa avec un tel fracas que la plupart des assistants frappés de terreur tombèrent à la renverse ; on vit en traits de feu le Saint-Esprit, les Pro-

LA COURONNE DE VENISE

phètes et une colombe enflammée descendre sur l'autel ».

D'ailleurs, malgré la guerre et les pillages, ces provinces lombardo-vénitiennes furent toujours riches. Même aux dures années des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, on trouve des communes obligées de prendre des règlements somptuaires. L'industrie des étoffes précieuses avait un tel développement que des villes comme Vicence envoyaient chaque année à Venise plus de cent pièces de brocart d'or ou d'argent. On comprend qu'une noblesse et une bourgeoisie si aisées aient demandé à Palladio de leur construire les palais de Vicence ou ces somptueuses maisons de campagne dont nous n'avons plus guère que les ruines glorieuses. Car, hélas ! ici, tout se meurt. Les statues, les colonnes, les escaliers, les murs s'effritent. Entre les pierres ou les briques disjointes, l'herbe pousse. Jadis, je me souviens d'avoir fait le souhait qu'un riche propriétaire vînt restaurer cette Rotonde... Aujourd'hui, je n'ose plus émettre un tel vœu. Ce serait peut-être la pire des choses, la plus sûre mort de tant de beauté. Il vaut mieux que cette villa ne soit pas remise à neuf, réparée, modernisée, éclairée à l'électricité... Tout au plus faut-il désirer qu'on en empêche l'écroulement, qu'on prolonge le plus possible, en lui laissant tout son caractère, ce vestige d'une splendeur et d'une époque à jamais disparues.

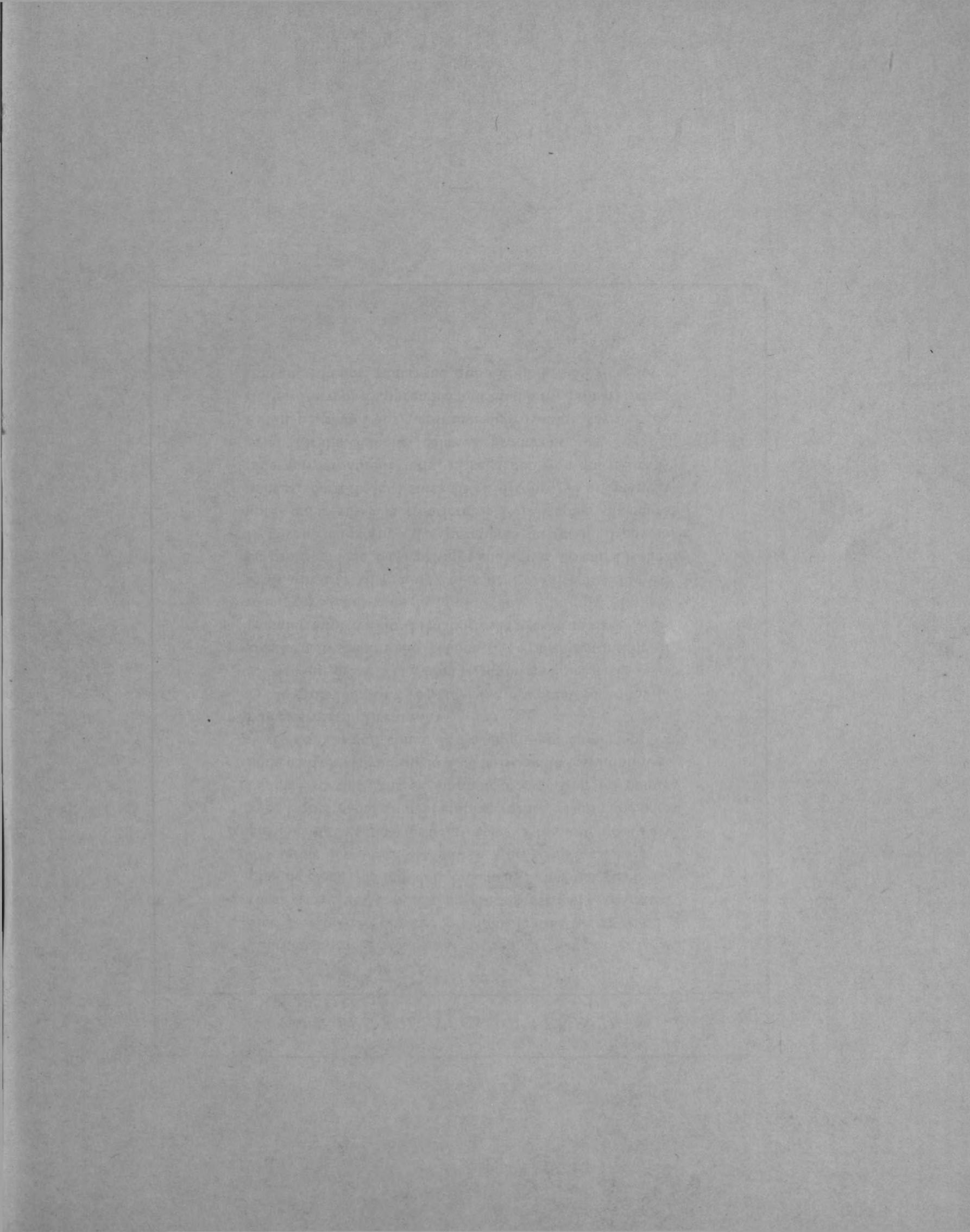
Nul édifice ne présente plus de majesté et je conçois



VICENCE — La Rotonde



VICENCE - Église du Monte Berico
La Cène de Véronèse



SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

l'enthousiasme de Goethe. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il soit possible de pousser plus loin le luxe de l'architecture. Les quatre péristyles et les escaliers occupent plus de place que le palais lui-même; chacune des façades ferait une grandiose entrée à un temple... Les proportions de la salle sont admirables. » Il vante aussi l'art avec lequel a été choisi l'emplacement. « De même que l'édifice se voit dans sa magnificence de tous les points de la contrée, la vue qu'on a de la Rotonde est infiniment agréable. On voit couler le Bacchiglione, emportant les barques vers la Brenta... »

Je crois bien que ce jour-là, 21 septembre 1786, le sentier qui mène à la Rotonde fut en quelque sorte pour Goethe son chemin de Damas. Le conseiller intime et premier ministre du duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar, voyageant sous le nom de Jean-Philippe Mœller, avait quitté l'Allemagne, sans en rien dire à ses amis, en proie à l'idée fixe, presque malade, de voir l'Italie. Il l'avoue dans l'une des premières lettres qu'il envoie après avoir passé la frontière. « Déjà depuis plusieurs années, écrit-il de Venise le 12 octobre, je ne pouvais plus voir un auteur latin, ni regarder rien qui me rappelât l'Italie. Quand cela se produisait par hasard, c'était pour moi des souffrances effroyables. Herder me raillait souvent d'apprendre tout mon latin dans Spinoza; il avait, en effet, remarqué que c'était le seul livre latin

LA COURONNE DE VENISE

que je lusse; il ne savait pas combien je devais me garder des anciens et que c'était encore avec angoisse que je me réfugiais dans ces généralités abstruses... Si je n'avais pas pris la résolution que j'exécute maintenant, j'étais un homme perdu, tant avait mûri dans mon âme le désir passionné de voir de mes yeux l'Italie. » Depuis dix ans, absorbé par ses occupations politiques et administratives, il n'a presque rien publié. A peine a-t-il écrit le plan de quelques grands ouvrages. Mais il sent que ces ébauches ne pourront prendre corps et vivre dans le milieu germanique où il étouffe, dans cette cour potinière qu'illumine seul le clair regard de Charlotte de Stein : il leur faut le soleil d'Italie. Il éprouve le besoin de voir les lieux où naquirent les chefs-d'œuvre immortels, de connaître la beauté classique, non plus en esprit et dans les livres, mais en elle-même, de se trouver face à face avec les monuments qu'elle inspira. Parmi les papiers qu'il emporte, il y a des fragments de drames ou de poèmes, quelques scènes de son *Tasse* abandonné depuis des années. Mais la plus volumineuse liasse était celle d'*Iphigénie*... Elle surtout, la jeune Grecque qu'il appelait « l'enfant de ses douleurs », ne devait trouver la vie que sur la terre antique. Et, en effet, trois mois plus tard, au début de janvier 1787, la pièce était terminée et il la lisait à ses amis de Rome. Déjà sur le Brenner, — c'est lui qui nous le raconte, — il l'avait retirée de ses paquets pour

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

l'avoir toujours sous la main. Quelques jours après, elle s'éveillait d'elle-même, loin des brumes du Septentrion, dans les bosquets de magnolias du lac de Garde. « Sur ces rives, écrit-il, où je me suis senti aussi isolé que mon héroïne sur les rivages de la Tauride, j'ai posé les premiers jalons. » Mais c'est ici, à Vicence, où il eut la révélation du génie latin, où ses yeux émerveillés s'ouvrirent à la Beauté et à la Raison comme ceux de Faust à la jeunesse reconquise, qu'il eut la première vision, lumineuse et nette, de la tragédie qu'il voulait écrire : Palladio avait fait le miracle.

L'enthousiasme de Goethe pour le grand architecte est tel qu'il tint à voir, chez le vieil Ottavio Scamozzi, les planches originales sur bois des *Œuvres de Palladio* qu'il venait de publier ; peu de temps après, à Padoue, il se procura une édition nouvelle de ces mêmes œuvres, gravées sur cuivre, que l'on devait aux soins pieux d'un consul anglais de Venise, nommé Smith, qu'il déclare « homme d'un très grand mérite, mort trop tôt pour les amis des arts » et auquel il rendit ensuite un nouvel hommage dans le cimetière du Lido. Le bourgeois de Francfort est très étonné de voir le culte rendu par tous à Palladio. Lorsqu'il entra dans la boutique, il y avait cinq ou six personnes qui se mirent aussitôt à lui faire compliment sur son acquisition. « Me prenant, dit-il, pour un architecte, ils m'ont félicité de ce que je voulais étudier Palla-

LA COURONNE DE VENISE

dio que, dans leur estime, ils plaçaient bien au-dessus de Vitruve, parce qu'il avait mieux approfondi l'antiquité et qu'il était parvenu à la rendre applicable aux besoins des temps modernes. »

Approfondir l'antiquité et la rendre applicable aux besoins des temps modernes, n'est-ce pas là d'abord le secret désir de Goethe, puis son unique recherche? Maintenir la tradition, élargir les lois de la sagesse antique par la science moderne, tels sont les buts identiques de Goethe et de Palladio. Tous deux, comme d'ailleurs les véritables artistes et les véritables écrivains, tendent à résoudre l'éternel problème de concilier les règles immuables et la vie mouvante, à vaincre l'éternelle difficulté qui est, suivant la formule de Barrès, de « rester naturel et vrai en stylisant. » N'est-ce pas à lui-même que l'auteur de *Poésie et Vérité* pensait, quand il disait de Palladio : « Ses conceptions ont quelque chose de divin, comme la force créatrice d'un poète qui, de la vérité et du mensonge, tire une œuvre nouvelle dont l'existence empruntée nous ravit? »

Et c'est pourquoi *Iphigénie* devient le drame même de Goethe, le drame d'un esprit en quête d'ordre et de beauté, d'abord obscurci par le chaos germanique, puis apaisé par le génie gréco-latin et son souverain équilibre. En face d'Oreste et de ses fureurs romantiques, il dresse la radieuse figure d'Iphigénie, symbolisant la Raison et la

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

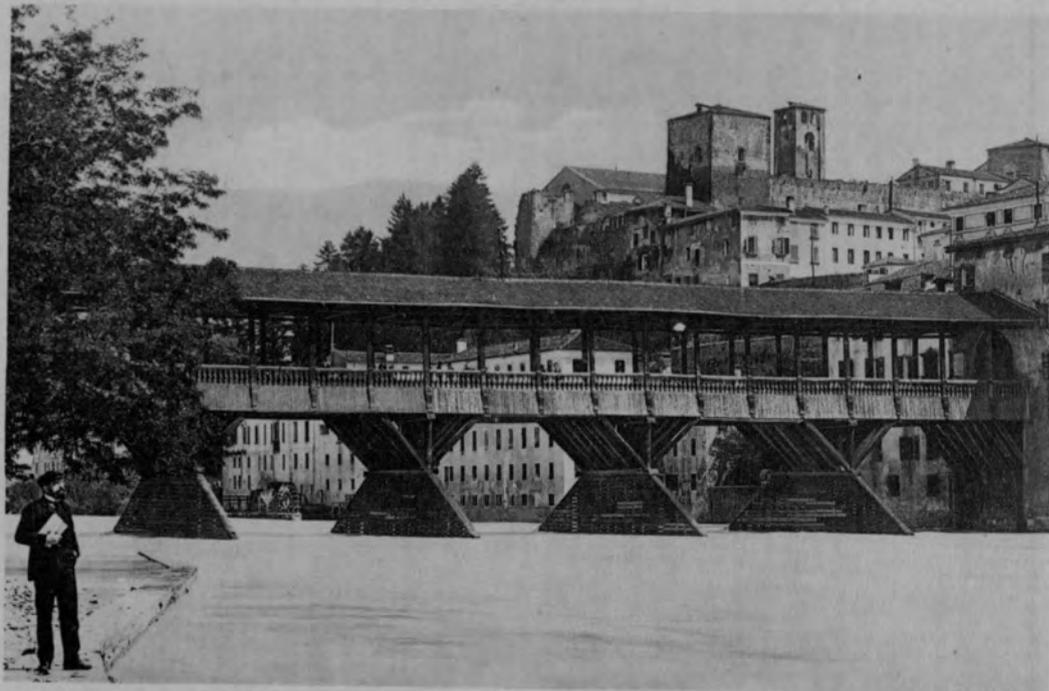
Sagesse antique. Aussi, quand il lit son œuvre à des artistes allemands, ceux-ci s'étonnent: « Ils s'attendaient, dit Goethe, à quelque chose de semblable à *Gœtz de Berlichingen*, et ils eurent de la peine à se faire à la marche calme et régulière d'*Iphigénie*. »

Goethe est venu en Italie pour se délivrer de Weimar; en moins d'un an, l'évolution est accomplie. Commencée à Vicence, elle se termine à Rome. « Il y a un an aujourd'hui, écrit-il, que j'ai quitté Carlsbad: quel jour mémorable! C'est l'anniversaire de ma naissance à une vie nouvelle. Je ne puis calculer tout ce que j'ai gagné pendant le cours de cette année; et cependant je ne fais que de commencer à comprendre... » Sa joie déborde à chaque instant dans ses lettres et dans ces *Élégies romaines* où il mit tant de lui-même. « Que je suis heureux, s'écriait-il au début de la septième, lorsque je pense au temps où, dans le Nord, un jour grisâtre m'enveloppait, où le ciel trouble et lourd s'appesantissait sur ma nuque! » Il a trouvé la joie et la paix intérieure. Les écailles, comme il dit, lui sont tombées des yeux. Il s'est trempé aux sources mêmes de la Beauté. Désormais, son œuvre prendra une signification plus haute; elle sera, au dire de Nietzsche, la seule œuvre allemande classique. N'est-il pas émouvant de penser que c'est ici qu'il en eut pour la première fois la claire vision, sous la lumière des cieus latins, devant les monuments de Palladio?

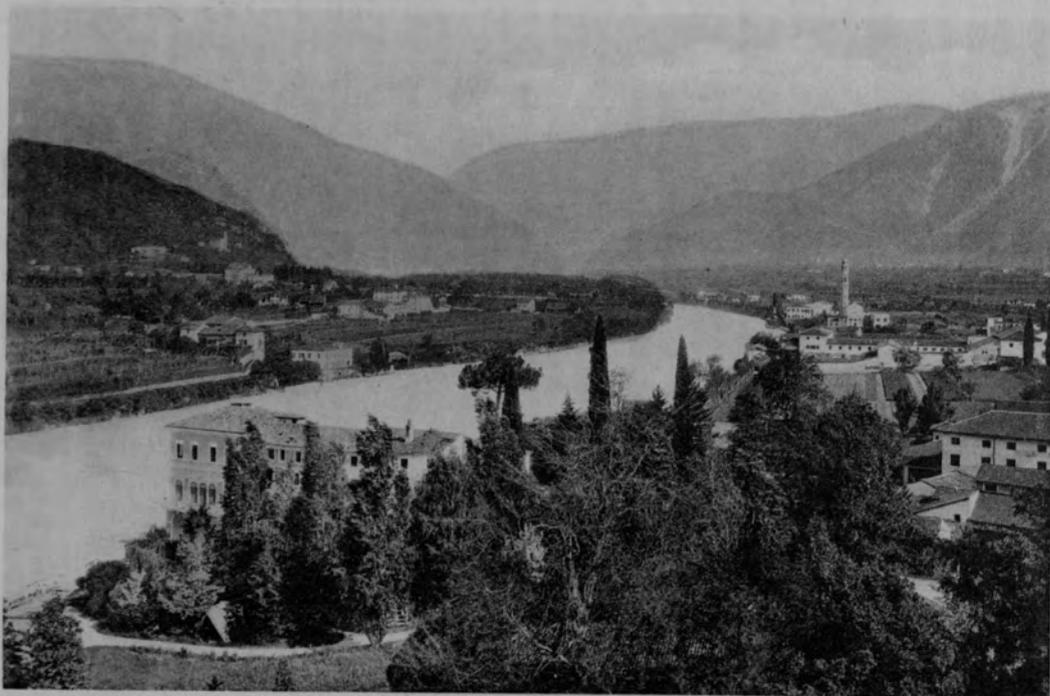
III

Bassano

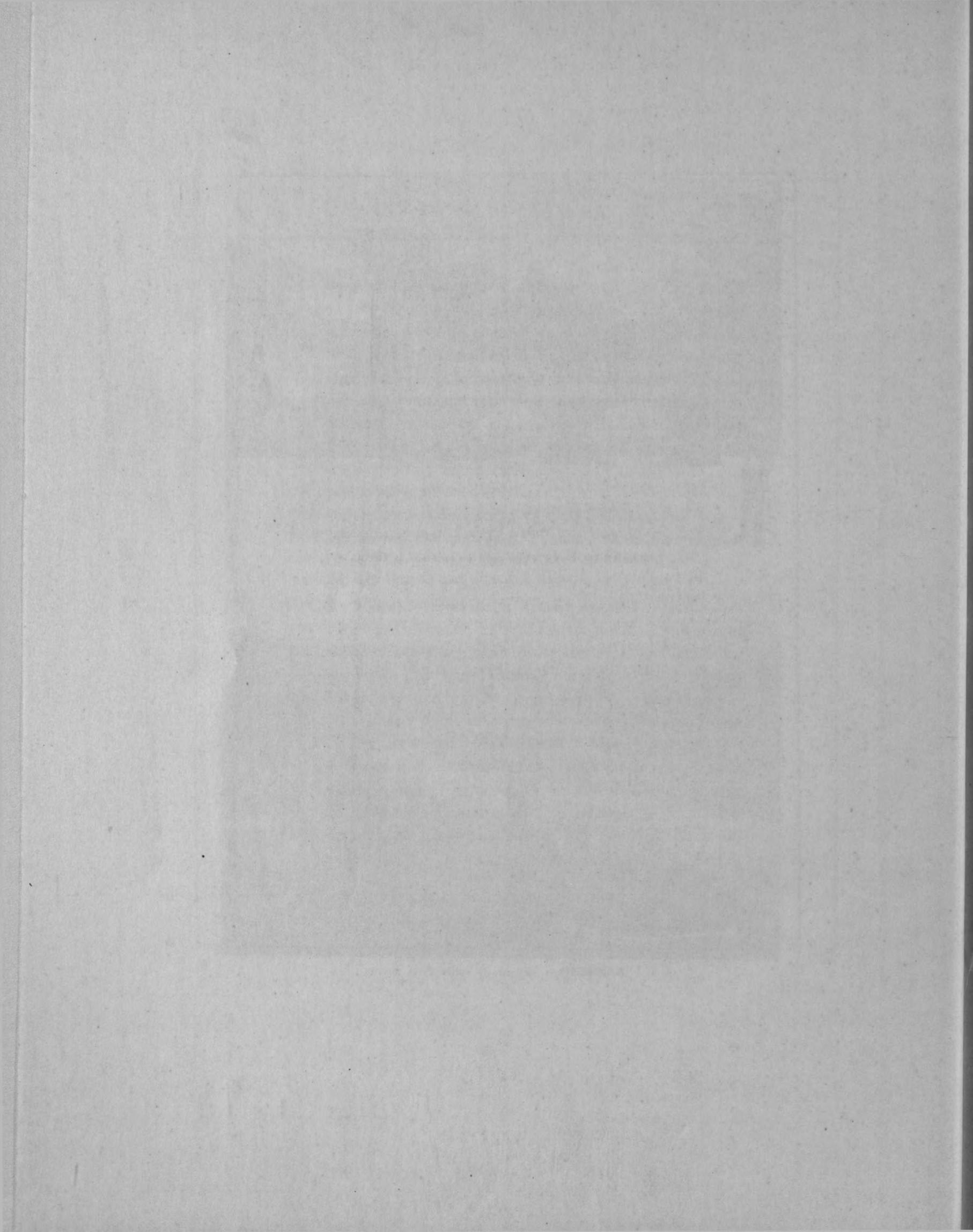
Moins haute et moins enserrée par les montagnes que Bellune, plus élevée que Conegliano au-dessus de la plaine vénitienne, Bassano, au débouché de la Brenta, est dans une admirable situation. Elle a vraiment grand air, avec ses restes de remparts couverts de lierre, ses promenades des Fossés aux énormes tilleuls, son château de briques rouges aux tours carrées qui rappelle un des passés guerriers les plus tourmentés qui soient. Successivement disputée et prise par ses puissantes voisines Vicence, Padoue, Vérone ou Milan, elle ne connut la paix que pendant les quatre siècles de la domination vénitienne ; mais elle paya durement cette tranquillité lors des guerres de la Révolution et de l'Empire. Comme il fallait l'avoir pour s'assurer le passage ou la retraite, toutes les campagnes de l'armée française eurent là leur épisode. En quelques années, elle fut prise et reprise plus de dix fois. Ardente patriote, elle combattit au premier rang, avec Pieve et Bellune, pendant les luttes de



BASSANO — Le vieux pont de bois sur la Brenta



BASSANO — Vue sur la vallée de la Brenta



SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

l'indépendance, et, comme elles, se donna, d'un élan unanime, à la maison de Savoie.

La plus grande fierté de Bassano est pour son vieux pont couvert dont la seule histoire demanderait un chapitre. Parfois en pierre, le plus souvent en bois, soit emporté par le torrent, soit incendié, soit détruit par la guerre, il fallut, rien qu'au cours des quatre derniers siècles, le reconstruire plus de dix fois. Le pont actuel remplace celui qu'Eugène de Beauharnais brûla en 1813 ; ses piles gardent encore, encastrés dans leurs moellons, des boulets français. Moins long, mais plus large que celui de Pavie sur le Tessin, il a beaucoup de caractère, surtout quand on le regarde du lit de la rivière. Il complète le plus pittoresquement du monde le tableau que forme la cité, avec ses maisons et ses jardins étagés dont les fondations descendent jusqu'au fleuve qui, parfois, les secoue un peu rudement. En haut, par-dessus les toits et les arbres, se dresse l'ancien château fort. Toute la colline se reflète dans l'eau pure que raie seulement le vol agile des hirondelles poursuivant d'invisibles insectes.

Comme à Pieve di Cadore, on chercherait vainement, dans Bassano, des rues planes et droites. Toutes montent et tournent, s'enchevêtrent dans le plus amusant pêle-mêle. Quelques-unes sont comme suspendues au-dessus de la vallée. Des portails s'ouvrent sur la campagne, semblent encadrer l'horizon. Ce qui ajoute au

LA COURONNE DE VENISE

charme de la ville, ce sont les petites places et les terrasses, avec de belles échappées, que les habitants surent réserver pour la joie des yeux. L'une des mieux situées est la Piazza del Terraglio, d'où la légende prétend que Bonaparte arrêta son plan de bataille. Mais aucun panorama ne vaut celui que l'on découvre du célèbre *balcone dell'arciprete*, dans la cure de la cathédrale qui occupe une partie des bâtiments de la vieille citadelle. La vue s'étend dans toutes les directions. Au levant, les collines d'Asolo s'abaissent doucement vers la plaine : c'est au milieu d'elles, à Possagno, que naquit Canova ; un monument de marbre blanc, sur le modèle du Panthéon de Rome, renferme des œuvres, des copies et le corps périssable de celui que beaucoup ne craignirent pas d'égaliser à Michel-Ange. Au nord, derrière un premier plan de maisons et de beaux jardins, la vallée, parsemée de villas et de bourgs, est fermée par un amphithéâtre de montagnes laissant juste la place au fleuve. A gauche, les hauteurs bordent le plateau des Sept-Communes, cet étrange pays dont les habitants vécurent, pendant des siècles, presque isolés du reste du monde, formant une sorte d'îlot allemand en territoire italien, comme cela existe aussi au nord de Vérone, dans le district des Treize-Communes. Plus à l'ouest, au pied des collines de Marostica, la plaine s'étend vers Vicence, jusqu'aux monts Berici.



BASSANO — Église St-François et Tour d'Ezzelin

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

Le musée de Bassano est assez important. Il renferme notamment une riche collection de gravures de tous pays et une salle consacrée aux travaux de Canova, originaux ou reproductions. Mais, fidèle à mon habitude, dans la ville des Bassan, ce sont leurs œuvres seules que je veux voir. Rien d'étonnant à ce qu'elles soient nombreuses, puisqu'il y eut jusqu'à six peintres portant le nom de da Ponte. C'est une de ces curieuses familles italiennes, où, de père en fils, on se consacrait à la profession enchantée, *la mirabile e clarissima arte di pittura*. Et j'ai gardé un souvenir charmant de ce tableau des Offices, où Jacopo s'est représenté avec tous les siens unis dans le culte de l'art.

Les six da Ponte comprennent le grand-père Francesco, le père Jacopo et les quatre fils Francesco, Giambattista, Leandro et Gerolamo. Parmi eux, il n'y a guère que Jacopo qui compte ; c'est lui qui est le Bassan ; c'est à lui que la cité reconnaissante a élevé une statue. Ses œuvres, très nombreuses, sont éparses dans les galeries d'Europe. Le musée de Bassano en possède une douzaine, parmi lesquelles j'ai remarqué le *Saint Valentin baptisant une jeune fille*, d'une très chaude coloration, et son chef-d'œuvre, la *Nativité*, d'une fraîcheur et d'une richesse toutes particulières ; la lumière y est très habilement concentrée sur la Vierge et un beau paysage bleu encadre la scène. C'est dans ces compositions à la fois

LA COURONNE DE VENISE

pieuses et rustiques, sortes d'idylles agrestes, qu'il excellait. Malheureusement, ses toiles ont presque toujours noirci et sont devenues monotones. Nul n'eut plus que lui la pratique du métier et n'en connut mieux tous les secrets. C'est un praticien accompli, un virtuose de la palette ; mais son art ne va pas plus loin. Ses personnages ne vivent pas et n'ont aucun caractère ; leurs physiologies, leurs mouvements mêmes sont toujours lourds et insignifiants. Ce qu'il faut noter, c'est que le Bassan est le plus naturaliste des peintres vénitiens du xvi^e siècle ; c'est lui qui introduisit, dans l'art italien, le *genre*, la mise à la scène de la vie réelle. Jusqu'alors la peinture n'avait été que religieuse ou historique ; elle descendait rarement à l'observation de la nature et des scènes familiales. Le Bassan étudia avec soin les animaux, s'appliquant à exprimer fortement les traits particuliers de chaque bête. Quelquefois même, il essaya de pousser la vérité jusqu'à l'illusion, et je ne sais plus où j'ai lu l'anecdote d'Annibal Carrache avançant la main pour prendre un livre que Jacopo avait peint sur une table. Parfait technicien, le Bassan fut un excellent professeur. Véronèse n'hésita pas à le choisir, parmi dix concurrents, pour lui confier l'éducation artistique de son fils Carletto. Il avait le don d'enseigner. De ses quatre enfants, il voulut faire quatre peintres. Mais deux ne purent s'élever au-dessus du rang de copistes ou de simples aides d'ate-

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

lier. Les deux autres ont laissé quelques œuvres qui ne sont pas sans mérite : Francesco, des tableaux de cérémonie ou d'histoire, notamment au palais ducal de Venise ; Leandro, des compositions religieuses et surtout de bons portraits, dont le meilleur, sobre et vigoureux, est celui du podestat Lorenzo Capello, que conserve le musée de Bassano.

Mais combien ces toiles sombres, sur lesquelles le temps a mis comme un vernis opaque, sont pénibles à regarder ! Et quelle joie de retrouver la lumière ! Allons faire le tour des belles promenades qui encerclent la ville. Les échappées en sont magnifiques sur les contreforts des Alpes et la vallée de la Brenta. On a successivement sous les yeux les panoramas qu'on embrassait d'ensemble du balcon de la cure. Ces vues, déclare George Sand dans ses *Lettres d'un voyageur*, « sont une des meilleures fortunes qui puissent tomber à un voyageur ennuyé des chefs-d'œuvre classiques de l'Italie. »

Je n'ai pas trouvé le *Café des Fossés* dont parle l'auteur de *Lélia* dans ces curieuses lettres qu'elle écrit, au printemps de 1834, « à un poète, » comme dit la table des matières du livre, et dans lesquelles, avec une magnifique inconscience, elle lui parle du « docteur » et du déjeuner qu'elle fit avec lui, à cette auberge de Bassano, « sur un tapis de gazon semé de primevères, avec du café excellent, du beurre des montagnes et du pain anisé. » Elle

LA COURONNE DE VENISE

invite Musset à un pareil déjeuner, en ce même lieu, plus tard... « Dans ce temps-là, tu sauras tout ; la vie n'aura plus de secrets pour toi. Tes cheveux commenceront à grisonner, les miens auront achevé de blanchir ; mais la vallée de Bassano sera toujours aussi belle... » Puis, elle part vers le Tyrol ; il semble qu'elle veuille gravir des montagnes inaccessibles et franchir des cols inexplorés. En réalité, elle n'alla que jusqu'à Oliero, à douze kilomètres de Bassano ; et, par Possagno, qui lui fournit l'occasion de tirades sur Canova, elle revint à Trévis, dans une voiture traînée par des ânesses, assise entre des chevreaux qu'un paysan transportait au marché. Elle déclare avoir dormi fraternellement avec les innocentes bêtes qui devaient tomber le lendemain sous le couteau du boucher. « Cette pensée, ajoute-t-elle, m'inspira pour leur maître une horreur invincible, et je n'échangeai pas une parole avec lui durant tout le chemin. »

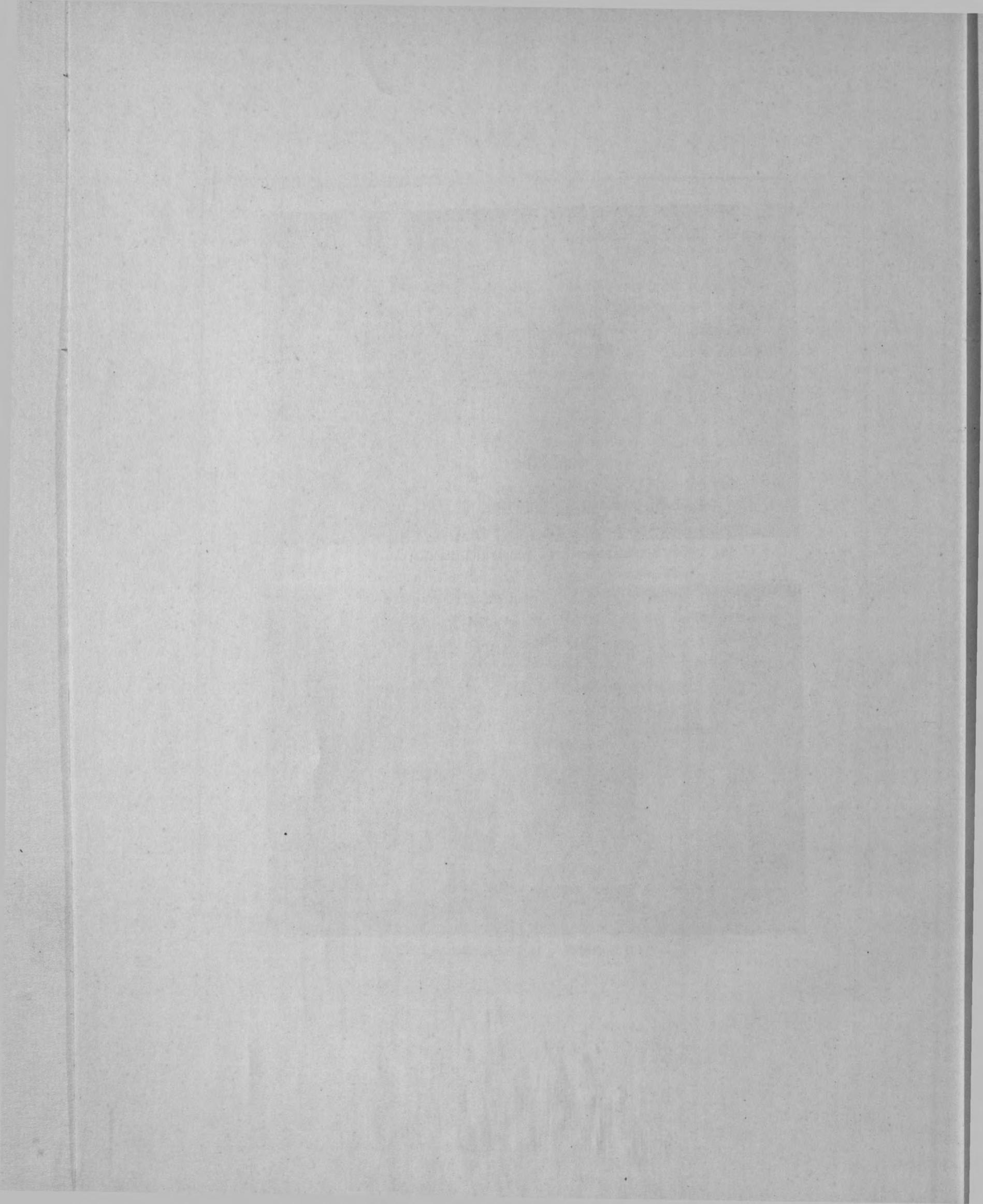
Dans l'œuvre de George Sand, j'ai toujours eu un faible pour ces lettres vénitiennes, écrites à trente ans, confidences d'un esprit souffrant que torture le doute. Au milieu de mille dissertations sur les sujets les plus divers, on assiste, dans leur sincérité émouvante, aux constantes luttes d'une âme passionnée contre les entraves de la société et les servitudes de l'opinion. On y trouve déjà cette idéalité voluptueuse, qui est au fond de toute son œuvre comme de toute sa vie, et surtout son ardent



LE BASSAN — La Madone et le Podestat



LE BASSAN — La Femme adultère



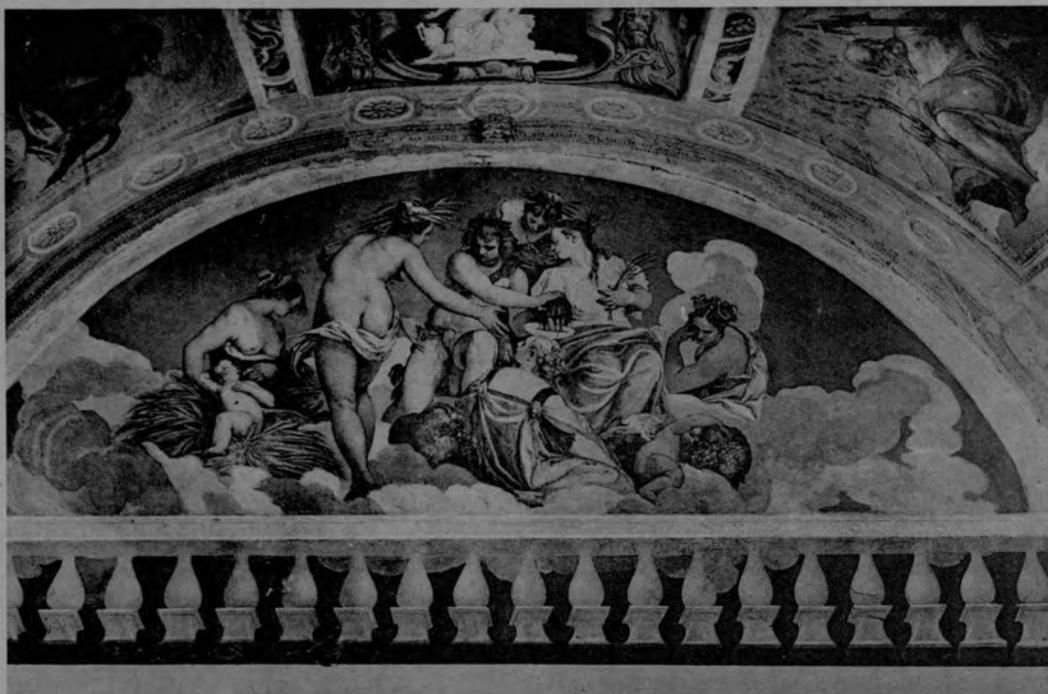
SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

amour pour la nature. Toujours elle préféra aux émotions artistiques celles que donne la beauté des choses. « Les créations de l'art, dit-elle dans une de ces *Lettres d'un voyageur*, parlent à l'esprit seul, et le spectacle de la nature parle à toutes les facultés. Au sentiment tout intellectuel de l'admiration, l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le sang et dans les nerfs, en même temps que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination. » Nul écrivain n'associa mieux les états psychologiques aux décors naturels. Sous le titre de *Paysages passionnés*, qui servit à réunir en volume quelques-unes des pages où j'ai également essayé d'adapter des descriptions pittoresques à une action, quel choix d'émouvants morceaux l'on pourrait faire dans son œuvre ! Et qu'il m'est doux, ce soir, sous les tilleuls de Bassano, d'évoquer le souvenir de la trop ardente amoureuse et de songer qu'elle respira ce même vent du sud qui souffle, par tièdes bouffées, tout parfumé d'avoir passé sur Venise et sur les jardins de la Brenta !

III

Villas Maser et Fanzolo

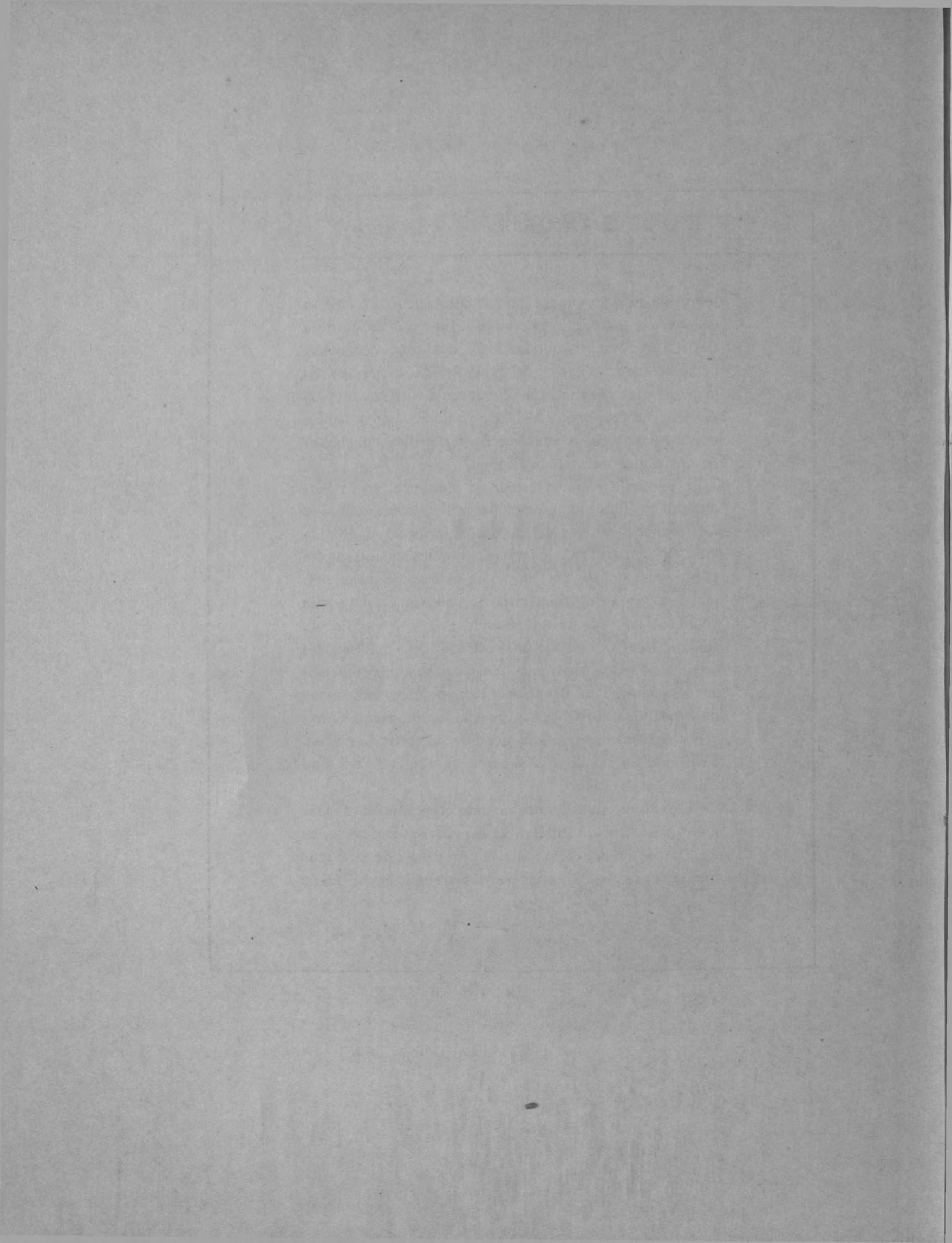
Si près de Maser et de Fanzolo, j'ai voulu revoir les deux célèbres villas qu'y construisit Palladio. Il n'est pas, pour le voyageur, de joie plus grande que celle du retour dans les beaux lieux qui, un jour, l'enchantèrent. Il sait que vont revivre ses anciennes impressions; mais il a hâte de savoir aussi de combien elles s'enrichiront. D'ailleurs, j'avais vu ces villas au printemps, quand les lilas et les arbres en fleurs leur font une ceinture odorante; de quel charme nouveau l'automne n'allait-elle pas les parer? Il y a quelques années, dans une de ses conférences sur Molière, Maurice Donnay a comparé bien spirituellement Don Juan à ces touristes pressés qui visitent les villes d'Italie entre deux trains, qui arrivent, courent à l'église et au musée, puis repartent. « Ils ont vu la ville un matin, un après-midi de printemps ou d'automne, ils ne la reverront jamais par d'autres ciels, sous d'autres cou-



VILLA MASER — L'Été et l'Automne, par Véronèse



VILLA MASER — L'Amour vainqueur de la Force, par Véronèse



SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

leurs; ils ne s'accourent jamais à la terrasse d'où l'on découvre un peu de pays, ils ne rêvent pas au bord du fleuve, ils n'errant pas dans les petites rues tortueuses, ils ne se font pas ouvrir la grille des beaux jardins. Ils passent; c'est pour eux que Bædeker a écrit cet admirable titre de chapitre: « Venise en quatre jours. » Ne les imitons pas; faisons-nous ouvrir les grilles des beaux jardins et des villas palladiennes.

Le besoin d'avoir un séjour de plaisance, si vif chez les Italiens, fut de tout temps particulièrement aigu chez les Vénitiens. Privés de campagne et presque de verdure, ils éprouvaient le désir de fuir les canaux et les petites rues dallées où l'air ne se renouvelle jamais, de marcher sur de la vraie terre, de voir des arbres et des champs. Les îlots de la lagune et les rives de la Brenta se couvrirent d'abord de maisons et de jardins. Puis, les familles riches allèrent plus loin, acquirent des domaines sur les collines Euganéennes et jusque sur ces montagnes de Bassano dont ils apercevaient la ligne bleue à l'horizon, toutes les fois que leur gondole, au sortir du rio San Felice ou du rio dei Mendicanti, se dirigeait vers San Michele et Murano.

Il est tout naturel que les deux frères Barbaro: Daniel, patriarche d'Aquilée, l'un des plus hauts dignitaires de l'Église, et Marc-Antoine, ambassadeur de la République auprès de Catherine de Médicis et de Sixte-Quint,

LA COURONNE DE VENISE

négociateur de la paix après Lépante, procureur de Saint-Marc, aient voulu avoir un palais rural digne d'eux et de leur rang. Ils s'adressèrent aux plus grands artistes du temps, à Andrea Palladio pour l'architecture, à Alessandro Vittoria pour la décoration sculpturale, à Véronèse pour les fresques. De cette triple collaboration est sortie la somptueuse demeure qui, de la famille Barbaro, passa, vers la fin du xviii^e siècle, à Ludovic Manin, le dernier doge de Venise, et, après de longues années d'abandon, devint la villa Giacomelli, du nom de l'aimable propriétaire qui l'a restaurée et qui voulut bien m'en faire les honneurs.

Suivant le plan généralement adopté par Palladio, la villa, adossée à un coteau d'où elle domine légèrement la plaine, se compose d'un palazzo central en forme de temple, avec quatre colonnes ioniques supportant un fronton triangulaire, et de constructions latérales plus basses, précédées d'arcades et terminées par deux pavillons, sortes de colombiers dont les rez-de-chaussée étaient destinés, d'après l'architecte, l'un aux pressoirs, l'autre aux écuries et aux remises. Derrière, une cour communique de plain-pied avec le premier étage du bâtiment central. « Cette cour, dit Palladio, est de niveau avec le sol de la colline qui a été taillée et abaissée tout exprès pour faire place à une fontaine richement décorée de stucs et de peintures. » C'est Alessandro Vittoria,

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

l'associé de Sansovino, qui exécuta cette décoration ainsi que l'ornementation générale du palazzo et des jardins. Il y déploya toute son adresse de main et son tempérament fougueux ; mais, comme toujours, il manqua un peu de mesure et visa trop uniquement à l'effet. Il y a excès dans cette profusion de statues et de vases qui se dressent tout autour de la villa ; cet abord d'apparat et cette magnificence guindée conviennent mal à la parfaite simplicité du bâtiment.

Véronèse se chargea des fresques ; et, vraiment, nul travail n'était mieux à sa taille et à son goût. C'est la plus libre fantaisie d'un artiste qui ne peignit jamais que pour la joie des yeux. Tout ce qui peut égayer une demeure, distraire l'esprit de gens qui viennent à la campagne pour se reposer, le prince des décorateurs, libre de tout programme tracé à l'avance, le prodigua. Divinités païennes, héros, éphèbes, vertus, vices, amours, guirlandes de fleurs et de fruits, paysages, animaux, portraits et statues en trompe-l'œil, colonnes simulées, Véronèse les représenta, au hasard de son inspiration, ne songeant qu'à son amusement et au nôtre. Gêné, dans ses compositions officielles, pour exécuter des nus, il prit ici sa revanche. Toutes les figures mythologiques ou allégoriques devinrent de belles femmes aux chairs épanouies ; on ne peut leur reprocher que d'être toujours un peu semblables et inexpressives ; leurs formes opulentes

LA COURONNE DE VENISE

sont trop pareillement splendides. D'ailleurs, de nombreux morceaux sont lâchés, peints mollement, à peine indiqués; les sujets, le plus souvent insignifiants, n'ont pas de lien entre eux. Mais qu'importe? On n'avait pas demandé à Véronèse des tableaux, mais de la décoration. Il devait simplement embellir des surfaces, clouer en quelque sorte, en guise de tapisseries, des fresques brillantes sur les murs. Quelle tâche eût pu mieux séduire celui qui fut le plus charmant des conteurs, le plus habile metteur en scène des fêtes vénitiennes? Mais n'y cherchez aucune pensée, aucune expression de la vie intellectuelle ou morale. Véronèse est une main et non un cerveau. Jamais palette plus éblouissante ne fut à la disposition d'un artiste moins instruit; pour lui, les règles esthétiques se bornaient, suivant sa réponse célèbre au Tribunal du Saint-Office, à mettre dans un tableau « ce qui fait bien ». Il déclarait également que « le peintre avait droit aux licences des poètes et des fous et qu'il continuerait de peindre selon sa compréhension des choses ». Dans la ville du caprice et de la fantaisie, nul n'essaya moins de se soumettre à d'autres règles. Vérité historique et chronologique, exactitude des lieux, des types et des costumes, lois de la perspective et de l'architecture : rien ne le gêne. Et que lui importe d'être absurde, s'il est charmant? Or, il est toujours charmant et nulle part plus qu'ici, dans cette villa Barbaro où l'on



VILLA MASER — Véronèse - Son portrait en
habits de chasse

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

peut si bien se rendre compte de ce qu'étaient, au xvi^e siècle, les somptueuses résidences estivales des riches Vénitiens. Qu'il y ait un peu de mauvais goût et un trop grand étalage de luxe, ce n'est pas douteux. Cette aristocratie de marchands tenait d'autant plus à montrer sa fortune que celle-ci était plus récente. Pour ces commerçants parvenus, l'art était une manifestation extérieure, un signe visible de leur opulence. Certes, je ne veux pas recommencer à ce propos le parallèle facile et si souvent poussé à l'excès où l'on oppose l'art vénitien à celui de Florence, le sensualisme de l'un à l'idéalisme de l'autre ; mais il est certain que, sur la lagune, dans la ville des fêtes incessantes, peintres et sculpteurs ne cherchent pas à élever l'âme, mais seulement à enchanter les sens, à rendre plus belle et plus douce la vie quotidienne. Quoique banale, la comparaison reste juste : Venise, molle courtisane, a les langueurs et le même goût du clinquant que les femmes de l'Orient. D'avoir vécu isolée, dans ses îles, elle n'a pas subi la contagion de la crise mystique qui agita toute la péninsule. Son esprit sans cesse tourné vers les choses pratiques, son commerce ininterrompu avec Byzance et l'Islam, la rendirent de fort bonne heure jouisseuse et sceptique. Aussi, à côté des autres écoles italiennes, est-elle pauvre en tableaux religieux ; et, trop souvent, dans ceux qu'elle nous a laissés, la foi est par trop absente. Les sujets sacrés ne sont que des prétextes

LA COURONNE DE VENISE

à la plus libre fantaisie. Dans les grandes scènes de l'Évangile, Véronèse trouve surtout à peindre des cérémonies et des festins. Mais qu'est-ce que la religion pour la ville des plaisirs, de tous les plaisirs? Juste de quoi aiguïser la volupté de vivre par un rappel de la fragilité de la vie. Trouble léger, émotion passagère qui effleurent à peine l'âme, n'y laissant guère plus de trace qu'un sillage de gondole sur la moire de l'eau...

*

**

A cette villa, un peu trop magnifique et prétentieuse, je préfère la villa Emo qui est plus au sud, à Fanzolo, dans la plaine trévisane. Je l'aime d'être moins connue et rarement visitée, et surtout d'avoir toujours appartenu à la même famille qui l'entretient pieusement et intelligemment, telle qu'elle fut conçue et édifiée. Depuis Leonardo Emo, patricien de la République, qui la fit construire au milieu du XVI^e siècle, jusqu'au comte Emo actuel qui vous y accueille avec la souveraine bonne grâce d'un grand seigneur, de n'avoir point changé de maître elle prend comme une aménité et une

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

intimité particulières. Pas du tout solennelle et dans le plus frais décor de verdure qui soit, je ne connais pas de séjour de campagne où l'on puisse vivre à la fois dans un cadre plus artistique et aussi près de la nature. Autour de la maison, ce n'est point, en effet, parc ou jardin apprêté, mais une ceinture de bois, de bosquets, de champs cultivés et de pelouses dont les hautes herbes embaument.

C'est encore Palladio qui éleva cette construction. Le grand architecte vicentin a vraiment semé ses œuvres dans toute la région ; si on les réunissait, on aurait, comme le remarque Vasari, une véritable cité. Le plan est semblable à celui de Maser : un bâtiment central carré, flanqué de deux longues ailes plus basses, devant lesquelles court un portique à colonnades, qui devait, suivant le projet de l'architecte, « permettre au propriétaire d'aller partout à l'abri, sans que la pluie ni les ardeurs du soleil pussent le détourner de ses affaires, tout en étant de plus à l'avantage de l'apparence du monument. » La disposition de ce palazzo est infiniment simple : au milieu, une loggia sur la façade, et, derrière, un vestibule menant au salon de réception ; de chaque côté, à gauche et à droite, des chambres correspondant aux quatre angles. La décoration se compose d'architectures simulées et de peintures qui offrent, ici encore, un curieux mélange de tableaux religieux et de scènes

LA COURONNE DE VENISE

païennes : c'est ainsi que les chambres sont dites de *Vé- nus*, de la *Sainte-Famille*, d'*Hercule* et de l'*Ecce homo*, suivant le sujet de la fresque principale. Ce qu'il y a de plus parfait, c'est la partie centrale : la belle loggia où une très noble Cérès vous reçoit, comme il sied, au seuil de cette maison champêtre; le vestibule, dont le plafond est orné des feuillages d'une magnifique treille ; et surtout la grande salle, aux harmonieuses proportions, entièrement décorée de colonnes feintes, de niches et de statues en trompe-l'œil. C'est là que sont les deux meilleures œuvres : la *Mort de Virginia* et la *Continence de Scipion*. Il n'est pas douteux qu'elles soient de la main de Zelotti ; mais Véronèse n'y a-t-il pas collaboré et dans quelle mesure ? S'est-il borné à donner des indications générales ou a-t-il exécuté certains morceaux ? Là-dessus on discutera sans doute longtemps. Je crois que Véronèse n'est pas étranger à ces fresques. L'argument qu'elles ne valent pas celles de la villa Barbaro ne prouve rien ; car, de quinze ans plus anciennes, elles sont d'une époque où le jeune Paolo Caliari, sous l'influence directe des maîtres de Vérone, cherchait encore sa voie et n'avait pas eu la révélation de Titien et des grands Vénitiens. Il me semble vraisemblable d'admettre qu'il a composé et dessiné les sujets les plus importants, laissant à Zelotti le soin d'achever seul le travail; celui-ci était d'ailleurs un coloriste réputé que Vasari déclare supé-



MASER — L'entrée de la villa



FANZOLO — Villa Emo

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
RESEARCH REPORT NO. 100
BY
J. H. GOLDSTEIN AND
R. F. W. CLARKE
PUBLISHED BY THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS
CHICAGO, ILLINOIS, U.S.A.
1952

SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE

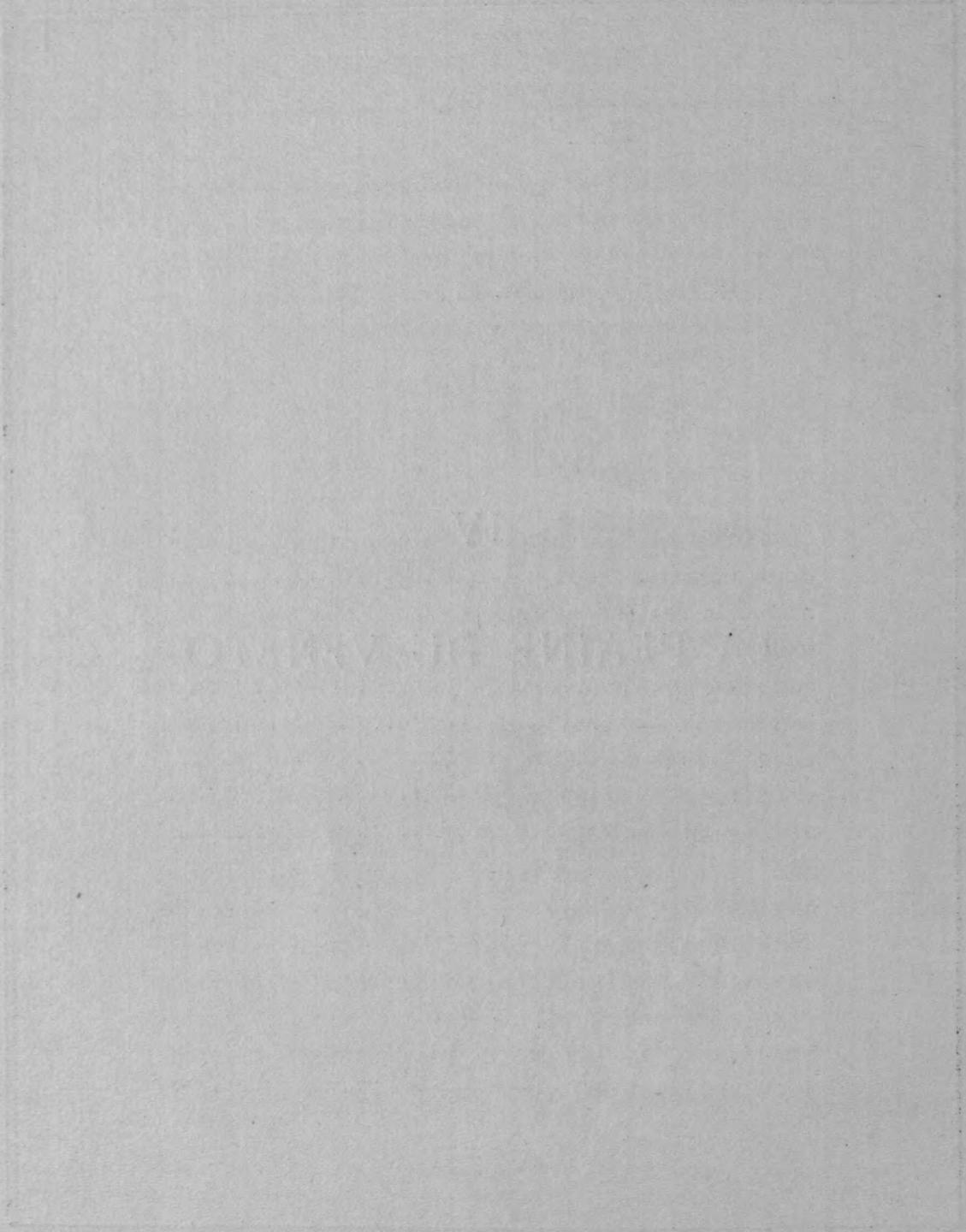
rieur à Véronèse dans l'art de la fresque. La plupart de ces peintures sont négligées et donnent l'impression d'avoir été bâclées : les draperies sont lourdes et les visages inexpressifs. Seules, les petites scènes chrétiennes sont assez finies : je me souviens d'un *Ecce homo* et d'un *Jésus jardinier* très agréables de composition. Par contre, les scènes mythologiques sont presque toujours traitées négligemment et comme de simples esquisses. Mais pourquoi s'appesantir sur le détail, puisque l'ensemble est ravissant, d'une exquise tonalité blonde ? Comme ces questions d'attribution et de critique semblent oiseuses, dans ces pièces dont le plus beau décor est l'admirable paysage qui entre par de larges baies ! La vue s'étend sur de vastes et hautes prairies toutes fleuries, que coupent seulement des bosquets d'arbres et les longues lignes des peupliers qui tracent de somptueuses avenues se perdant dans la campagne. Les chambres sont pleines d'une bonne odeur d'herbe et de fruits mûrs. Au loin, dans l'air poudreux et doré, reposent des montagnes bleues, les collines d'Asolo et les Alpes du Cadore. Nulle part n'est plus savoureux ce mélange constant d'art et de nature. Vraiment, les Vénitiens furent les plus voluptueux des hommes. Et moi, pourtant peu envieux, j'ai envié l'heureux possesseur de cette demeure qui, sans quitter un cadre précieux, assiste tout au long de l'année, à la vie des champs, aux semailles, à la fenaison, aux ven-

LA COURONNE DE VENISE

danges, à toutes les grâces de la poésie virgilienne. Dans la douceur du soir tombant, je me suis éloigné à regret de cette villa où les nuits doivent être si belles, où l'on peut, après avoir fermé les yeux sur la chair blonde de Vénus, s'endormir dans le parfum des foins coupés.

IV

LA PLAINE DU VENETO



I

Udine

« Udine est une belle ville », déclare Chateaubriand, qui y remarqua surtout le munice et son portique imité du palais des Doges. L'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* a raison ; et je m'étonne qu'elle soit si peu connue, cette délicieuse cité, perle du Frioul, qui offre généreusement tant de merveilles à ses hôtes : un aspect infiniment séduisant, une des plus jolies places d'Italie, une situation incomparable au centre de la plaine vénitienne, de bons peintres locaux et l'une des plus complètes collections de Tiepolo qui soient. Les touristes allemands et autrichiens, qui descendent à Venise par la ligne de Pontebba, s'arrêtent parfois à Udine, entre deux trains, ou pour y passer la nuit ; mais qu'ils sont rares, les Français qui prirent la peine d'aller jusqu'à elle ! Chateaubriand ne la vit que parce qu'elle était sur son chemin, quand il se rendit à Prague pour y rejoindre Charles X.

LA COURONNE DE VENISE

D'ordinaire, nos compatriotes, retenus par les charmes de Venise, ne la quittent qu'au dernier moment, quand sonne déjà l'heure du retour. Moi-même, si curieux pourtant des moindres coins d'Italie, qui, tant et tant de fois, ai parcouru cet adorable *Veneto* qu'empourpre l'automne, jamais encore je ne m'étais résolu à dépasser Conegliano et à prendre les quelques journées nécessaires pour visiter le Frioul et sa capitale.

Cette année, je me suis décidé. Débarqué à Udine un soir de septembre, j'ai éprouvé, le lendemain, cette joie, si douce aux vrais voyageurs, de l'éveil dans une ville que l'on ne connaît pas, mais que l'on sait pleine de promesses. La veille, un omnibus aux vitres tremblotantes a suivi des rues mal pavées et à peine éclairées; on a vaguement aperçu des silhouettes de monuments qu'on essaie d'identifier d'après le plan du Bædeker; mais, en somme, toutes les surprises de la découverte restent encore. Certes, celles-ci ne sont pas toujours agréables, et, souvent, le premier contact avec la ville nouvelle déçoit; ce n'est que peu à peu qu'on en goûte les séductions discrètes. Ici, la révélation fut immédiate. L'arrivée sur la petite place baignant dans la lumière matinale, la montée au Castello, et, du haut de l'esplanade, la vue circulaire sur l'immense plaine frioulienne déployée autour d'Udine comme un double éventail, compteront à jamais dans mes souvenirs pourtant si riches en impressions de ce genre.



UDINE — Le Château



UDINE — Le Portique longeant le chemin du Château

LA PLAINE DU VENETO

Au sortir de l'hôtel, je n'avais trouvé qu'une ville sans grand caractère, propre et animée, avec de larges voies bordées d'arcades et de maisons où s'affirme le style vénitien ; mais, brusquement, au tournant d'une rue, j'ai débouché sur la place que je cherchais. Je la savais belle : je ne l'imaginais point si magnifique. Entourée de palais et de portiques, ornée de statues et de colonnes, dominée par la haute masse du château, d'où qu'on la regarde, son aspect est des plus pittoresques. Tout s'arrange à merveille ; rien ne fait surcharge. Et pourtant, sur un espace des plus réduits, il y a : d'un côté, une galerie du xvi^e siècle, dite Loggia di San Giovanni, et une tour de l'Horloge dans le goût de celle de Venise ; au milieu, une fontaine dessinée par Jean d'Udine, deux colonnes dont l'une porte le lion de saint Marc, deux figures de géants, une statue de la Paix donnée par Napoléon I^{er}, en souvenir du traité de Campo-Formio, et, bien entendu, un monument équestre de Victor-Emmanuel II ; enfin, sur l'autre flanc de la place, la jolie Loggia del Lionello, du nom de l'architecte local qui construisit cet hôtel de ville, au xv^e siècle, en s'inspirant très habilement du Palais Ducal. Vraiment, cet ensemble, au-dessus duquel s'élèvent le campanile de l'église Sainte-Marie et les imposantes murailles du château, constitue l'une des plus séduisantes visions que réservent aux touristes les petites cités d'Italie. Il est seulement dommage que le municiple ait été presque

LA COURONNE DE VENISE

entièrement détruit par l'incendie de 1876; seuls les murs restèrent debout, et nous pouvons encore admirer, dans leur état primitif, les couches alternées de marbre blanc et rouge, les fines colonnes aux chapiteaux variés, la petite balustrade qui donne tant d'élégance à la loggia, et, dans une niche à l'angle du monument, la Vierge sculptée en 1448 par Buono, l'auteur de la Porte della Carta.

Pour monter au Castello, on passe sous une arcade que dessina, dit-on, Palladio; elle était autrefois surmontée du lion vénitien, ainsi qu'on le voit au musée, dans une vue de la ville par Palma le jeune. Pour toute la région, la République sérénissime fut bien la « planteuse de lions » dont parle Chateaubriand, dans les pages qu'il écrivit à la louange de Venise, au mois de septembre 1833, et qui comptent parmi les plus belles qu'inspira la ville des lagunes. Le tremblement de terre de 1511 a renversé l'antique château qui se dressait au sommet de la colline; on le remplaça par le bâtiment actuel, qui fut successivement affecté aux usages les plus variés : forteresse, résidence des patriarches ou prison; en ce moment, il abrite divers services municipaux et le musée. Un double escalier donne accès à la salle d'honneur que ses vastes proportions, ainsi que les restes de fresques qui décorent ses murs, firent classer comme monument national. Malheureusement, ces vieilles peintures sont en fort mau-

LA PLAINE DU VENETO

vais état, depuis l'époque où le château servit de caserne. Les soldats — qu'ils soient italiens ou français — sont des locataires bien dangereux pour les œuvres d'art : Udine, comme Avignon, en fit la rude expérience.

Dans le musée, je note au passage un amusant panorama de la cité dressé par Callot en 1600, un Canaletto d'un gris délicat, une petite étude de Véronèse pour son *Martyre des SS. Marc et Marcellin*, et trois Tiepolo. Mais la ville est trop riche en œuvres de cet artiste pour que je m'arrête à celles-ci et j'aurais préféré que les peintres locaux fussent mieux représentés. C'est à peine si j'ai trouvé un assez beau *Couronnement de la Vierge* de Girolamo da Udine. Pour étudier le créateur de l'école, Martino, plus connu sous le nom de Pellegrino da San Daniele, il faut sortir d'Udine et aller : soit à Aquilée, voir le tableau d'autel du Dôme; soit à San-Daniele, sa ville natale; soit à Cividale, la vieille capitale lombarde qui garde jalousement, à côté de précieux trésors archéologiques, le chef-d'œuvre du peintre, la *Vierge* de Santa Maria dei Battuti. Ici, au musée d'Udine, il n'y a que *Quatre Évangélistes*, si noirs et si abîmés, qu'il est à peu près impossible de les distinguer.

D'ailleurs, comment rester enfermé dans ces salles obscures, lorsqu'on entrevoit, par les fenêtres, le superbe panorama dont on jouit de l'esplanade qui s'étend derrière le château ? Je connais peu de vues aussi vastes et aussi

LA COURONNE DE VENISE

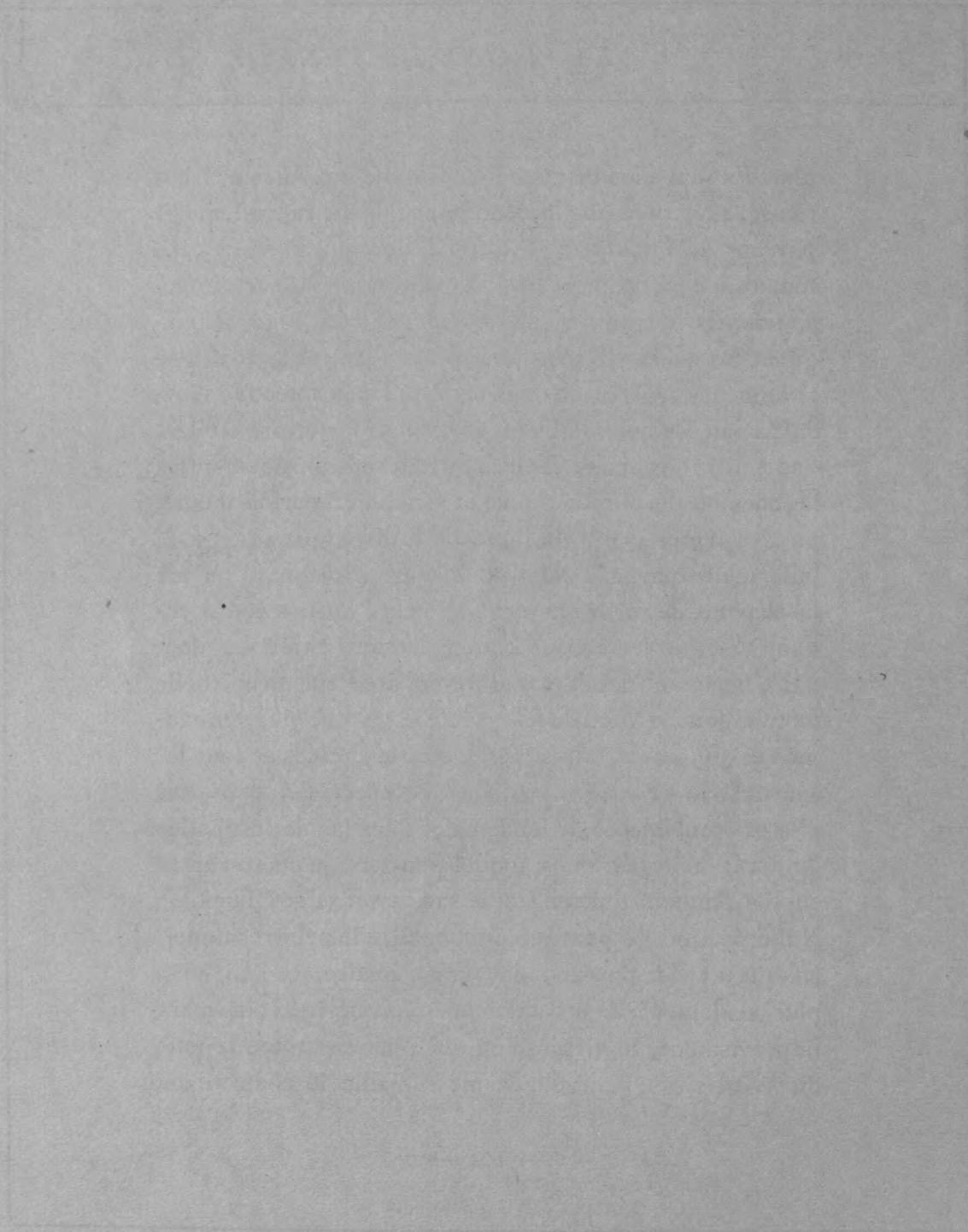
belles. Si, comme le raconte la légende, cette colline fut élevée sur l'ordre d'Attila qui voulait contempler de loin l'incendie d'Aquilée, on doit avouer que le barbare, autant que Néron, était un prodigieux metteur en scène. Dans toute l'Italie où l'on eut, dès les temps les plus reculés, le génie de ces perspectives qui mettent l'infini à la portée d'une ville, il est peu de position aussi splendide. A quelques mètres seulement d'altitude, on a l'illusion d'être haut dans l'espace. Situation privilégiée pour une capitale qui peut, au centre même du pays, apercevoir celui-ci tout entier et le surveiller ! En une courbe presque régulière, le Frioul se déroule autour d'Udine, gigantesque amphithéâtre qui va, se dégradant peu à peu, des Alpes neigeuses aux Préalpes vertes, de celles-ci aux collines couvertes de vignes et de bois, des collines à la plaine doucement inclinée, et de la plaine aux lagunes. Vu d'ici, le cercle des Alpes Carniques forme une haute et rude barrière que dominant à l'est le Canin, et, à l'ouest, très en arrière, dans la direction de Gemona, le Coglians, qui est la cime la plus élevée de la contrée. Bien que ces sommets n'atteignent pas 3.000 mètres, comme on les regarde presque du niveau de la mer, ils ont fière allure. Déjà les premières fraîcheurs de septembre les ont poudrés de neige. Deux jeunes gens, qui doivent en être descendus depuis peu, les contemplant avec ces yeux pleins de tristesse nostalgique qu'ont les montagnards en pays



UDINE — Église St-Jean et Tour de l'Horloge



UDINE — Le Municipale



LA PLAINE DU VENETO

plat. Ils sont bien de cette race frioulienne, forte et laborieuse, plus rude que la vénitienne ; ils me rappellent ces paysans du Cadore, d'où sortit Titien qui, presque centenaire, peignait encore d'une main assurée. Sur ma demande, ils me nomment les cimes lointaines et m'indiquent les villes les plus importantes que l'on distingue le long des rivières ou dans les replis des coteaux : Cividale, San Daniele, Palmanova avec sa forteresse étoilée, San Vito, Pordenone. Tout à fait au sud, on aperçoit les lagunes où dorment Aquilée et Grado, et, parfois même, par les temps clairs, la ligne de l'Adriatique jusqu'à la ville anadyomène... Admirable spectacle que je ne me lasse point de regarder jusqu'à l'heure où le soleil déclinant met sur les choses cette « lumière titienne » dont parle Chateaubriand, quand il compare Venise à une belle femme dont le vent du soir soulève les cheveux embaumés et qui meurt saluée par toutes les grâces et tous les sourires de la nature... Admirable spectacle, peut-être plus exaltant encore, le lendemain, dans la joie ensoleillée du matin nouveau, mais auquel pourtant je dois m'arracher. Comment quitter Udine sans avoir vu ses Tiepolo ? Nulle part on ne peut mieux connaître le peintre auquel, chaque année, on rend davantage justice, et qui n'est plus seulement, à nos yeux mieux avertis, le charmant improvisateur, le virtuose en qui s'incarne toute la folie du xviii^e siècle vénitien. Je me rappelle le chapitre où

LA COURONNE DE VENISE

Maurice Barrès s'écrie : « Mon camarade, mon vrai moi, c'est Tiepolo ! » L'auteur d'*Un homme libre*, qui d'ailleurs ne signerait sans doute plus cet aveu de dilettantisme, a exagéré le côté factice de Tiepolo. Devant ses grandes compositions, éparses en Vénétie, on se fait une autre idée du peintre qui, loin d'être un artiste de décadence, une sorte de Bernin de la peinture, est un maître non seulement de grâce, mais encore de puissance et de santé. Ce soi-disant improvisateur fut un travailleur acharné : il n'y a qu'à voir les nombreuses esquisses qu'il fit pour des œuvres qui semblent, tant l'exécution en est habile, jaillies d'un seul jet. Les artistes qui ont vraiment le *don* ne font pas sentir l'effort. M. Camille Mauclair a raison de comparer Tiepolo à Mozart, qui paraît également facile, alors que nulle langue musicale n'est plus savante et plus complexe. Montrer qu'on a vaincu une difficulté est bien ; la vaincre sans le montrer est mieux, le propre du génie étant de nous mettre « devant le merveilleux résultat du savoir et de l'effort, comme devant la nature elle-même ». Certes, Tiepolo reste bien le peintre de cette ville et de cette époque où la joie de vivre fut poussée à ses extrêmes limites ; mais il est aussi un arrière-petit-fils du xvi^e siècle, un héritier imprévu de la race des grands maîtres vénitiens qui s'était éteinte, plus de cent ans avant, avec Tintoret.

Les œuvres d'Udine sont intéressantes ; elles permet-

LA PLAINE DU VENETO

tent d'étudier le peintre dans la fleur de sa jeunesse, dans sa maturité et presque dans sa vieillesse, puisqu'il les exécuta en 1726, 1734 et 1759. Les fresques du Dôme, gâtées par de maladroites restaurations, n'ont malheureusement pas grande valeur. Au musée, à côté d'un *Saint François de Sales* médiocre et d'une *Séance du Conseil de l'ordre de Malte* plus documentaire qu'artistique, il y a un assez bel *Ange de l'Apocalypse* planant au-dessus d'un joli paysage. Mais pour retrouver le vrai génie de Tiepolo, il faut aller visiter les salons de l'évêché et l'oratoire de la Pureté. Le palais archiépiscopal, élevé au commencement du xvii^e siècle pour les patriarches d'Aquilée qui s'arrogèrent longtemps le même rang que les papes, abrite aujourd'hui leurs successeurs, les évêques d'Udine. Ce fut l'un des derniers patriarches, Denys Dolfino, qui commanda à Tiepolo la décoration des salons. Prises en détail, ces fresques ne sont pas parmi les meilleures de l'artiste; mais leur ensemble lumineux et gai est tout à fait agréable à l'œil. Quant à la *Chute des anges rebelles*, qui rayonne à la voûte du grand escalier, c'est une page vigoureuse et dramatique, d'une incroyable hardiesse de mouvement. Les groupes suspendus dans le vide semblent sur le point de tomber. Pour Tiepolo, peindre un plafond fut toujours un jeu; nulle part, il ne déployait plus à son aise les ressources savantes de son imagination et de sa fantaisie. La décoration

LA COURONNE DE VENISE

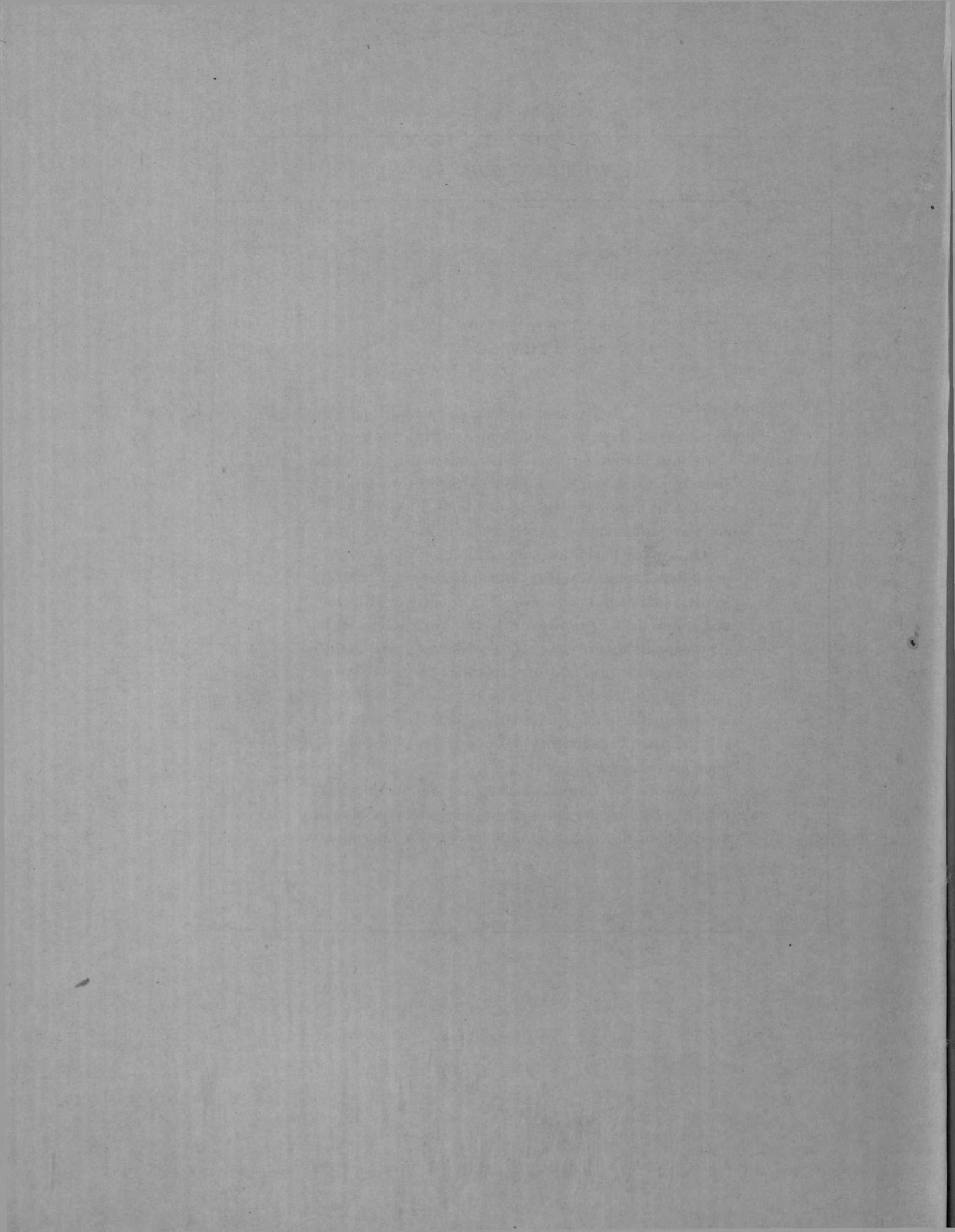
de l'oratoire de la Pureté est de vingt-cinq années postérieure. Tiepolo, moins actif, dut abandonner à son fils les murs latéraux et peignit seulement l'*Immaculée Conception* de l'autel et la magnifique *Assomption* du plafond. Celle-ci compte parmi ses chefs-d'œuvre : noblesse de l'invention, habileté de l'exécution, éclat du coloris, tout y est porté au plus haut degré ; et j'admire, ainsi que son éminent biographe, Pompeo Molmenti, avec quel art, « dans ce déploiement de couleurs éclatantes et d'idées saisissantes, Tiepolo sut garder un air de douceur et de grâce qui est inoubliable ». Ici, comme dans la cathédrale d'Este, je suis frappé de voir combien il s'adapta facilement à la grandeur du sujet, et combien, sans être vraiment croyant, — du moins on peut le supposer, — il se disciplina vite à la gravité des lieux où il peignait. Ainsi qu'avant lui Tintoret, et qu'après lui Delacroix, — pour ne citer que ces deux noms, — Tiepolo est la preuve que le génie d'un artiste peut parfois s'élever, sans le secours de la foi, à la beauté de la poésie religieuse.



UDINE — Place du Marché neuf



TRÉVISE — Piazza dei Signori



II

Trévis

D'Udine à Pordenone, la route suit en quelque sorte le diamètre de la demi-circonférence que tracent les Alpes Carniques autour du Frioul. La course est charmante, dans la joie du matin, au milieu des prés miroitant de rosée. Une brume estompe les lointains. La chaussée humide aveugle, comme un ruban d'acier étalé au soleil.

On avance parmi les souvenirs de l'Empire et de la prodigieuse épopée du jeune Bonaparte. Frioul et Haute-Vénétie sont semés de villes qui ont donné leurs titres aux maréchaux de la glorieuse armée. Après un siècle, les anciens exploits sont restés vivants, et il n'est guère d'*osteria* dont les murs ne soient encore ornés de gravures relatant les épisodes d'Arcole ou de Rivoli. Jamais sur cette terre italienne — malgré les nuages passagers — le Français ne sera l'ennemi. Et je ne sais de plus bel éloge pour un vainqueur.

Après Campo-Formio, où expira la république de Venise, la route monte légèrement pour atteindre les rives du Tagliamento que l'on franchit sur un interminable

LA COURONNE DE VENISE

pont qui doit avoir près d'un kilomètre. Le torrent a tellement arraché de cailloux aux Alpes proches que, peu à peu, son lit s'est exhaussé au-dessus de la plaine, et que les villages voisins de Codroipo et de Casarsa sont, sur chaque rive, à une dizaine de mètres plus bas que le niveau de la rivière.

Le haut campanile de Pordenone émerge des abondantes verdure qui égaiant la ville. Places et avenues sont plantées de marronniers et de platanes énormes. A l'horizon, le Monte Cavallo, déjà couvert de neige, dresse son dos puissant. Si les étrangers sont rares à Udine, ici, ils doivent être presque inconnus, à en juger par la curiosité que j'éveille. Peu de choses à voir d'ailleurs dans la ville natale de Pordenone, où je croyais que le peintre était mieux et plus abondamment représenté. Dans la salle des séances du municipe, où est installé le petit musée local, je n'ai trouvé qu'un *Groupe de saints*, assez remarquable de facture et de coloris, et une étroite fresque qui, au dire du gardien, aurait été enlevée de la maison habitée par l'artiste ; c'est une sorte de ballet champêtre, très différent de tout ce que je connais de lui. Au dôme, presque même pénurie : dans le chœur, une *Gloire de saint Marc*, abimée et inachevée ; sur un pilier, deux figures en assez mauvais état, un *Saint Erasme* et un *Saint Roch* auquel Pordenone aurait donné ses traits ; enfin, à l'autel Saint-Joseph, un beau panneau, de 1515, la

LA PLAINE DU VENETO

Vierge trônant entre saint Christophe et saint Joseph ; la Vierge, qui couvre de son manteau quatre donateurs, a un visage délicieusement enfantin, et le paysage, où l'on reconnaît Pordenone, est d'une grâce exquise. Mais enfin, tout cela ne suffit pas pour bien juger l'artiste ; si je n'avais vu ses fresques de Crémone et de Plaisance, je me ferais une très fausse idée de celui qui eut l'ambition d'égalier Titien, et dont la peinture brutale, violente, dramatique, désordonnée, prouve la vérité, pour les artistes comme pour les écrivains, du mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme ». Notre peintre, en effet, batailla toute sa vie avec les uns et les autres, même avec son frère, et il est probable qu'il mourut empoisonné par un ennemi. Chez lui, la puissance et le mouvement font parfois penser à Rubens ou même à Michel-Ange qui, paraît-il, appréciait fort son talent. Nul, en tout cas, n'eut de son temps plus de virtuosité ; sans accepter à la lettre le récit de Vasari qui parle d'une enseigne de magasin exécutée par l'artiste en quelques minutes, pendant que le commerçant était à la messe, il est certain qu'il eut une extraordinaire facilité et cette *bravura* du pinceau, si nécessaire au *frescante*. Mais ne cherchez, dans l'œuvre de Pordenone, ni grâce, ni mesure, ni pensée surtout. Tantôt il imite Giorgione, tantôt Palma, tantôt Titien ; suivant la juste remarque de Burckhardt, il est toujours superficiel, et, dans ses meilleures créations, il n'y a pas

LA COURONNE DE VENISE

cette absorption par le sujet, ce renoncement de soi qui est l'art des grands maîtres. Il cherche et parvient à étonner ; il n'arrive pas à séduire. Celui qui rêva d'éclipser Titien reste surtout pour nous le désastreux prédécesseur des Bolonais.

Au sortir de Pordenone, la route se rapproche des montagnes que l'on rejoint à Sacile, petite ville sur la Livenza, encore entourée de ses murs et de ses fossés. Les Alpes de Vénétie, dont la haute barrière se dresse abrupte et presque nue, semblent continuer la rude ligne des monts friouliens. A leur pied, une série de jolies collines vertes sont pareilles à des falaises, à des dunes boisées que les flots recouvrant jadis la plaine auraient rejetées sur leurs rives. Ces derniers contreforts des Alpes, qui expirent au bord des champs vénètes, sont ravissants, et l'on comprend que les riches marchands de la République soient venus y fixer leur villégiature. Une suite presque ininterrompue de bourgades que dominant leurs clairs campaniles, de maisons aux murs rouge vif, de jardins luxuriants, les animent et font de la région une sorte de vaste et joyeux parc. Le ciel est si bleu que son éclat insoutenable blesse le regard.

Voici la belle Conegliano, enfouie dans ses verdures, où je reviendrai admirer le chef-d'œuvre du vieux Cima. Autour de son château, des cyprès se détachent nets sur l'azur, alignés comme dans les tableaux des pri-



CATHÉDRALE de TRÉVISE
L'Annonciation de Titien

LA PLAINE DU VENETO

mitifs. Puis, la route franchit le Piave, sur un pont presque aussi long que celui du Tagliamento ; et l'on entre dans la molle campagne trévisane, sillonnée de ruisseaux et de canaux qui mettent comme une brume sur tous les objets. Par cette calme et déjà chaude matinée, je songe à certains paysages de Corot, qui eux-mêmes évoquent des vers de Lucrèce :

*Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes,
Ipsaque ut interdum tellus fumare videtur.*

Émile Michel avait jadis bien senti la grâce accueillante de ce paysage où la lumière est caressante, où l'atmosphère, grâce à l'abri des Alpes, est toujours d'une grande douceur. « Tout semble heureux, dit-il, proportionné à l'homme, et une population forte, à la fois élégante et calme dans ses allures, paraît en intime accord avec cette nature privilégiée. Le nom d'*amorosa*, qu'on a souvent employé pour qualifier cette contrée, revient de lui-même à l'esprit de ceux qui la parcourent. » Je retrouve cette même population alerte et joyeuse ; les femmes surtout sont charmantes ; elles vont à la fontaine avec de grandes cruches de cuivre ; leur démarche est en même temps souple et noble ; quelquefois, enroulées dans des voiles, leur silhouette archaïque rappelle les madones des vieux maîtres locaux.

LA COURONNE DE VENISE

La route est bordée de platanes et d'ormes puissants dont les feuillages se penchent sur les canaux d'eau vive qui longent la chaussée. De chaque côté s'étendent les champs dorés des maïs d'où surgissent, à l'horizon, les flèches des campaniles. De lourds pampres s'enroulent aux mûriers et aux arbres fruitiers. Cette abondance aimable a frappé tous les voyageurs. Quand Maurice Barrès parcourut ce Veneto agricole que l'automne charge de fruits, il le trouva « sociable et voluptueux comme un *Concert de Giorgione* ».

Trévise est située sur la Sile qui reçoit, au milieu même de la ville, un petit ruisseau, le Botteniga, qui jadis s'appelait le Cagnan, ainsi que l'indique un vers du *Paradis*, où Dante désigne ainsi Trévise :

E dove Sile e Cagnan s'accompagna.

Les deux rivières se divisent en plusieurs bras qui alimentent une série de canaux et de fossés. De nombreux jardins laissent pendre leurs légumes sur l'eau; certaines perspectives rappellent des coins de Venise et même de Bruges.

Si souvent je suis venu à Trévise que j'y puis, cette année, goûter tout à mon aise le charme des retours et de ces heures où, débarrassé du souci de connaître et d'apprendre, on savoure seulement la joie de regarder. Que

LA PLAINE DU VENETO

de fois j'ai flâné sous les arcades de ses rues tortueuses, sur sa Piazza dei Signori bordée de palais crénelés, et surtout le long des vieux remparts transformés en larges promenades ombragées d'arbres immenses que l'humidité a fait croître magnifiquement, et d'où la vue est si belle, au début du printemps, sur les Alpes neigeuses ! Et qu'il est doux d'entendre parler autour de soi le dialecte vénitien, avec son zézaiement, ses souplesses et ses fluidités ; c'est à lui que devait penser lord Byron, plus qu'à l'italien en général, lorsqu'il célèbre, dans son poème de *Beppo*, cette langue enchantée « suave comme un baiser de femme, qui paraît liquide et semble écrite sur du satin ».

Trévise s'enorgueillit à juste titre de quelques bons tableaux, et, tout d'abord, de l'*Annonciation* qui fut commandée à Titien par le chanoine Malchiostro, pour la chapelle du dôme qui porte son nom, et qui, depuis, n'a pas bougé du superbe cadre à colonnes où elle fut placée. Certes, elle ne vaut pas l'*Annonciation* de la Scuola di San Rocco, exécutée huit ans après ; mais elle a une sorte d'ardeur joyeuse qui m'a toujours séduit. La jeune Vierge, vêtue d'une robe rouge et d'un superbe manteau bleu sombre, agenouillée et respectueuse, est une des plus simples et des plus nobles figures de Titien. L'ange n'a pas l'attitude doucereuse que lui donnèrent tant de peintres ; il arrive en coup de vent, et, derrière lui, l'atmosphère

LA COURONNE DE VENISE

tourmentée est chargée de gros nuages blancs qu'illuminent des rayons fulgurants. Dans cette même chapelle Malchiostro, il y a des fresques de Pordenone que je n'aime guère ; je crois que l'artiste ne fut jamais plus déclamatoire que lorsqu'il voulut imiter le Michel-Ange de la Sixtine ; je me rappelle, au premier plan de l'*Adoration des mages*, un homme dont les muscles énormes sont d'un déplorable effet, et, à la coupole, un enlacement de jambes et de bras qui évoque plus un combat de lutteurs qu'une scène religieuse. — Dans le petit musée, dont le nom pompeux de *Pinacoteca* ne fait que mieux ressortir la pauvreté, il n'y a guère à citer qu'un joli portrait de Lotto, lequel, d'après les derniers travaux d'érudition, ne serait pas né à Trévise, mais à Venise. C'est une figure de dominicain, prieur ou économe ; ses clés sont devant lui, avec des pièces d'argent ; il va faire une addition et la tête relevée, cherche s'il n'a pas oublié de noter une dépense. Dans son visage grave et triste, on retrouve bien la manière de Lotto.

Au milieu des innombrables peintres locaux, j'avoue que je ne suis pas arrivé à me débrouiller entre Dario da Treviso, Pier Maria Pennacchi, Girolamo da Treviso, Girolamo Pennacchi, Vincenzo da Treviso, etc. Seul, un critique d'art pourrait se reconnaître parmi tant de noms voisins et d'œuvres presque semblables. Mais j'ai



CONEGLIANO — La Vierge de Cima

LA PLAINE DU VENETO

revu avec plaisir les deux petits tableaux de Girolamo da Treviso, dans la galerie qui précède la chapelle Malchiostro, et je me souviens qu'une année, en revenant de Brescia, leur teinte argentée m'avait rappelé le coloris du Moretto.

Des deux peintres trévisans plus célèbres, si l'un, Rocco Marconi, ne figure même pas dans sa ville natale, l'autre, Pâris Bordone, y est au contraire représenté par l'un de ses chefs-d'œuvre, l'*Adoration des bergers* de la cathédrale. Bien qu'abîmé par des restaurations, insuffisamment éclairé et mal mis en valeur dans un cadre rectangulaire qui ne s'adapte pas à l'ovale de la partie supérieure, on peut se rendre compte encore de l'éclatant coloris et de l'habile groupement des personnages. C'est un des meilleurs tableaux de ce peintre inégal qui imita un peu tous les maîtres de Venise et acquit, de son temps, une grande réputation. « Je ne crois pas, lui écrivait l'Arétin, que Raphaël ait jamais donné à ses figures divines une expression plus angélique, tant de grâce, d'allure et de nouveauté, *vaghezza, aria e novità...* » Certes, l'Arétin ne fut jamais un modèle de modération, pas plus dans l'éloge que dans le blâme, et ce n'est pas d'aujourd'hui que les critiques accablent parfois les artistes de louanges exagérées ; mais cela nous explique pourquoi Titien n'aimait guère cet élève qui prenait des allures de rival. Le temps a remis chacun à

sa place. Pâris Bordone serait sans doute bien oublié s'il n'était l'auteur du *Pêcheur remettant au Doge l'anneau de saint Marc*, cette charmante page anecdotique d'histoire locale que Burckhardt considère comme le meilleur tableau de cérémonie qui ait été peint. Pâris Bordone est un excellent artiste de second ordre, parmi cette pléiade de peintres qui brillèrent presque en même temps au ciel de la République.

III

Conegliano

Peu de cités se présentent de façon aussi séduisante et aussi gaie que Conegliano. Au débouché de la route de Vittorio, sur la dernière colline d'où elle domine la plaine vénitienne, ses abords sont les plus avenants qu'on puisse imaginer; elle s'ouvre vraiment au visiteur et lui tend les bras. Il n'est pas rare de trouver, en Italie, des villes qui ont conservé leurs remparts, mais qui leur ont enlevé tout aspect guerrier en les plan-

LA PLAINE DU VENETO

tant d'arbres et en les transformant en promenades ombragées. Conegliano a fait mieux encore : du côté qui regarde la plaine, elle a construit ses maisons sur l'emplacement des vieilles murailles et aménagé les fossés en riants jardins qui lui font un demi-cercle de verdure et de fleurs. De l'autre côté, la ville s'étage sur le flanc du coteau que couronne un château crénelé dont les briques roses se dessinent entre les fuseaux des cyprès.

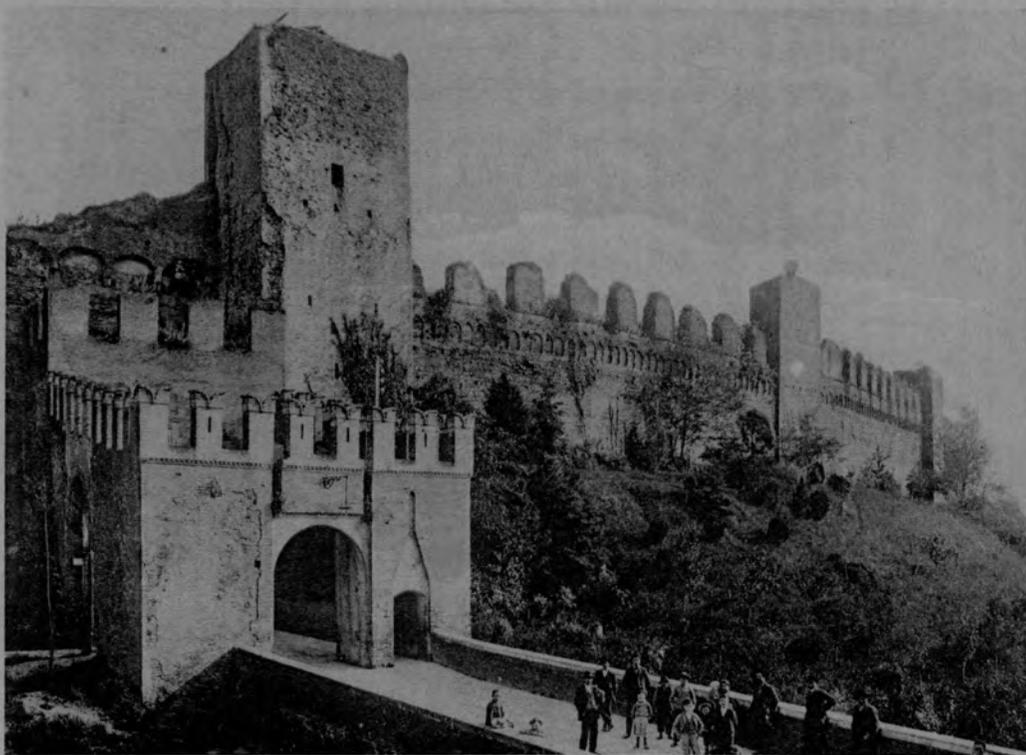
Il est assez difficile de trouver l'entrée de la cathédrale, et je suis obligé de me renseigner. Je tombe sur le plus charmant des hommes, qui interrompt aussitôt ses occupations pour me conduire et me prodigue ses amabilités. La jolie définition que Musset, dans *Bettine*, donne de l'Italie, me revient à la mémoire ; nous sommes bien « dans ce pays de liberté charmante, brave, honnête et hospitalière, sous ce beau soleil où l'ombre d'un homme, quoi qu'on dise, n'en a jamais gêné un autre, où l'on se fait un ami en demandant son chemin... » La porte de la cathédrale s'ouvre sous une sorte de portique, à côté de maisons particulières et de boutiques. L'église est petite d'ailleurs et sans intérêt ; mais elle renferme un chef-d'œuvre, l'un des meilleurs tableaux du plus illustre enfant de Conegliano, le bon peintre Cima. J'adore ces villes et ces monuments où l'on vient voir une seule œuvre, surtout quand celle-ci est encore à la place même pour laquelle elle fut conçue et exécutée ; il semble que,

LA COURONNE DE VENISE

d'être unique, elle prene un charme particulier qu'elle n'aurait pas dans un musée, perdue parmi tant d'autres. Le tableau est actuellement sur un autel provisoire, pendant qu'on répare le chœur qu'il n'avait pas quitté depuis le jour où Cima le peignit. Il est fort bien éclairé, surtout le matin, et l'on peut en admirer la magnifique composition et le chaud coloris. Je ne connais pas de Vierge qui ait un visage plus noble. Les six saints ou saintes sont également pleins de dignité et de grandeur; peut-être pourrait-on leur reprocher de manquer de souplesse et de vie. Deux petits anges musiciens, au pied du trône de la Vierge, sont délicieux d'attitude simple et de gravité; leur chair est d'une jolie couleur ambrée. Chose assez rare chez Cima, qui d'habitude encadrait ses peintures de beaux paysages et notamment de vues de la colline de Conegliano, la scène est entièrement remplie par les personnages. Nulle grâce ne sourit dans cette œuvre où l'artiste semble avoir mis, pour l'église de son pays, tout le sérieux de son âme. La *Madone entourée de saints*, de l'Académie de Venise, reproduit, en somme, le même sujet avec un paysage en plus, mais, m'a-t-il semblé, avec moins d'émotion. Dans les deux toiles, se retrouve cette symétrie un peu infantine qui donne également tant de froideur aux œuvres du Pérugin; l'équilibre résulte moins de la pondération des masses colorées que de la similitude



CONEGLIANO — Pont de la Madone



CITTADELLA — Les remparts

LA PLAINE DU VENETO

des personnages de chaque côté du sujet principal. Le tableau de Conegliano est de la fin du xv^e siècle, de quelques années à peine plus ancien que les premiers chefs-d'œuvre de Giorgione et de Titien. Cima est resté l'élève de Vivarini. Certes, il subit l'influence de Giovanni Bellini; mais il ne cherche pas à le dépasser comme devaient le faire ses illustres rivaux, disciples comme lui du maître de Venise. Cima demeure un primitif. Il est peut-être le seul Vénitien chez qui l'on sente un peu de la ferveur toscane ou ombrienne. On l'a appelé le Masaccio de Venise, ce qui est exagéré, car alors il serait au premier rang des peintres du Quattrocento. Il ne va pas si loin que Masaccio : il n'a rien d'un novateur ; mais personne n'est avant lui pour la tendresse et la poésie religieuse. C'est un modéré, un rêveur discret, un tempérament calme. Il appartient à cette catégorie d'artistes qui sont toute leur vie fidèles à l'idéal de leur jeunesse et paraissent ainsi très vite des retardataires.

En quittant l'église, j'ai grimpé jusqu'au château que j'apercevais tout rose dans la clarté vermeille. Il faut prendre d'étroites rues tortueuses, sans trottoir, aux cailloux pointus, passer sous des arcades et des voûtes qui semblent prêtes à tomber, monter des escaliers en ruines. De lourdes portes s'ouvrent sur de minuscules jardins. Des visages s'encadrent dans des fenêtres fleuries de géraniums. De loin en loin, quelques modernes devan-

LA COURONNE DE VENISE

tures de magasins, malgré leur aspect misérable, ont l'air d'être étrangères dans les ruelles désertes où l'on a presque peur du bruit que l'on fait. L'âme du passé flotte autour des anciennes demeures. Et, vraiment, rien n'est poignant comme ces intérieurs d'antique cité où rien n'a bougé ; le contraste frappe surtout lorsque, au sortir des quartiers neufs tout radieux de s'étaler au soleil, on pénètre dans la ville d'autrefois qui étouffa pendant des siècles entre la colline et les remparts. Les façades y prennent, comme les vieillards, ces graves visages où se lit, avec la tristesse d'avoir vu trop de choses, une pensée sans cesse tournée vers la mort. Après les dernières maisons, on monte le long des murailles roussies qu'une chaude lumière console dans leur abandon. Entre les pierres disjointes, poussent ces herbes fines et ces mousses qui croissent seulement dans la solitude.

De la terrasse qui précède le château, on découvre un magnifique panorama sur toute la plaine trévisane et la vallée du Piave, dont le cours se ralentit à l'approche des lagunes qu'on aperçoit à l'horizon, par les temps très clairs. Au-dessus des champs flotte déjà la délicate brume de Venise. Au nord, la vue s'étend jusqu'aux premiers contreforts des Alpes, sur une série de verdoyants coteaux et de montagnes boisées, parsemées de villas et de bourgs groupés autour des campaniles. Les versants

LA PLAINE DU VENETO

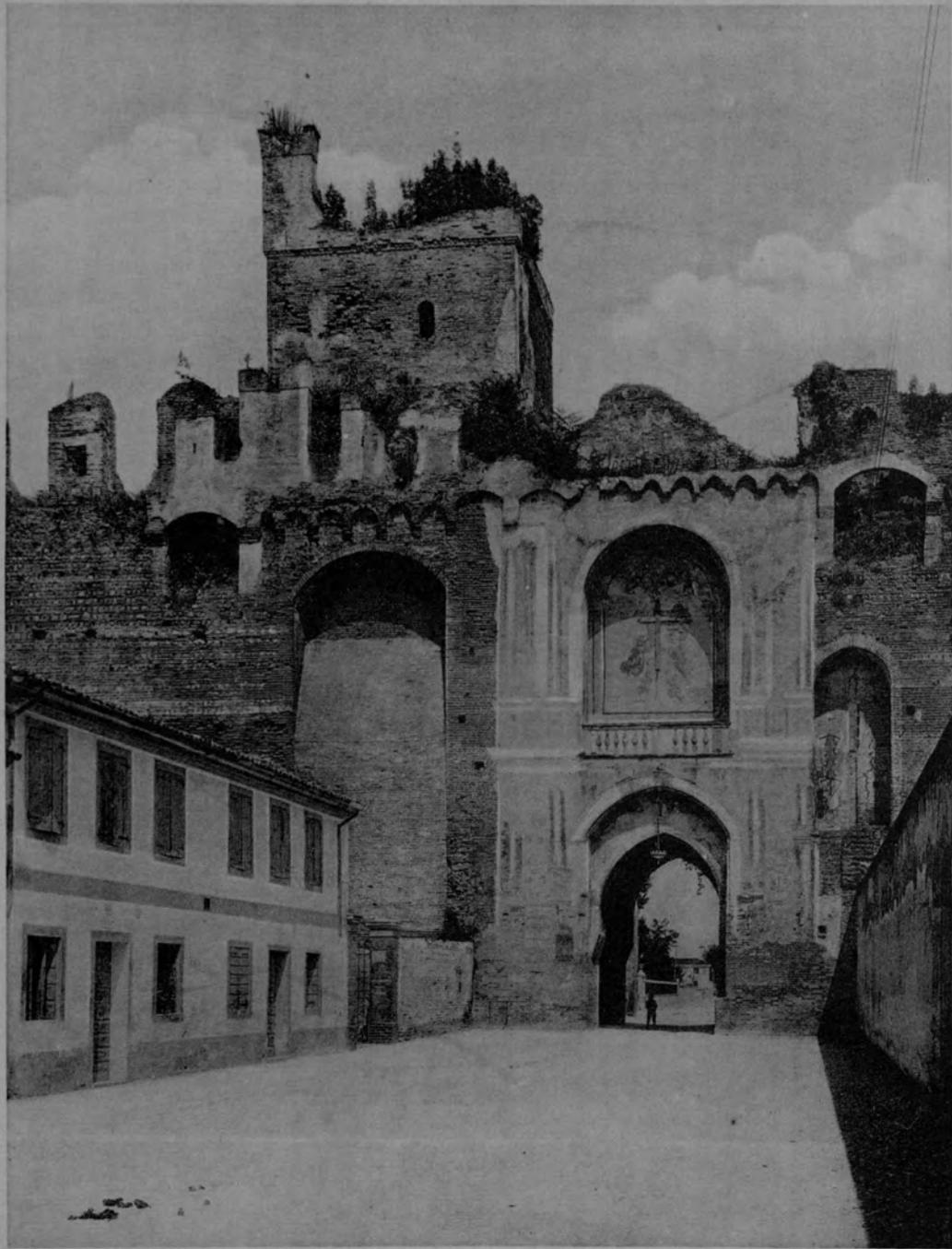
sont couverts des vignobles célèbres qui donnent un vin légèrement pétillant et parfumé ; nulle part les vignes ne sont mieux cultivées qu'autour de Conegliano, très fière de son école royale de viticulture. Au loin, le soleil qui meurt dore un de ces gros nuages cotonneux où les Grecs croyaient que les immortels se cachaient pour traverser l'azur et qui servirent ensuite aux peintres de toutes les écoles pour représenter les scènes où Dieu descend sur terre. Les rayons glissent entre les créneaux et les arbres comme des écharpes de rêve. Les cimes des hauts cyprès, sous le vent qui peu à peu s'apaise avec le soir tombant, se balancent à peine sur le ciel éblouissant, pareilles aux mâts d'un navire doucement bercé par une mer calme. C'est l'heure irréaliste où les choses se parent de toutes les gammes lumineuses du rose, de ce rose fugitif et passager, qui n'est pas une vraie couleur et rappelle la teinte incertaine de ces fleurs si peu colorées qu'elles semblent, dans un bouquet de fleurs rouges et blanches, comme un reflet adouci des unes des autres.

A travers les grilles, la cour intérieure du château sourit si aimablement que j'ai envie d'y pénétrer. Une légère *buonamano* a raison des scrupules du gardien. Nous pourrions rester jusqu'à la nuit dans ce vieux jardin si évocateur avec ses cyprès, ses lauriers-roses, ses murailles de briques rouges qui s'avivent encore aux dernières lueurs du jour. Les allées sont étroites et mal entrete-

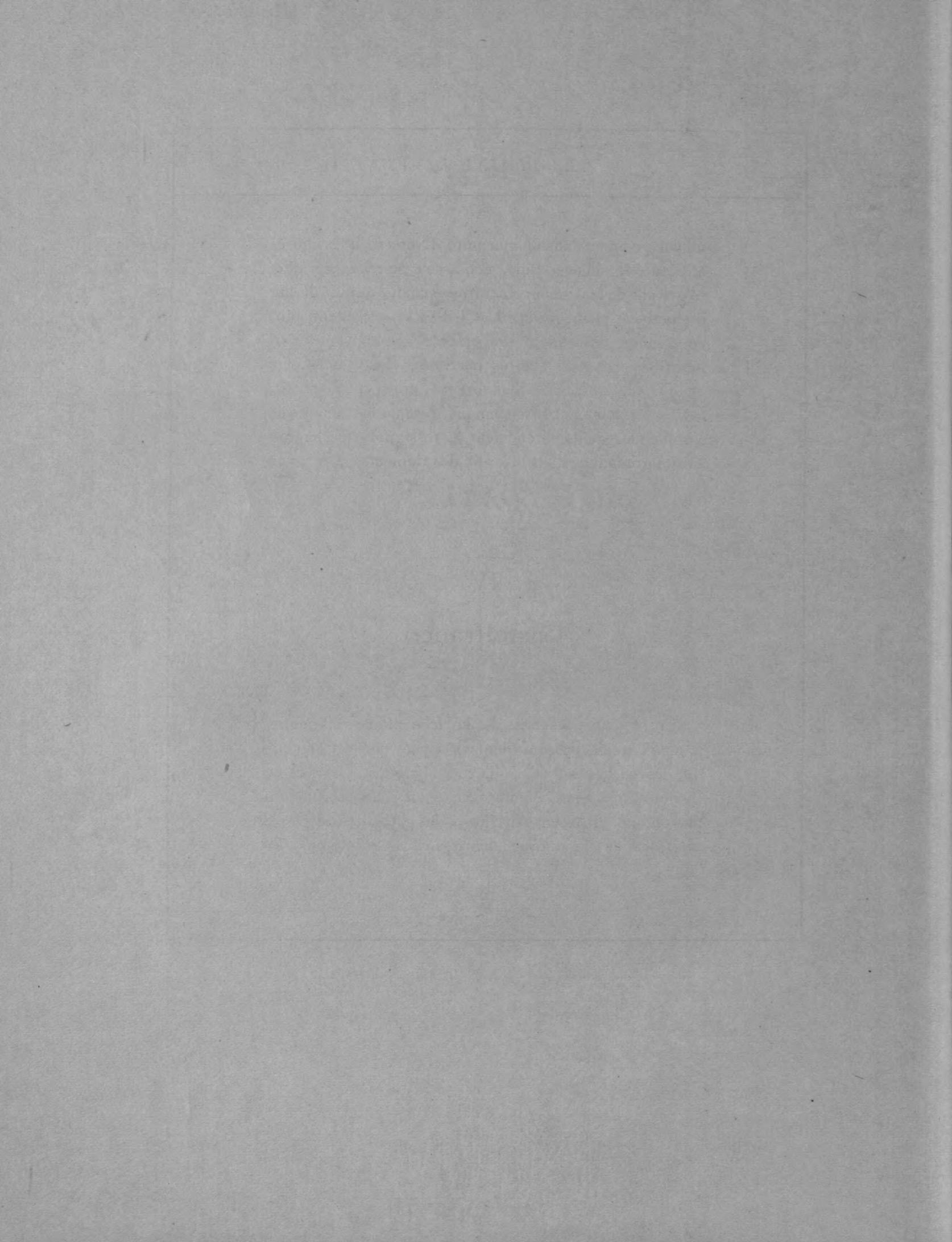
LA COURONNE DE VENISE

nues ; mais peu à peu, le jardin s'agrandit. Une brume impalpable monte de la terre chaude, estompe graduellement les formes, met du mystère autour de nous. Avec l'ombre, l'amour prend je ne sais quelle subite gravité ; les mains s'étreignent avec plus d'émotion. Dans le silence des choses, on ne parle plus. Ah ! langueur des soirs italiens dans les parfums ! Ah ! douceur d'être deux quand tout s'efface et semble mourir pour quelques heures ! Sans un cœur près du mien, je ne pourrais attendre la nuit dans ce jardin. Et je songe au vieux Dumas qui, à la fin de son *Voyage en Suisse*, arrivé sur les bords du lac Majeur, éprouve, dès le premier soir, l'effroi de la solitude et trouve alors cette jolie formule : « Espérer ou craindre pour un autre est l'unique chose qui donne à l'homme le sentiment complet de sa propre existence. » Dans le tumulte et l'agitation des jours, nous ne sentons pas l'isolement ; mais, dans la paix vespérale, nous ne pouvons plus le supporter.

Le vent est tout à fait tombé. Le jet des hauts cyprès s'est figé dans le ciel noir. Au loin, une fontaine dit son éternelle et monotone chanson. Tout à coup un cri rompt le silence. C'est un rossignol attardé que retient sans doute le charme tranquille de ce jardin d'été. Nous ne l'apercevons pas ; il doit être dans un massif de lauriers-roses, sur une branche que nous voyons remuer. Il s'essaie d'abord timidement, redit la même note, à



CITTADELLA — La porte de Trévisé



LA PLAINE DU VENETO

mi-voix, comme dans un murmure. Il interroge les choses et écoute le silence. Puis, peu à peu, se croyant seul et se grisant de la douceur nocturne épandue autour de lui, il chante à plein gosier. Les trilles se succèdent, plus énergiques, deviennent des cris de joie et de désir. Il lance ses notes éclatantes par intervalles, semblant à chaque reprise clamer plus fort son appel d'amour. Et, toutes les fois, nous frissonnons, comme les amants de Vérone, lorsqu'ils entendaient le rossignol qui chantait sur un grenadier, dans le jardin des Capulets.

IV

Castelfranco

Entre toutes les cités de la riche plaine vénitienne, je n'en connais pas qui aient un aspect plus pittoresque que les deux voisines, jadis rivales, de Cittadella et de Castelfranco. Encore enfermées dans leur enceinte du moyen âge, elles sont pareilles à des corbeilles de pierre tapissées de lierre que fleurissent, au printemps, les

LA COURONNE DE VENISE

glycines, puis, en juin, les grappes parfumées des acacias, et de nouveau, à l'automne, les glycines tardives.

Les Italiens ont conservé de la Renaissance le sens exquis de la beauté, et, sauf quelques fautes de goût, d'ailleurs presque toujours récentes, l'ont appliqué d'instinct à leurs cités. Ils aménagèrent, au mieux de l'aspect décoratif, les *castelli* des villes déchues, les citadelles, les murailles et les fossés. Souvent déjà, j'ai noté leur habile appropriation de ces antiques constructions qui ne tiendraient pas une heure devant l'artillerie moderne. Au lieu de détruire et niveler, comme nous le fîmes trop souvent, ils respectèrent les remparts inutiles et les transformèrent en superbes promenades ombragées, d'où l'œil ne se lasse pas d'admirer les perspectives et les horizons. Ici, ce fut mieux encore. Ils laissèrent intactes les enceintes fortifiées des XII^e et XIII^e siècles ; puis, au pied des murs et sur les berges des fossés, ils tracèrent des jardins, plantèrent des arbres, semèrent des gazons et des fleurs ; si bien que les deux petites villes ont maintenant une triple ceinture de pierre, de verdure et d'eau. Elles sont comme ces momies cerclées de bandelettes qui, après des milliers d'années, gardent encore la forme vivante qu'elles eurent.

Une visite à Castelfranco est, pour moi, le type même de ces journées d'Italie, si pleines et si joyeuses à la fois, où, dans un exquis décor et loin des importuns, on peut

LA PLAINE DU VENETO

contempler tout à son aise un chef-d'œuvre de l'art. Rien ne trouble les flâneries sous les platanes qui se mirent dans le Musone, où de longues herbes d'eau ondulent comme des couleuvres. Certes, le château et les murs du XII^e siècle sont à moitié démolis; mais un épais rideau de lierre, de mousse et de vigne vierge les couvre d'un manteau coloré. Suivant les jeux de la lumière, les briques prennent toutes les teintes, depuis le rose clair jusqu'au rouge sombre du sang coagulé. Les fleurs mêlées aux verdure achèvent de donner à ces ruines un air romantique. Je sais un côté où les pelouses sont plantées d'olea fragrans dont l'odeur embaume, le soir, quand les nuages au couchant se frangent de pourpre et d'or...

La porte, sous la tour carrée devant laquelle était jeté jadis un pont-levis, donne encore accès dans la vieille ville. On passe sous un porche bas et noir que domine le lion de saint Marc, et, après quelques pas, on arrive sur une étroite place, au fond de laquelle est la cathédrale qui renferme l'une des plus belles, sinon la plus belle des peintures de Giorgione, et en tout cas la plus authentique. La première vision que j'en eus, il y a je ne sais déjà plus combien d'années, à la fin d'un après-midi où le soleil déclinant enveloppait la toile d'une douce clarté, fut, je crois bien, l'une de mes plus fortes sensations d'art. Et, chaque fois, elle se renouvelle, presque aussi violente. Est-ce la composition de l'œuvre, si curieuse

LA COURONNE DE VENISE

dans son aspect géométrique? Sont-ce les trois figures qui s'y dressent dans leur rigide sérénité? Est-ce le délicieux paysage? Est-ce l'harmonieux éclat du coloris? Je ne sais; mais il s'en dégage une poésie à la fois tendre et sévère qui m'émeut profondément. Sur un trône de structure massive, la Vierge, drapée dans une robe bleue et dans un ample manteau rouge, est assise, tout à fait au haut de la toile, comme pour obliger nos regards à monter jusqu'à elle et d'elle à Dieu. A ses pieds, se tiennent debout saint François et saint Liberale. Si le premier peut avoir été inspiré par une figure de Bellini, saint Liberale est entièrement nouveau de conception et d'exécution; je ne vois guère que le *Saint Georges* de Mantegna qui pourrait lui être comparé. Couvert d'une armure d'acier bruni, coiffé du heaume, tenant un haut fanion à croix blanche sur fond rouge, pareil aux lances de nos dragons, le guerrier a superbe allure. Les deux saints, placés de chaque côté du trône, forment avec la Vierge un triangle presque régulier, et aucune des trois figures, tournées de face vers le spectateur, ne se relie aux autres. J'ai trop souvent reproché cette froide symétrie à des artistes comme le Pérugin pour l'approuver ici; mais, vraiment, l'ensemble est d'une telle grandeur qu'on oublie vite la gaucherie un peu enfantine de cet arrangement. La Vierge surtout est inoubliable. Je n'en connais pas de plus fière. La légende veut que, lors d'une an-



CASTELFRANCO — Le fleuve Musone



CASTELFRANCO — L'ancien château

LA PLAINE DU VENETO

cienne restauration, des témoins aient déchiffré, sur le revers de la toile, un appel écrit de la main même de Giorgione :

*Cara Cecilia
Vieni ; t'affretta,
Il tuo t'aspetta,
Giorgio !*

Pardonnons ce retard à Cecilia, si c'est elle qui permit au peintre de tracer les traits immortels de sa Vierge. Mais Giorgione dut l'idéaliser, n'imitant pas sur ce point la plupart de ses contemporains, qui se bornaient à reproduire, pour leurs madones et leurs saintes, les femmes rencontrées dans la campagne ou dans la rue ; il lui donna une expression de noblesse incomparable et fit de l'humble fille de Castelfranco l'une des plus parfaites créations de l'art italien.

Lorsqu'on a passé plusieurs jours à étudier les peintres de cette école vénitienne, on comprend mieux l'importance de la révolution qu'opéra Giorgione. Certes, les Bellini avaient déjà rompu en partie avec les pratiques du moyen âge ; mais, malgré tout, ils restent du xv^e siècle, par leur éducation artistique, le choix des sujets et leur précision un peu sèche. Ils sentent confusément qu'il y a d'autres horizons ; mais, pour les découvrir,

LA COURONNE DE VENISE

il fallait un génie spontané, un initiateur, une sorte de *porteur de feu*, comme Annunzio appelle Giorgione, dans les pages célèbres où il nous le montre apparaissant moins comme un homme que comme un mythe. « Sur la terre, nul destin de poète n'est comparable au sien. De lui, tout reste ignoré ; quelques-uns même sont allés jusqu'à nier son existence. Son nom n'est inscrit sur aucune œuvre certaine. Cependant, tout l'art vénitien est enflammé par sa révélation ; c'est de lui que Titien a reçu le secret d'infuser un sang lumineux dans les veines de ses créatures. En vérité, ce que Giorgione représente dans l'art, c'est l'Épiphanie du Feu. Il mérite qu'on l'appelle *porteur de feu* à l'égal de Prométhée. » Cette comparaison avec le feu revient d'ailleurs tout naturellement sous la plume de ceux qui parlent de lui. « *Lo spirito di Bellini*, déclare Venturi, *ma scaldato da un' anima di fuoco.* » Et quand les Italiens parlent d'*il fuoco giorgionesco*, ils entendent non seulement cette chaleur de coloris qui lui est propre, mais encore cette flamme intérieure, ce lyrisme qui brûle et dévore. Ainsi s'explique la séduction exercée par Giorgione sur les poètes de tous les temps et de tous les pays, séduction qui ne vient pas seulement du mystère de sa vie et de sa mort, mais de son œuvre même. C'est une copie du *Concert champêtre* que Musset achetait à crédit, malgré les observations de sa gouvernante, lui disant qu'elle n'aurait qu'à mettre

LA PLAINE DU VENETO

son couvert en face du tableau et à retrancher un plat à son menu de chaque jour.

Un autre mérite de Giorgione est d'avoir orienté définitivement la peinture vénitienne vers le paysage. Certes, il est loin encore de la conception moderne, où l'artiste peint la nature pour elle-même, cherchant seulement à rendre son impression devant elle ; mais il est tout aussi loin de l'antique conception. Pendant des siècles, nul ne songea à s'élever contre la règle que Platon avait posée dans le *Critias* : « Si un artiste doit peindre la terre, des montagnes, des fleuves, une forêt ou le ciel... il n'a qu'à représenter les choses d'une manière à peu près vraisemblable... une ébauche vague et trompeuse nous satisfait. » N'est-ce pas, en somme, la théorie de Botticelli, qui prétendait qu'il suffit de lancer contre un mur une éponge imbibée de couleurs, pour obtenir un effet comparable à celui des plus beaux paysages ? Je sais telles écoles ultra-modernes qui ne s'inspirent guère d'autres principes. Mais, au fond, dans la déclaration de Platon comme dans la boutade de Botticelli, il faut voir surtout cette affirmation que l'artiste doit se borner à étudier l'homme et à rendre la complexité des âmes. Même chez Botticelli — comme chez la plupart des Toscans et des Ombriens — il y a de jolis paysages qui ne sont pas faits « avec une éponge imbibée de couleurs », mais avec un pinceau singulièrement habile et précis ; seulement, sur-

LA COURONNE DE VENISE

tout imaginaires, ils ne comportent aucun souci de vérité ; ils servent uniquement à remplir l'arrière-plan d'un tableau. Les Vénitiens, au contraire, cherchèrent à peindre des paysages réels. C'est ce qu'a fort bien noté Stendhal : « L'école de Venise paraît être née tout simplement de la contemplation attentive des effets de la nature et de l'imitation presque mécanique et non raisonnée des tableaux dont elle enchante nos yeux. » Plus que tous ses confrères, Giorgione eut l'âme d'un paysagiste, fut curieux des problèmes de la lumière et du clair-obscur. Nous savons par une lettre d'Isabelle d'Este qu'il avait peint un effet de nuit que la princesse voulait acquérir. Certes, il ne copia jamais un arbre, une colline, un ruisseau, comme le feront les Hollandais ou nos peintres modernes ; il s'inspira de son pays pour y situer l'action de ses tableaux et il l'idéalisa, comme il avait idéalisé Cecilia. Il nous transporte ainsi dans une région qui est à la fois la Vénétie et les Champs-Élysées, sorte de patrie enchantée, comme l'écrivait justement Yriarte à propos de Giorgione, « beau monde rêvé qui n'appartient qu'aux poètes, qu'aux peintres, qu'aux musiciens, qu'aux artistes inspirés, à ceux que le ciel a marqués au front d'un rayon divin, et qu'il a donnés à l'homme pour endormir ses douleurs et charmer son rapide passage sur la terre. »

C'est ce même mélange de réel et d'idéal que j'aime dans le Giorgione du séminaire patriarcal de Venise, où



CASTELFRANCO — La Vierge de Giorgione

LA PLAINE DU VENETO

je suis venu passer mon dernier après-midi. La *Daphné poursuivie par Apollon* est un petit tableau sur bois, qui fut jadis le panneau d'un coffre de mariage. Figures et paysages se fondent en une suave harmonie : une chaude tonalité rouge fait mieux ressortir la chair ambrée et la tunique blanche de Daphné. C'est la perle de ce minuscule musée, si calme et si reposant, quoique à côté du bassin de Saint-Marc, et dont j'adore le délicieux jardin, grand comme la main, tout encombré d'arbres et de fleurs. Des pins découpent leur feuillage léger sur le ciel bleu. De hauts cyprès, des magnoliers aux feuilles vernies, des massifs de lauriers-roses, des lierres et des glycines grimpant partout, aux balustrades, aux rampes d'escalier, aux troncs d'arbres, forment un véritable fouillis de verdure. Par-dessus les murs, on aperçoit les clochetons de la Salute, et, du côté du port, les mâts des vaisseaux doucement balancés. Pareilles à ces musiques invisibles des anciens palais du Grand Canal, où les exécutants jouaient dissimulés derrière des tentures, les rares rumeurs de la ville arrivent, si précises et si assourdies pourtant, qu'elles semblent à la fois très lointaines et très proches. Ici, point de ces touristes pressés et exubérants qui finissent par gâter les plus belles choses. Et comme ce décor s'adapte bien à ma mélancolie ! Demain, je serai loin. « Il faut partir, hélas ! écrivait Gebhart quittant Athènes. Je vais encore tourner une page de jeunesse

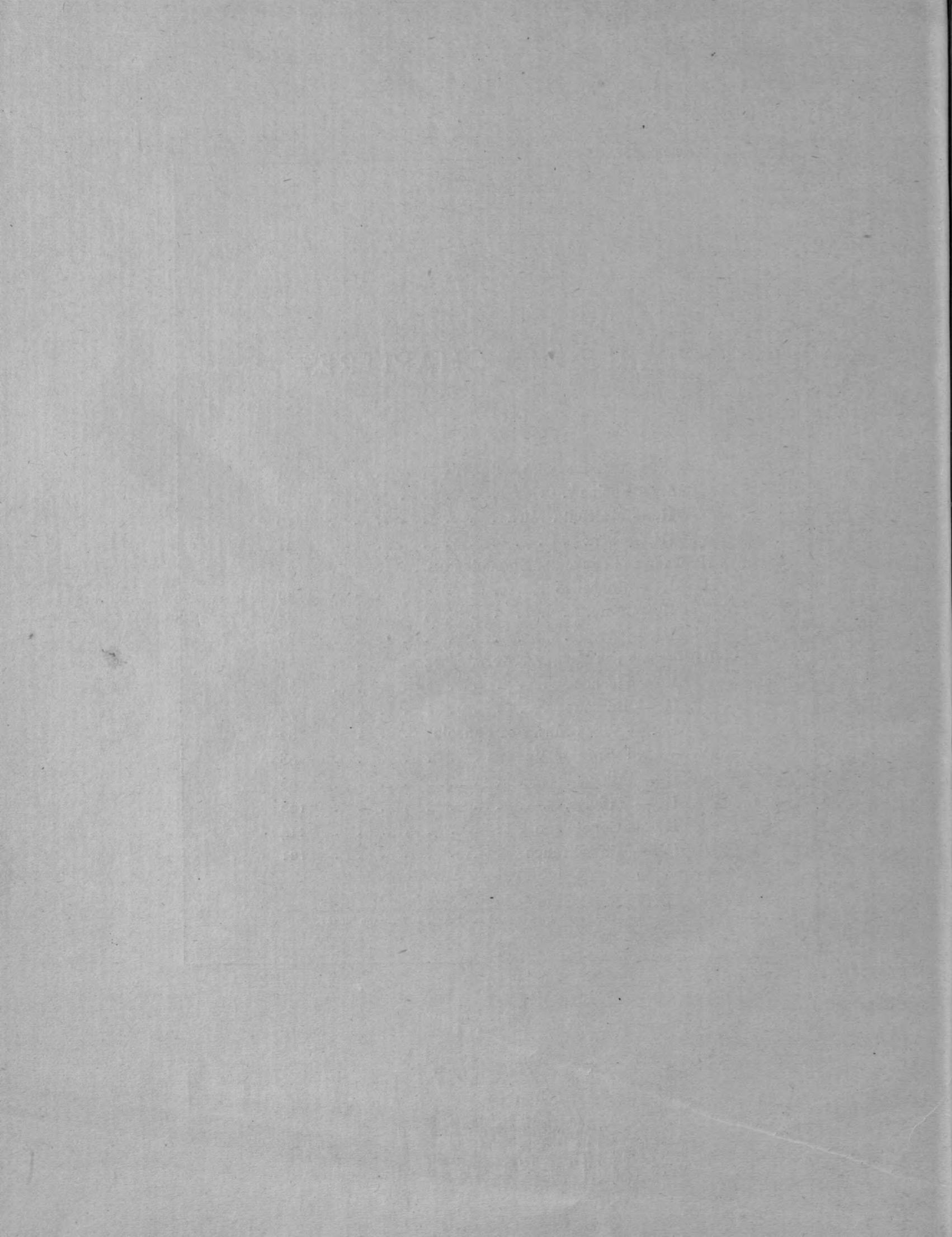
LA COURONNE DE VENISE

et le dos à l'Orient. Si c'était pour toujours ! » Mais à quoi bon ressasser les plaintes que traîne toujours après elle la tristesse des adieux ? A la fin de ces heures d'Italie, je serais ingrat d'oublier qu'aucune d'elles ne me laisse un souvenir qui ne soit de bonheur. Toutes peuvent se compter au vieux cadran vénitien où je lus jadis, à mon premier voyage : *Horas non numero nisi serenas.*

FIN

TABLE DES CHAPITRES

I. — SUR LES BORDS DE LA BRENTA	1
I. — Fusina	3
II. — Malconta-Mira	10
III. — Stra	21
II. DANS LES COLLINES EUGANÉENNES.	27
I. — Monselice	29
II. — Este.	34
III. — Arquà.	39
III. — SUR LES PRÉALPES DE VÉNÉTIE	51
I. — Vicence.	53
II. — Bassano	74
III. — Villas Maser et Fanzolo.	82
IV. — LA PLAINE DU VENETO	93
I. — Udine	95
II. — Trévisé.	105
III. — Conegliano	114
IV. — Castelfranco.	121



.1425.

